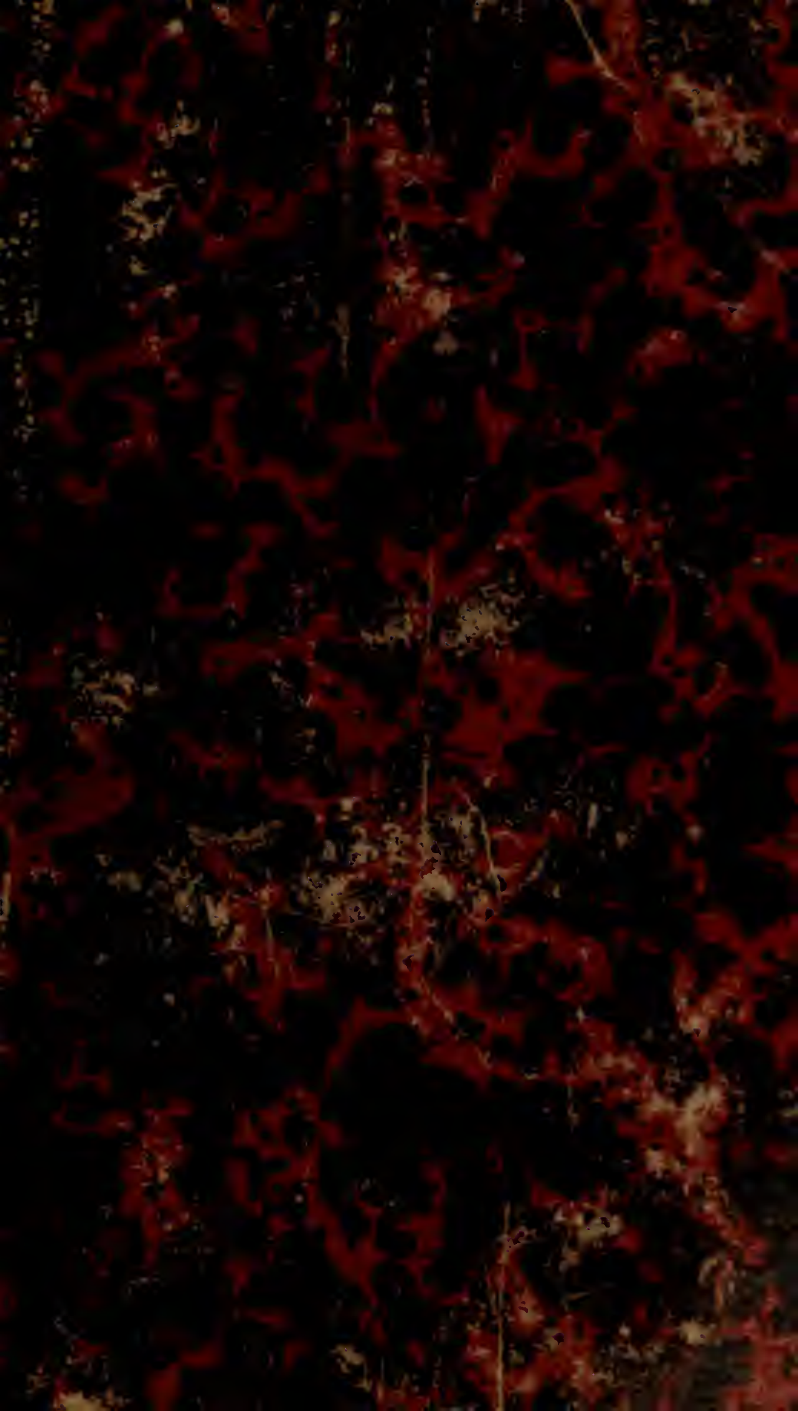
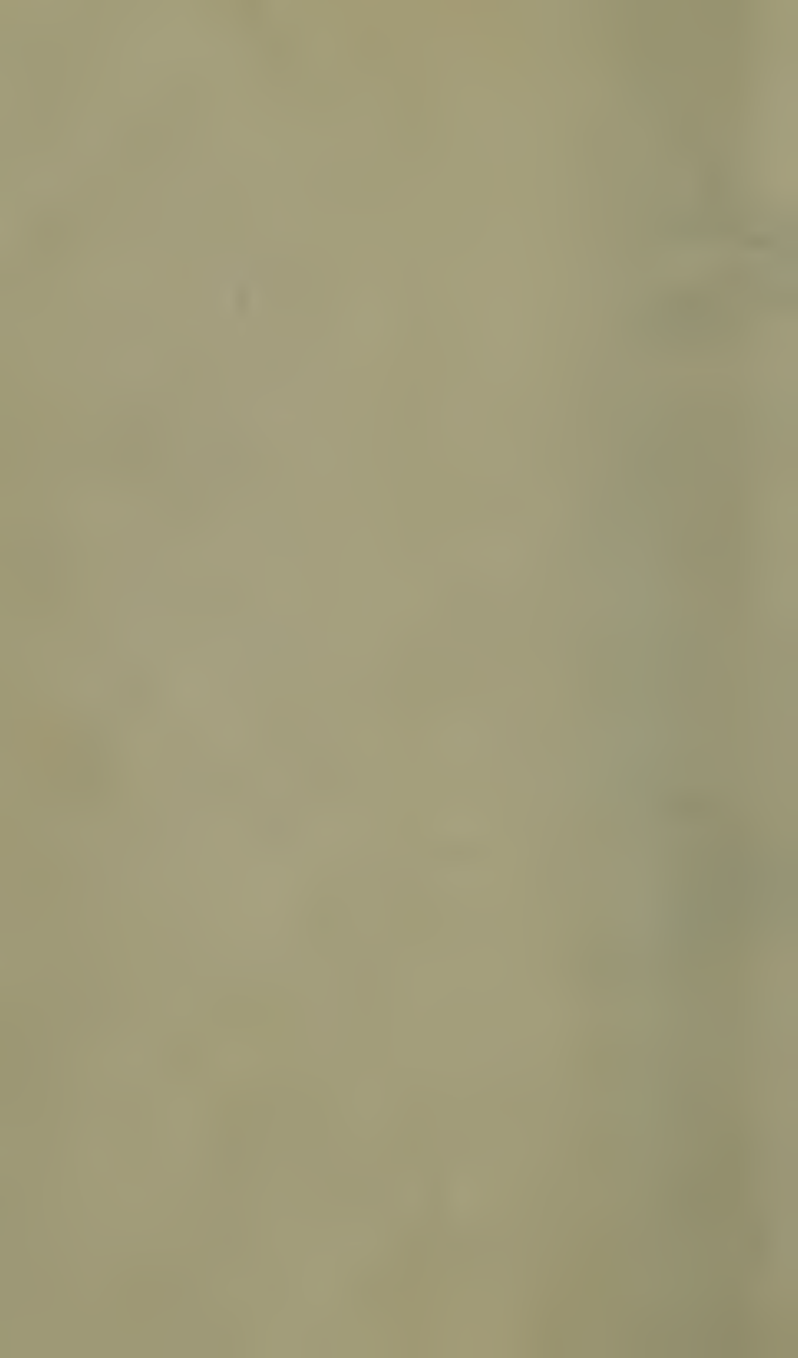
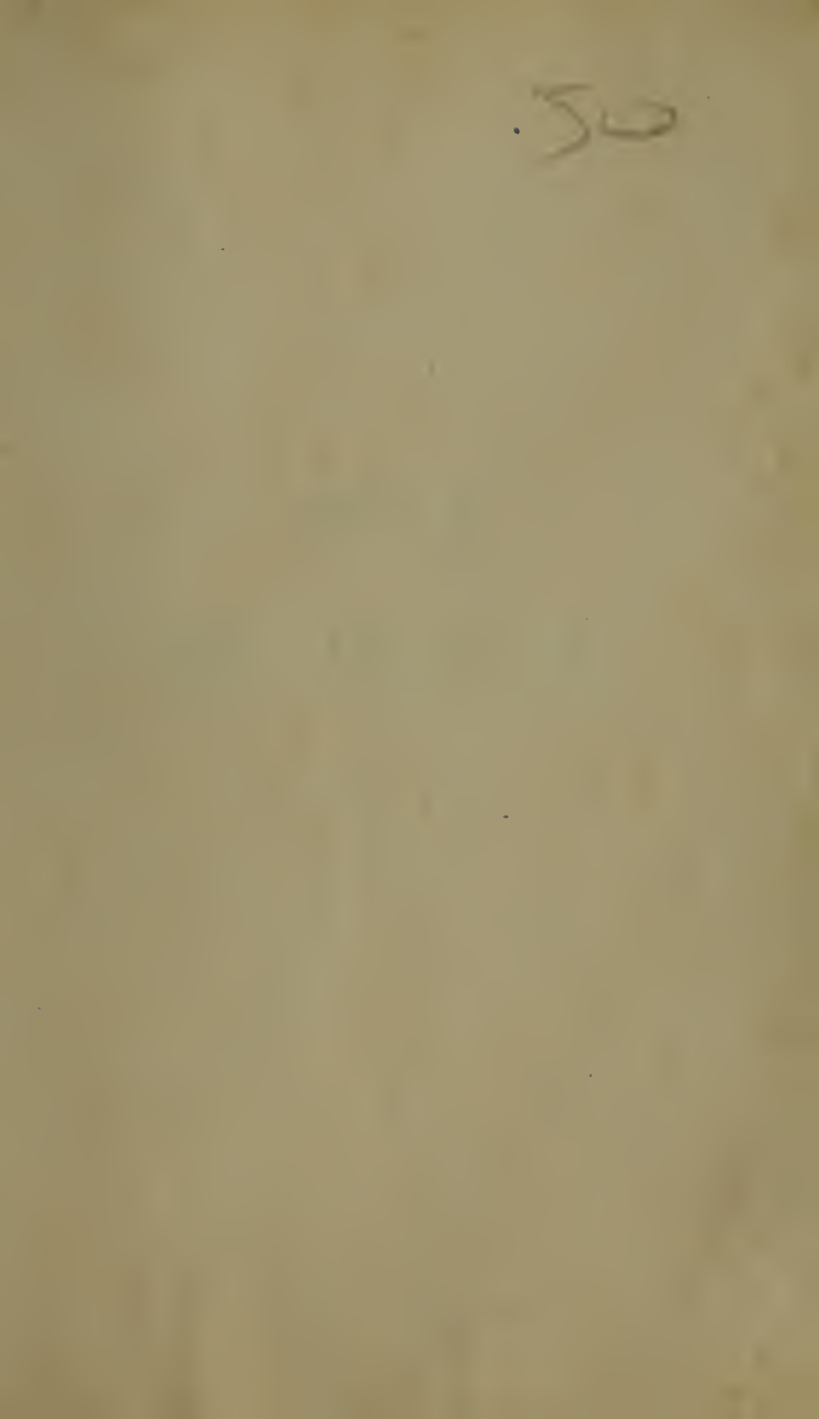
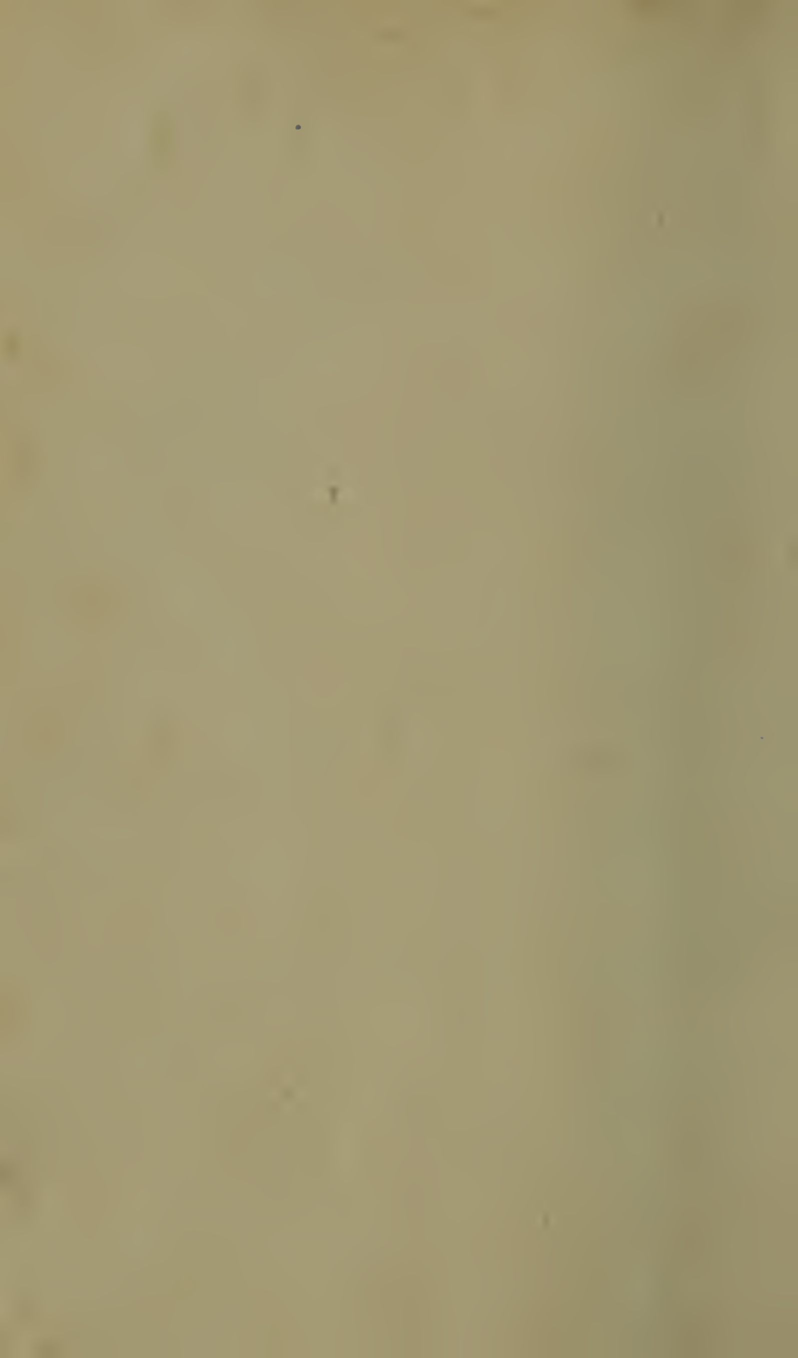








REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1849.

TOME DIXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

Romans.

LES SOUPERS

DU DIRECTOIRE[1].

III

SULTAN.

Le lendemain, dans la matinée, le directeur Barras recevait de la police la note suivante :

« Aucune lettre à l'adresse du citoyen Montfort, bijoutier à Marseille, n'a été encore mise à la poste de Paris ; de même aucune lettre n'a été adressée par la poste au citoyen Bonifacio, négociant à Gênes. »

C'était clair et précis. L'officier devait certainement

(1) Voir 1849, tome IX, page 69.

se servir d'une voie occulte pour adresser ses lettres en Égypte. L'officier était un émissaire dangereux, mais un émissaire dont il importait bien plus de surprendre les menées secrètes que de faire arrêter la personne; donc, un émissaire qu'il fallait laisser agir en pleine liberté tout en veillant sur lui.

Or nous avons vu que le capitaine Raymond usait assez largement de cette douce liberté qu'on lui laissait avec tant de grâce. Enlever Coraly, ou plutôt se laisser enlever par Coraly, à la barbe de Barras, à la fin d'un souper donné par Barras, chez lui, au moment où Périclès fermait les yeux! Le tour était joli, mais d'une telle audace et d'un succès si complet que le directeur eut peur de l'éventer en le punissant. A cette bonne nouvelle, il y aurait eu contre le Directoire quinze ou vingt chansons de plus courant les rues de Paris et toute la France.

Nous quitterons aujourd'hui la ville des perfidies et des enchantements pour gagner les rives de la Seine au delà de la barrière de Passy, et prenons la route de Versailles où nous attend un cavalier.

Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsque le capitaine Raymond, monté sur son cheval arabe, arrivait au pont de Sèvres. C'était un vieux pont encore, et qui partageait en deux cette île si bien boisée alors et si vandalement déboisée depuis, l'île Séguin, puisqu'il faut l'appeler par le nom de l'ordonnateur général aux armées dont elle devint la propriété.

Raymond jetait çà et là des regards distraits. Bientôt le paysage s'anima. La rivière promenait ses ondes limpides sous les ombrages de Meudon et du parc de Saint-Cloud, dont les collines se doraient au sommet des rayons du soleil à son déclin. Le capitaine contemplait le paysage et paraissait rêver beaucoup, laissant

son cheval marcher au pas sur le pont, le cou allongé et l'allure molle, comme tout cheval de race en a l'habitude dès qu'il sent la bride se relâcher entre les mains de l'écuyer. Ce fut dans ce moment-là que le capitaine se trouva sur la même ligne qu'un cavalier paraissant comme lui se livrer aux rêveries de la promenade, et s'acheminant vers la petite ville de Sèvres. L'inconnu était d'une tenue irréprochable, botté à l'écuyère, vêtu d'un habit de chasse et coiffé d'un chapeau à cornes, ainsi qu'on en portait encore en costume bourgeois. Raymond portait également un habit de chasse. Il était chaussé de bottes à revers aux éperons d'argent, et quant à son feutre, il n'avait, non plus que celui de l'inconnu, aucun caractère militaire.

— Citoyen, dit le cavalier, vous montez là un magnifique cheval !

— Oui, citoyen, répondit Raymond. Il est assez beau, surtout excellent.

— C'est un arabe, mais de la grande race. Je l'avais pris d'abord pour un cheval turc, vous savez, ce beau cheval mêlé de sang tartare et circassien?

— Je connais cette race, dit le capitaine. Le cheval arabe diffère du cheval turc par la croupe, qui est plus amendée, et surtout par la finesse de l'encolure.

— Je crois aussi qu'il a moins de flanc, ajouta l'inconnu.

— Voilà un homme, se dit Raymond, qui s'occupe certainement de l'éducation des races chevalines. Il est peut-être employé aux haras de l'État.

— Avec un pareil cheval, reprit l'inconnu, on fait des promenades de six lieues ; je parie que vous allez loin.

— Mais, dit Raymond dont l'attention s'éveillait, je vais me promener au gré et selon la fantaisie de mon

cheval. Quand le drôle le voudra, il flairera l'air du côté de Paris, et je tournerai bride.

— Voulez-vous pointer jusqu'à Versailles, citoyen?

— Pointons, dit l'officier en ramassant ses brides.

— Un moment! reprit l'inconnu, je ne cours jamais aux montées, et voilà la hauteur de Sèvres.

— Continuons le pas, ajouta le capitaine en rendant les brides.

Et tous deux s'acheminaient ainsi à travers les rues de la petite ville. Arrivés à la hauteur du bâtiment de la manufacture de porcelaine, l'inconnu indiqua de la cravache la façade de l'édifice.

— Voilà, dit-il, presque une ruine aujourd'hui.

— Oui, répliqua Raymond, une magnifique ruine de porcelaine.

— Ah! oui, ma foi, reprit l'inconnu. La république mange dans la faïence. Eh! eh! cependant, convenez que depuis le Directoire la porcelaine et même la vaisselle plate reprennent les honneurs qui leur sont dus. Diable! nous nous *réaristocratisons*, citoyen.

— Trouvez-vous cela mauvais, citoyen?

— Moi? Pas le moins du monde. Tel que vous me voyez montant un cheval normand, je suis enfant d'assez bonne souche; oui, j'ai perdu énormément... Mais la patrie avant tout, et je suis de ceux qui, en perdant leurs écus, admirent les résultats de la révolution au point de vue patriotique.

— Voilà qui est bien, dit le capitaine; ce sont de bons sentiments.

— Je vois, citoyen, que ce sont aussi les vôtres.

— Avec cette différence, citoyen, reprit le capitaine, que je crois n'avoir rien perdu à la révolution.

L'inconnu jeta sur Raymond un coup d'œil oblique qui n'échappa point à notre officier. Pour prouver son

indifférence et sa liberté d'esprit, le capitaine se mit à siffler une diane.

— Vous servez dans la cavalerie, mon officier? demanda l'étranger.

— Oui, citoyen, et j'arrive de l'armée d'Égypte. Bien des gens savent cela à Paris depuis avant-hier.

— Votre cheval me l'avait appris tout de suite, mon colonel.

— Halte-là! dit Raymond. Cela viendra peut-être : je suis capitaine.

— Vous serez colonel et général, monsieur. Je me connais en horoscope. Puisque vous revenez d'Égypte, vous avez des nouvelles fraîches de l'armée et du grand général en chef. Il n'est bruit que de son retour prochain...

— Tiens! dit Raymond, est-ce que les papiers publics l'annoncent? Je ne lis jamais les gazettes.

— Mon Dieu! reprit l'étranger, les gazettes ne sont jamais que les échos de gens bien informés. Par exemple, vous, capitaine, vous devez avoir une opinion faite sur la prolongation de notre occupation de l'Égypte?

— Certainement, dit Raymond.

L'inconnu s'approcha, serrant d'assez près de sa botte gauche la botte droite du capitaine.

— Pardonnez, reprit l'étranger, à ma curiosité. J'ai un intérêt de cœur au fond de cela. J'ai l'honneur d'être un peu parent avec le général Desaix, un homme...

— Admirable! dit l'officier, et je vous félicite, monsieur, d'être de sa famille ou son allié.

— Ma mère était cousine germaine de la mère du général.

— Eh bien, monsieur, ajouta Raymond, votre illustre cousin fait des merveilles, et ses rapports avec Bonaparte sont des meilleurs.

— Ah! vous m'intéressez à un point, capitaine!... Belle nature que celle de Desaix!

L'inconnu passa la main sur ses yeux. L'attendrissement le gagnait. Le capitaine avait repris très-philosophiquement son air sifflé sur le thème de la diane.

— De grâce, M. le capitaine, reprit vivement l'étranger, rendez-moi un véritable service. Vous parlez à un homme qui a éprouvé de grands malheurs et dont les chagrins... passons là-dessus, je vous crois d'ailleurs d'un noble caractère... Desaix est mon parent, et j'ai le plus grand intérêt à savoir s'il est encore en Égypte pour longtemps. Si j'avais le bonheur de le revoir bientôt en France, il serait mon protecteur et obtiendrait justice pour moi; je suis porté encore sur la liste des émigrés... Oui, capitaine, je suis de la fournée des *fructidorisés*, et cela n'a pas le sens commun; mais cela me ruine, attendu qu'on a saisi une terre, ma dernière terre, au profit de la nation. Si on la vend, je suis perdu; et, cependant, mon malheur ne vient que d'une erreur de nom... une erreur de personne. J'ai beau réclamer, on me repousse. Je suis *fructidorisé* par une inconcevable, une inexplicable, une déplorable erreur de bureau... Ah! si Desaix était ici!... Reviendra-t-il bientôt, capitaine? et l'illustre général en chef pense-t-il à reprendre le chemin de notre malheureuse France?... De grâce! de grâce!...

Raymond ne sifflait plus depuis les premières paroles sérieuses de l'inconnu. Il l'avait regardé deux ou trois fois du coin de l'œil, et il reconnut en lui, en effet, une émotion véritable. Le capitaine, en présence d'une infortune quelconque, commençait toujours par consulter son cœur, sauf à en appeler ensuite à la prudence.

— Monsieur, dit-il, voulez-vous me dire votre nom?

— Eh ! mon Dieu, capitaine, reprit l'étranger, mon nom ne vous est pas inconnu probablement ; ma famille est ancienne... mais mes opinions sont celles d'un bon patriote...

— Je n'en doute pas, monsieur ; raison de plus pour que je mette de l'intérêt à savoir votre nom.

— Tenez, capitaine, je vous parle à cœur ouvert, je cache depuis longtemps mon nom, c'est pour cela que j'ai été *fructidorisé;* voyez le malheur ! si j'osais dire ouvertement qui je suis...

— A moi, vous le pouvez en toute sûreté, monsieur.

— Eh bien, je vous crois, mon brave capitaine, reprit l'étranger en jetant autour de lui des regards inquiets comme s'il craignait d'être entendu. Oui, je vous crois, et je ne veux pas vous cacher plus longtemps mon nom, puisque vous savez déjà une partie de mes malheurs... Apprenez donc que j'émigrai en 1792, au mois de novembre... que je servis pendant quelques mois à l'armée de Condé... que je me cachai sous des dénominations supposées... Enfin, mon excellent capitaine, je me nomme (ici l'étranger baissa la voix) le comte Reymond de Vitry, fils du comte de Vitry, guillotiné le 22 mars 1793, sur la place de la Révolution.

L'étranger se tut et porta un mouchoir devant ses yeux. Il versait quelques larmes... véritables ! Les deux cavaliers étaient arrivés sur le plateau qui domine Sèvres et Chaville. La route de Versailles coupait en cet endroit une belle plaine couverte de blés presque mûris et de vignes d'un vert foncé. La brise était fraîche, et le couchant, empourpré d'or et d'écarlate, formait un admirable fond de tableau.

Au nom que venait de prononcer l'étranger, Raymond fut étourdi comme si un obus éclatait tout à

coup aux pieds de son cheval. Aux détails que l'étranger donna à la suite de ce nom, le capitaine sentit son cœur se briser. Cette première et violente émotion passée comme l'éclair, le premier mouvement de Raymond fut de serrer énergiquement sa forte cravache et de fendre d'un revers terrible le visage de l'imposteur. Mais, nous l'avons dit, le capitaine, qui sur le champ de bataille était d'une intrépidité fougueuse, était doué aussi de cette admirable puissance de volonté qui s'interpose héroïquement entre les élans impétueux du sang et le bouillonnement d'une passion révoltée; chez lui enfin, dans un moment suprême, l'âme dominait, limpide, calme, inébranlable. Aussi, ne jetant pas même un regard sur l'inconnu, ne lâchant pas même une bouffée de respiration plus émue qu'à l'ordinaire, Raymond, avec un naturel joué jusqu'au sublime, Raymond pencha la tête et répondit ces mots :

— Monsieur, vous portez là un nom honorable. Oui, vos malheurs sont grands. Eh bien! puisque le général Desaix est votre parent, espérez en lui. Quant à l'époque de son retour en France, le gouvernement seul a le secret de cela. Le général en chef lui-même ignore les projets du Directoire. Je suis désolé de vous attrister. Mais nous voici en pleine campagne. Voulez-vous toujours pointer jusqu'à Versailles? Je vous préviens qu'une fois lancé mon cheval va fort bien et fort loin.

— Eh! pardieu! lançons-nous! s'écria l'étranger en remettant son mouchoir dans la poche. Mon normand n'est pas une rosse non plus. Et au diable le chagrin! Au fait, pourquoi avoir eu la sottise d'attrister votre promenade? Pardon! pardon! n'en parlons plus; et au galop à Versailles! J'ai là un excellent traiteur de ma connaissance chez qui... si vous le permettez...

— Y êtes-vous, monsieur? dit le capitaine que l'impatience saisissait aux flancs; y êtes-vous? Tenez, distancez-moi d'une portée de fusil.

L'étranger prit le galop. Quand il fut assez loin, le capitaine, qui avait arrêté son cheval, ramena la main à la hauteur du ceinturon, serra légèrement les genoux et sentit frémir son arabe. A un léger mouvement qu'il attendait, le magnifique cheval s'élança comme un oiseau et fila si vite, si droit et si légèrement qu'en deux minutes il eut atteint et dépassé le normand. Le cavalier, frôlé par la botte du capitaine, sentit même sur son visage le bout sifflant d'une cravache; mais ce fut un éclair. Dix minutes après, le cheval arabe et l'officier qui le montait s'étaient perdus dans les tourbillons d'or de la poussière du chemin et les rayons lumineux du soleil couchant.

L'inconnu n'en poursuivit pas moins sa course jusqu'à Versailles, où il arriva haletant et son cheval presque forcé. Recherches et renseignements dans tous les quartiers de la ville furent inutiles; personne n'avait vu passer le fabuleux cavalier. C'était à ronger son frein de désespoir. Pas un aveu surpris! pas une indiscrétion obtenue ! pas une émotion provoquée !... L'écuyer du cheval normand venait évidemment d'être *pipé,* comme l'avait été la veille un illustre personnage. Il pouvait même dire avec Titus, ce soir-là :

— J'ai perdu ma journée.

Ce que devint le capitaine Raymond après avoir crevé les filets de la police, c'est ce que nous apprendrons probablement par la suite de ce récit.

Convenons cependant que si notre officier était un assez bon diplomate, nul coureur normand ou anglais, navarrais ou andalous, n'égalait la vitesse et la vigueur de son bon cheval de guerre, Sultan !

IV

LA TOURAINE.

Un cheval arabe livré à toute l'impétuosité de sa course, ou un cerf lancé à travers la campagne, c'est l'imprévu. Où vont-ils? Quel obstacle peut les arrêter? Quel est le terme de cette folle et vigoureuse carrière? Nul ne le sait. L'archer pourrait-il déterminer la portée de la flèche qui vient de partir de son arc et qui fend l'espace?

Quinze ou seize heures s'étaient écoulées depuis la disparition du capitaine Raymond. Un soleil splendide éclairait les coteaux qui bordent la Loire aux environs de la ville de Tours. Il était environ neuf heures du matin lorsque notre officier entrait dans la capitale de cette riche province de Touraine si remplie de souvenirs de la vieille France. Il avait voyagé toute la nuit, mais non sans avoir donné plusieurs haltes à l'impétuosité de Sultan. Le capitaine était prodigue de soins envers son ami du désert. Entre eux c'était une charmante réciprocité d'affection et de bons services. Aussi, en entrant dans cette grande rue de Tours qui fait face au pont de la Loire et coupe en deux la ville dans toute sa longueur, le cavalier et son cheval, frais, dispos et à peine poudrés d'un peu de poussière, paraissaient-ils revenir d'une promenade matinale. Raymond n'avait derrière sa selle qu'un petit portemanteau qui disparaissait entre les basques larges de l'habit. On voyait bien à l'arçon

deux fontes à pistolets, mais cette précaution n'étonnait personne dans un temps où chacun prenait ses sûretés sur les grandes routes.

Aussi notre officier fut-il reçu à l'hôtel du *Faisan*, rue ci-devant Royale, comme un cavalier qui serait arrivé d'une campagne des environs pour passer quelques heures dans la ville.

L'aubergiste le reçut avec une politesse extrême. La beauté du cheval eût répondu du rang et de l'éducation du cavalier, si Raymond n'eût été lui-même un homme distingué même au premier abord.

— Deux déjeuners, et des meilleurs! citoyen, dit le capitaine à l'aubergiste.

— Monsieur n'est donc pas seul? demanda cet honnête homme.

— Ah! diable! pensait Raymond, la Touraine comme Paris me répond par *monsieur*. Nous sommes deux bons camarades, M. l'aubergiste, reprit-il. Mon cheval et moi. Seulement nous ne mangeons pas dans la même salle.

— J'entends, dit l'hôtelier. Monsieur tient à ce que son cheval soit parfaitement soigné. Monsieur sera content de nous.

Raymond suivit Sultan à l'écurie. Il le débrida lui-même, lui fit enlever la selle, le bouchonna de sa main, et ordonna qu'on l'enveloppât d'une couverture. Cela étant fait :

— Ce cheval, dit-il, soufflera à son aise pendant une demi-heure. On lui donnera double ration d'avoine après. Du reste, on m'appellera dans ce moment-là. Il a un défaut...

— Lequel, monsieur? demanda le valet d'écurie légèrement ému.

— Je vous dirai cela.

Raymond monta dans un appartement qu'on lui préparait. Les fenêtres de ce logement donnaient sur la rue ci-devant Royale, la grande rue de la ville. Comme le voyage de Paris à Tours qu'il venait de faire n'était qu'une course pour le capitaine, il restaura sa toilette en quelques minutes, et, au lieu de prendre du repos, il se mit au balcon d'une croisée.

Tours fut de tout temps une ville aristocratique. La révolution lui avait à peine enlevé quelque chose de ce type de vieille roche qui caractérise une cité, comme il caractérise une famille ou un grand seigneur. Les deux tours gothiques de l'église cathédrale s'élevaient en face des croisées de l'appartement de notre officier; mais ces deux clochers métropolitains, tout en conservant leur merveilleuse parure architecturale, avaient perdu leur harmonie d'autrefois; leur sonnerie était muette encore, et depuis longues années. A part ce regret triste, l'aspect de la ville était charmant. Les jolies Tourangelles, arrivées dès le matin de la campagne, vendaient dans la Grand'Rue les plus frais légumes, les fromages les plus blancs et les plus riches volailles. Au milieu de leurs corbeilles il y avait beaucoup de fleurs; ce qui donnait un air de fête au marché, comme un bouquet posé sur le corsage d'une belle villageoise.

— Ah! charmant pays de France! disait à part lui Raymond. *Gentil* pays, toujours le même à travers tant d'infortunes!

Il en était là de ses réflexions philosophiques lorsqu'on vint l'avertir que le cheval arabe ruait contre le bois de sa case.

— Pardieu! dit l'officier, il n'est pas obligé, lui, de partager mon admiration pour le pittoresque de la ville.

Arrivé à l'écurie, Raymond trouva un groupe de cinq

ou six *citoyens* qui considéraient avec de grands yeux le beau cheval nouvellement arrivé. L'aubergiste, au milieu de ces *amateurs,* se livrait à des développements scientifiques sur les races chevalines.

— Tenez, monsieur, lui dit l'officier, voici un fait sur lequel s'accordent toutes les opinions ; c'est que tous les chevaux des quatre parties du monde ont une passion prononcée pour le grain.

— Vraiment ! répétèrent très-sérieusement les honnêtes Tourangeaux.

— Ma parole d'honneur ! dit l'officier en comprimant un sourire sous sa moustache. Citoyen garçon d'écurie, apportez double picotin d'avoine à cet enfant de l'Arabie ; et quoique cette avoine soit venue en pleine Touraine, le drôle n'en laissera pas trois grains dans la mangeoire.

Le groupe des Tourangeaux fit quelques pas de côté pour mieux observer le phénomène. L'avoine apportée, Raymond prit le boisseau et s'approcha de Sultan, qui allongeait le cou comme un cygne à qui l'on tend du biscuit.

— Allons, mon camarade, reprit l'officier, prouvez aux citoyens ici présents que sur tous les points du globe le cheval est un quadrupède *granivore ;* ce qui est, ma foi, fort honorable, attendu que la nature l'a gratifié de *molaires* au lieu de lui armer la mâchoire de ces ignobles *incisives* qui ne prouvent que la férocité.

Les Tourangeaux se regardèrent entre eux, fort émerveillés de la démonstration. L'officier versa le double picotin dans la mangeoire, passa la main sous le ventre de Sultan et vint se mêler au groupe qui contemplait l'arabe mangeant l'avoine avec une délicatesse à laquelle la vivacité de son appétit ne le faisait pas renoncer.

— Remarquez, dit l'officier, que cet enfant du désert

est de fine race, et que tout cheval de sang mange et ne dévore pas. Un cheval comtois ou manceau aurait plongé le museau dans l'avoine et l'aurait happée à pleine bouche.

L'admiration des Tourangeaux était à son comble. Raymond crut devoir les laisser à leur judicieuse extase ; il les quitta, en leur recommandant toutefois de ne pas s'approcher à portée du sabot de l'enfant du désert.

— Il rue donc? s'écria un notable légèrement ému.

— Eh mais! dit l'officier très-sérieusement, oui, citoyen, et même il rue habituellement des pieds de derrière.

— Diable! reprit le groupe d'une seule voix et se reculant d'un seul et même mouvement.

— Ah! c'est le défaut dont monsieur parlait tout à l'heure? ajouta le valet d'écurie.

— Oui, mon ami, répondit l'officier en gagnant la cour, je voulais vous prévenir que ce cheval, en mangeant l'avoine, a la manie de montrer aux gens qu'il a les pieds extrêmement propres en dessous.

— Étonnant animal! dirent les Tourangeaux dont l'admiration commençait à se laisser gagner par quelques frissons.

Le groupe des curieux se retira fort prudemment et fort émerveillé. Le capitaine, assis dans la salle à manger, attendait un déjeuner auquel nous n'assisterons pas, n'ayant pas été invité à le partager. Notre lecteur, pendant ce temps-là, voudra donc bien nous faire l'honneur de nous suivre à quelques lieues de la ville de Tours.

Sur la rive gauche de la Loire, à trois lieues en aval de la capitale de la Touraine, de grands bois formaient un massif majestueux autour duquel se déroulaient des champs de blé et de longues prairies : beau paysage peuplé de fermes et de bergeries, et semé çà et là de quel-

ques étangs dont les eaux miroitantes étincelaient au soleil. Après avoir traversé une partie de ces bois mis en coupe réglée, on arrivait à des futaies de chênes et de fayards. Une grande avenue partait tout à coup du massif et allait aboutir à des fossés circulaires qui protégeaient une vaste cour. Là une grille chargée de ciselures arrêtait le voyageur. Cette grille, on le voyait, avait eu autrefois pour couronnement un écusson doré, car quelques débris des supports brisés se dressaient encore sur la plinthe de fer.

La cour était spacieuse, entourée de bâtiments d'une architecture basse, et qui devaient être jadis les *communs* de la châtellenie ; écuries, remises, logement des gens du service. L'herbe avait gagné les interstices des pavés. Au fond de cette cour déserte s'élevait un joli château, dont le perron extérieur à double escalier et les encadrements de briques en relief sur la façade rappelaient l'époque du règne de Louis XIII.

Cette habitation se nommait le château de Rencey.

Devant le perron s'ouvrait un grand vestibule pavé de losanges de marbre commun, et qui distribuait tout le rez-de-chaussée. Dans un grand salon à gauche et donnant sur le parc, un homme âgé était assis près d'une fenêtre ouverte, le coude appuyé sur une table où se trouvaient un échiquier et quelques gros livres aux tranches dorées. Le personnage dont il est ici question tenait à la main un de ces livres qu'il consultait de temps en temps. C'était le ci-devant marquis de Rencey lui-même, propriétaire du beau domaine patrimonial de ce nom. L'ex-marquis pouvait avoir soixante ans. Il était vêtu d'un large habit bleu à boutons de métal ciselés de figurines d'animaux, tels qu'un vieux chasseur en portait autrefois. Le gentilhomme était chaussé de bottes molles et éperonnées comme s'il descendait de cheval.

Un feutre gris et à cornes était posé sur une chaise à la portée de la main. Le visage maigre et pâle, la coiffure poudrée, le nez fortement aquilin, la taille haute et bien prise encore, les jambes longues, les mains belles et ornées de manchettes, le ci-devant marquis représentait fidèlement le type de ces châtelains de vieille roche qui vivaient pendant quatre mois d'hiver à la cour de Versailles pour revenir passer le reste de l'année dans leur terre, pour y chasser à loisir et tenter d'y réaliser des économies destinées aux exigences du rang et du luxe à Versailles.

En examinant attentivement le visage du marquis, on pouvait reconnaître qu'il avait dans le regard une expression étrange. Ses yeux brillaient beaucoup, mais la prunelle avait une sorte de mobilité de rotation. Une longue moustache grise tombait en pointe sur les coins de la bouche et descendait presque jusqu'au menton. Le digne homme lisait deux ou trois pages dans le gros volume relié en maroquin rouge qu'il tenait à la main, souriait d'un rire surprenant, refermait le livre, regardait les arbres du parc dorés à la cime par le soleil, hochait la tête et continuait à sourire.

Une jeune personne entra dans le salon, déposa son chapeau de paille sur une table de marbre vert et s'approcha du vieux gentilhomme en ayant soin de faire du bruit pour ne pas trop le surprendre. C'était Hélène de Renecy, fille du marquis, et devenue sa fille unique depuis 1792, époque de la mort du jeune de Renecy, son frère et seul héritier du nom. Hélène pouvait avoir vingt-trois ans ; les plus fraîches années de sa jeunesse s'étaient écoulées au château de son père, asile souvent troublé par les contre-coups de la révolution qui grondait ailleurs, mais enfin asile chéri et où la Providence avait protégé visiblement jusque-là Hélène et son père.

Mademoiselle de Rencey, vêtue d'une robe de mousseline blanche d'une ampleur de plis très-aristocratique, était grande, mince, belle et distinguée comme un de ces portraits de demoiselles présentées à la cour de Versailles. Malgré la chaleur du jour, on pouvait remarquer qu'elle portait un corsage de robe montant et fermé par une gorgerette, et qu'elle n'avait pas les bras nus, selon le goût du temps ; d'où l'on pouvait augurer qu'un peu de sévérité, peut-être même d'austérité religieuse, était le fonds du caractère d'Hélène.

Son père ne prenait pas garde à cette belle enfant, bien qu'elle fût à côté de lui et qu'elle lui eût touché l'épaule de sa main blanche. Hélène mit alors le doigt sur la page du livre et se prit à dire :

— Eh bien, mon père, vous en êtes donc toujours là? Avez-vous enfin obtenu la preuve authentique que Rohan et Rencey eurent deux alliances au XIVe siècle ?

— Trois, mademoiselle, reprit le marquis le plus entêté de ses chimères héraldiques ; et je vais vous le prouver, reprit-il, par des similitudes, des rapports, des *assonances*, des inductions et des harmonies de blason.

— Eh ! mon père..., dit Hélène en joignant les mains.

— Vous allez me dire, mademoiselle, répliqua le marquis, que Rencey porte fleur de sinople sur sable d'or... Oui, sans doute ! Vous allez ajouter que Rohan porte hermine sur azur... Qui met cela en question? Mais ne savez-vous pas aussi que Rencey est orné de guidon herminé à ses supports, et que Rohan fleurit de sinople sur ses cornettes. Ah! ah! vous ne vous attendiez pas à cela? Voilà de quoi bien confondre mes ennemis... et décidément j'écrirai un mémoire justificatif et explicatif sur la matière, et me rendrai à Versailles

pour le remettre au roi moi-même. J'aurai justice et ferai mes adversaires *échec et mat*. Oui-da ! oui-da ! nous verrons Sa Majesté...

Le gentilhomme, dont le visage se colorait subitement, continuait à parler de la sorte avec une exaltation fébrile. Mais Hélène penchait sa tête charmante en se détournant, et deux larmes roulaient de ses beaux yeux.

Or, depuis l'époque de la terreur, le ci-devant marquis de Rencey était devenu fou. Il arrivait cependant quelques retours de calme, par intervalles, à ce pauvre esprit troublé. La folie du gentilhomme prenait souvent le caractère de la manie, et alors M. de Rencey cessait d'être violent pour devenir absurde. Triste alternative et qui désolait le cœur de sa noble fille ! A de rares intervalles aussi, la folie et la manie paraissaient s'éloigner tout à coup du malade ; un éclair lucide passait... mais, bon Dieu ! que la réalité vive, ardente, cruelle, affectait douloureusement le père d'Hélène ! La fièvre alors s'emparait de lui ; il devenait méconnaissable en quelques heures, et, en vérité, mademoiselle de Rencey en était réduite, dans l'intérêt de la santé de son père, à faire des vœux pour que la folie ne le quittât point... ou du moins pour qu'elle se prolongeât quelque temps encore. Hélène, comme toute intelligence supérieure, entrevoyait des temps meilleurs, mais dans un lointain vague, indéfini. Elle espérait... et, comme elle puisait sa force dans le sentiment religieux, elle tenait tête au chagrin et au malheur avec une sérénité et un courage sans exemple.

Pendant qu'elle relevait les pièces de l'échiquier, afin d'engager son père à faire une partie avec elle, un domestique vint prévenir avec précaution mademoiselle de Rencey qu'on demandait à lui parler dans le vestibule.

Hélène acheva de mettre en ordre les échecs, et dit à son père :

— Le jardinier veut probablement me demander des commissions pour Tours... je reviens à vous, mon père, dans cinq minutes.

Elle sortit. Le ci-devant marquis reprit sa lecture, ses réflexions, ses commentaires et ses extases.

Hélène trouva dans le vestibule un jeune garçon de ferme qui lui remit une lettre. Ce jeune homme ajouta :

— Le *monsieur* m'a chargé de rapporter une réponse. Il attend à cheval derrière la grande charmille du parc.

Mademoiselle de Rencey pâlit : elle venait de reconnaître l'écriture en lisant l'adresse. Mais reprenant du calme, elle répondit avec une suprême dignité :

— Allez à l'office, je vais voir si j'ai quelque chose à répondre.

Et au lieu de rentrer dans le salon, où elle savait que le marquis l'oublierait bientôt, grâce au livre de blason, elle monta dans son appartement avec une sérénité extérieure qui était pourtant bien loin de son âme.

Arrivée dans sa chambre, sanctuaire charmant de grâce et de bon goût, Hélène brisa le cachet de la lettre et lut ces lignes :

« Aux différentes lettres que j'ai eu l'honneur d'adresser à mademoiselle de Rencey, depuis mon départ de France, je n'ai jamais reçu une réponse. J'arrive de l'armée d'Égypte. J'ai passé trois jours à Paris pour mon service. Je suis arrivé à Tours aujourd'hui à midi. Dans ce moment-ci, j'attends le dernier mot de ma destinée... Mademoiselle de Rencey veut-elle faire l'honneur à l'ami de son frère, et au plus respectueux et au plus dévoué de ses amis, de le recevoir?... Quoi que

décide mademoiselle de Rencey, je me soumettrai sans murmurer : Dieu et elle tiennent mon sort entre leurs mains. »

Le billet était signé : RAYMOND DE VITRY.

Hélène cacha ce billet dans un tiroir. Elle s'agenouilla pendant deux minutes devant un crucifix placé dans une petite niche au fond d'un oratoire. Puis, belle, calme, souriante même, elle écrivit ces mots d'une main assurée, et avec toute la dignité de la pureté :

« Oui, je tiens à revoir l'ami de mon malheureux frère ; mais mon père doit ignorer cette entrevue ; il en aurait un chagrin si violent que sa vie serait en danger. Je serai dans une demi-heure avec ma femme de chambre, au bout du parc, près de la faisanderie. »

Le billet ne fut pas signé. Mademoiselle de Rencey descendit lentement le grand escalier du château, remit le pli cacheté au garçon de ferme, et appela le régisseur du domaine.

— M. Clément, dit-elle, allez tenir compagnie à mon père. J'ai une course à faire avec Marguerite.

Un quart d'heure après, Hélène et sa femme de chambre entraient dans la longue allée qui conduisait à la faisanderie du parc.

V

LE MÉDAILLON.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Le soleil, sur la déclivité de sa courbe, illuminait de rayons

obliques les grands massifs du parc. La lumière entrait par gerbes d'or sous les feuillages d'un vert d'émeraude et brillantait de beaux vases de marbre s'élevant à chaque carrefour d'allée. Une haute charmille tapissait le mur d'enceinte. Une petite porte, située près du bâtiment de la faisanderie, donnait issue sur la campagne au couchant.

Mademoiselle de Renecy, accompagnée de Marguerite, une fort jolie fille de la Touraine, s'avançait lentement vers la poterne en question. Hélène s'arrêta à cinquante pas du mur. Marguerite, une clef à la main, se dirigea vers la petite porte du parc et elle l'ouvrit. Un cavalier se montra en dehors. Il attacha son cheval au tronc d'un des arbres extérieurs, et il passa la poterne que Marguerite poussa sans la refermer à clef.

Ce cavalier était le capitaine Raymond. Après avoir adressé un sourire de remercîment à la jeune fille qui venait, comme un ange gardien, de lui ouvrir la porte de cet Éden tant désiré, Raymond s'avança, le chapeau à la main, vers une belle jeune personne arrêtée sous l'ombrage d'un grand chêne. Hélène, immobile, les yeux baissés, attendait avec une dignité calme, du moins en apparence, que l'ami de son frère arrivât jusqu'à elle. Le capitaine était pâle d'émotion. On voyait qu'il cherchait à donner de la fermeté à sa démarche. Il tremblait, le brave officier!

Quand il se trouva à six pas de mademoiselle de Renecy, il s'arrêta, dirigeant sur elle un regard incertain et respectueux. A l'éclat de la beauté d'Hélène, il tressaillit, et, sans pouvoir encore prononcer une parole, il s'inclina. Hélène fit deux pas en avant, et ce fut elle qui engagea la conversation.

— Rassurez-vous, monsieur, dit-elle d'une voix que

l'émotion troublait un peu, vous êtes ici le bienvenu.

— Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, mademoiselle ! reprit Raymond. J'espérais à peine... j'avais grand tort de douter de votre adorable bonté.

— M. de Vitry, en venant ici, répondit Hélène, a sans doute bien compris qu'il fallait user de beaucoup de ménagements. Mon père est dans un état de souffrance déplorable... La présence de M. de Vitry lui ferait le plus grand mal...

— Je le sais, mademoiselle, dit Raymond en soupirant. J'ai appris à Tours, mais indirectement et sans paraître y attacher de l'intérêt, l'état affreux de M. de Rencey.

Hélène baissait les yeux, et Raymond vit une larme briller aux bords des cils noirs de cette grave jeune fille.

— Pardon, reprit-il. Je viens à Rencey, mademoiselle, pour vous offrir mes services, ou plutôt l'hommage d'un dévouement qui date de bien loin déjà, et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie.

— Merci, monsieur, dit la fière jeune personne. Dieu ne nous a pas abandonnés, et nous espérons que dans ce pays on nous estime assez pour ne nous chagriner en rien. Nous avons traversé des temps affreux... Par une protection spéciale de la Providence, aucun malheur trop sensible ne nous est encore arrivé.

Le capitaine comprit avec un serrement de cœur inexprimable que mademoiselle de Rencey répugnait à accepter pour protecteur un homme qui servait sous le drapeau de la république. Tout son passé, ce brillant et doux mirage, lui revint en mémoire en ce moment ; la douleur, le regret, la fierté blessée, et surtout la tendresse passionnée qui n'avait cessé de l'embraser pour Hélène, toutes ces ardentes et inexprimables émotions

bouleversaient son âme. Il avait peine à contenir cet orage qui grondait en lui.

Hélène s'était avancée de quelques pas dans une allée. Raymond se mit à marcher sur la même ligne qu'elle, mais à quelque distance. Marguerite, assise sur un banc devant la faisanderie, regardait avec surprise ces deux nobles jeunes gens qui allaient et revenaient sur leurs pas dans la même allée, causant d'une manière si sérieuse.

— Est-ce qu'ils se voient pour la première fois? se demandait la fraîche Tourangelle, dont le regard clair et doux et le visage épanoui semblaient s'attendre à une scène plus gaie.

Marguerite avait en quelque sorte raison. Raymond et mademoiselle de Rencey se revoyaient pour la première fois depuis l'année 1792, depuis sept ans; depuis qu'une révolution sans exemple avait changé la face de la France, depuis que des malheurs sanglants étaient venus jeter le deuil dans leurs familles, enfin depuis que M. le comte de Vitry, page de la reine Marie-Antoinette en 1789, officier du roi à la fin de cette mémorable année, et émigré en 1792, depuis que ce malheureux gentilhomme, renonçant à tout son passé, était rentré sur le territoire républicain, et s'était jeté corps et âme à la suite du drapeau de la liberté pour revendiquer sa part de gloire et de périls avec les armées françaises.

Oui, Marguerite avait raison : Hélène et Raymond, deux enfants protégés par la reine, aimés de la reine, et séparés par sept ans de révolution, Hélène et Raymond, parvenus l'un à l'âge de vingt-six ans, l'autre à l'âge de vingt-trois, à travers tant de jours orageux, se trouvaient tellement changés mutuellement, qu'ils se voyaient bien réellement pour la première fois.

Cependant, après quelques minutes d'une promenade presque silencieuse, le capitaine, dont la tête commençait à se monter (car mademoiselle de Renecy était pour lui l'être supérieur), le bon capitaine s'anima tout à coup comme si un rayon venait de tomber dans la nuit de son âme.

— Mademoiselle! s'écria-t-il, il m'est impossible de résister plus longtemps au supplice que l'on me fait ici. Ah! mieux valait refuser de me recevoir... Oui, je serais parti, j'aurais repris le chemin de l'Égypte, j'aurais rejoint l'armée, et, à la première affaire, je me serais jeté le sabre au poing dans une mêlée de Turcs ou d'Arabes; on m'aurait sabré ou cassé la tête; je serais tombé mort le fer à la main après un beau fait d'armes, et mon nom eût été prononcé avec éloge par un grand homme le lendemain de la bataille, et par l'histoire dans l'avenir.

Le regard enflammé de Raymond, l'accent de sa voix qui venait de vibrer étrangement, firent tressaillir mademoiselle de Renecy, qui s'arrêta tout à coup. Elle fut même tentée de reculer.

En ce moment, on entendit un hennissement qui partait d'au delà du mur d'enceinte.

— Ah! oui, reprit le capitaine avec un sourire inexprimable, oui, je comprends. C'est un ami qui entend ma voix et qui me répond, qui m'appelle à lui... C'est mon brave compagnon... mon cheval, mon seul ami en ce monde.

Hélène détourna la tête et porta un mouchoir à ses yeux. Le capitaine s'approcha vivement, s'inclina, et lui prenant la main :

— Hélène, dit-il, vous ne le haïssez donc pas, ce pauvre soldat qui, depuis sept ans, à travers tous les champs de bataille, n'a cessé de vous adorer? Tenez,

reprit-il en tirant un médaillon de son sein, reconnaissez-vous cela ?

Mademoiselle de Rencey jeta un cri. Elle venait de reconnaître un portrait en miniature. C'était le sien, à l'âge de seize ans. La reine avait voulu avoir le portrait de mademoiselle de Rencey, qui, toute jeune, était placée auprès de sa personne, et qu'elle aimait d'une affection particulière. Marie-Antoinette, apprenant que Raymond de Vitry s'expatriait pour sa cause, et connaissant ses sentiments pour Hélène, lui avait fait remettre cette charmante peinture sur émail, comme un souvenir de reconnaissance, comme un dernier adieu.

— Oui, reprit Raymond, il ne m'a jamais quitté, ce portrait. Toujours et partout, au bivac comme au feu, il est resté là, ce noble portrait donné par une main royale; là, là, frémissez! sur ce cœur républicain!

Le cheval arabe hennit une seconde fois.

— Tenez, mademoiselle, reprit Raymond avec une vivacité toute militaire, demandez à ce brave compagnon combien de fois, lancés tous deux dans la solitude, je lui ai crié votre nom adoré.

Marguerite, toujours assise sur le banc près de la faisanderie, ne comprenait plus rien à la scène qu'elle avait devant les yeux et qui venait de s'animer tout à coup si singulièrement.

— Monsieur, dit Hélène d'une voix attendrie, vous m'accusez de sévérité... du moins ne m'accuserez-vous pas d'ingratitude. Je sais tout ce que vous avez fait pour Henri, mon pauvre frère, qui, sans vous, serait mort sur le champ de bataille loin de toute consolation...

— Mademoiselle, reprit Raymond, ne rappelons pas ce douloureux événement. Henri ne m'aurait-il pas secouru comme je le fis ? Hélas ! je ne pus le sauver... je le transportai du champ de bataille au quartier gé-

néral, où du moins ni les soins des chirurgiens, ni les secours ineffables de la religion ne lui ont pas manqué. Le nom d'Henri de Rencey restera glorieux parmi ses compagnons d'armes. Il se battit en héros; il mourut en chrétien.

Hélène fut bien tentée de tendre la main au capitaine. L'un et l'autre avaient les yeux mouillés de larmes.

Or, il faut nous hâter de l'expliquer ici en deux mots. Si, en 1792, Raymond avait été rejoindre les princes émigrés, il avait cru sincèrement et loyalement que son devoir, comme officier et gentilhomme, était de suivre le drapeau auquel il avait juré fidélité. Le roi et la reine étaient prisonniers... Raymond, ne pouvant faire mieux, était allé se mêler à ces braves serviteurs de la royauté qui, follement peut-être, mais guidés par le sentiment exalté de l'honneur, croyaient devoir le sacrifice de leur vie au souverain. Raymond avait passé en Allemagne, à la grande joie de son père, le vieux comte de Vitry, et comme il avait un an de grade de plus que Henri de Rencey, son ami, il s'était dévoué à ce jeune homme, le frère de celle qu'il aimait. Hélène, à peine âgée de seize ans alors, mais déjà d'une beauté qui n'avait d'égale que la pureté de son âme.

Or, par une fatalité inexplicable, si les enfants de ces deux familles s'aimaient d'une affection inaltérable, leurs pères, MM. de Vitry et de Rencey, se haïssaient mutuellement. Oui, depuis longues années une animosité héréditaire dévorait les deux familles. Qu'importe la cause? Elle n'était que trop réelle, vive et ardente comme la haine des Montaigu et des Capulet, dont les malheureux enfants s'adoraient.

Ainsi, Hélène et Raymond rappelaient Juliette et Roméo; ainsi, par ce rapprochement même, la reine Marie-Antoinette avait-elle pris sous son patronage ces

deux nobles jeunes gens dont l'union inespérée semblait devoir mettre un terme à tant d'animosités déplorables qui divisaient leurs familles.

« Que la haine des pères s'éteigne dans l'amour des enfants, » avait dit Shakspeare, et la charmante reine aussi probablement.

Mais après la mort d'Henri de Rencey, blessé sur le champ de bataille, une tristesse insurmontable, un découragement profond avaient gagné l'âme du jeune de Vitry. Il restait cependant fidèle à son drapeau et à son serment militaire, lorsque la nouvelle de la mort du roi Louis XVI, et, huit mois après, celle de la mort de la reine, vinrent anéantir en lui le dernier rêve d'espérance qui lui restait. Le roi, à qui Raymond avait juré fidélité, n'était plus... mais la patrie restait, et un cri sublime s'éleva tout à coup dans le cœur de ce noble jeune homme. La patrie, son vieux père et Hélène!... il n'hésita plus. Quelques compagnies de l'armée de Condé venaient d'être licenciées; Raymond quitta l'Allemagne, passa en Suisse, traversa les Alpes, et alla se jeter dans ces admirables bataillons de l'armée d'Italie qui faisaient des prodiges, guidés par l'épée de Bonaparte. Là, Raymond trouva des frères; là, son cœur soulagé s'ouvrit aux enivrantes aspirations de la gloire et du patriotisme. Se faire un nom, servir la France, gagner par son intrépidité un grade supérieur, revenir dans son pays un jour pour protéger son vieux père et Hélène... telle était la fiévreuse mais enivrante pensée qui remplissait son âme et le rendait un des plus braves soldats de l'armée d'Italie.

Hélas! après le traité de Campo-Formio, Raymond était sur le point de reprendre le chemin de Paris à la suite du général Bonaparte, lorsque les papiers publics lui apprirent la fin sanglante du comte de Vitry, son

père, ex-maréchal des camps, ex-pair du royaume, condamné à mourir sur l'échafaud par le tribunal révolutionnaire, comme atteint et convaincu du crime de conspiration contre la république...

La première pensée de Raymond fut une pensée de désespoir; il voulut se brûler la cervelle. Un médaillon qui ne le quittait jamais lui montra tout à coup la figure angélique d'Hélène de Renecy. Raymond jeta ses pistolets et s'écria :

— Eh bien, ô ma patrie! je suis à toi encore; je te servirai encore, cruelle et malheureuse patrie! Que deviendrait d'ailleurs, sans moi, cette noble jeune fille à qui j'ai consacré ma vie?

M. de Vitry continua à servir en Italie sous le nom de Raymond. Il devint lieutenant dans un régiment des guides, et, lorsque l'armée expéditionnaire partit pour l'Égypte, il s'embarqua avec plusieurs de ses camarades pour rejoindre la flotte française à Malte, que le général en chef avait désignée comme point de ralliement.

Le reste de sa vie aventureuse, c'est lui-même qui nous l'apprendra probablement dans la suite de cette histoire.

Revenons au parc de Renecy, en Touraine, où un intérêt de cœur nous rappelle; heureux si le lecteur veut bien aussi nous y accompagner, après nous avoir pardonné cette trop longue mais indispensable digression.

Le soleil commençait à baisser, et mademoiselle de Renecy craignit de laisser son père seul trop longtemps.

— Monsieur, dit-elle à Raymond, puisque la Providence vous a ramené dans ce pays, je crois que c'est dans un but heureux pour nous. Il est tard; mon père a besoin de moi. Si vous tenez à me revoir, je serai ici

même demain entre une heure et deux heures de l'après-midi.

Le capitaine s'inclina, et lui demanda la permission de lui baiser la main ; faveur qu'Hélène n'était point habituée à accorder sans doute, car elle n'y consentit qu'en tremblant beaucoup. Raymond, dont l'intention était de passer quarante-huit heures à Tours, promit de revenir le lendemain à l'heure indiquée. Il alla rejoindre son cheval, ce bon compagnon, qui ne cessait de l'appeler, fort inquiet de son sort. Hélène et Marguerite s'approchèrent du seuil de la petite porte, et, de là, elles virent avec quelle audace et quelle légèreté un officier de l'armée d'Égypte s'élançait à cheval. Le capitaine s'éloigna au galop dès qu'il eut perdu de vue le coin du mur et la petite porte du parc.

VI

LA LETTRE CLOSE.

Midi sonnait à l'horloge du grand escalier du château de Rencey. Le ci-devant marquis, l'homme des traditions et des vieilles coutumes, dînait à cette heure-là. Sa folie avait ce caractère singulier qu'elle le reportait toujours vers le passé avec une parfaite lucidité. Le vieux gentilhomme ne vivait plus que d'une vie rétrospective ; sa mémoire était d'une fidélité surprenante pour tout ce qui avait précédé les premiers jours de la révolution ; mais, à dater de cette époque, cette mémoire était troublée : on eût dit que l'esprit de M. de Rencey,

violemment ébranlé par la chute de la monarchie, s'était obscurci au milieu des décombres ; il n'y voyait plus clair à travers la poussière de ces ruines; et si quelquefois il avait des retours vers la vérité, si une lueur venait éclairer pour lui le tableau vivant, la réalité de la révolution, oh ! alors la folie prenait un caractère de violence vraiment effrayant. Ces scènes de colère, toutefois, étaient de courte durée ; la manie reprenait le dessus ; le délire s'épuisait, et le marquis retombait bientôt dans ses chimères ou plutôt dans ses visions : mirage qui l'absorbait tout entier, mirage d'une tristesse accablante pour ceux qui entouraient le maniaque, mais heureux pour lui-même en quelque sorte, puisqu'il le rendait au calme, à la santé, à la vie.

Hélène servait du café à son père dans la salle à manger, et le marquis, à la vue de cette liqueur bienfaisante qui tombait du bec d'une cafetière d'argent dans sa tasse de vieux sèvres, le marquis le plus conteur du monde ne manquait jamais, dans ces moments-là, de rappeler à sa charmante fille des anecdotes de cour qu'elle avait entendu narrer cent fois, mais auxquelles elle accordait toujours un bienveillant sourire.

— Oui, mademoiselle, disait ce jour-là le ci-devant marquis, M. de Voltaire prenait jusqu'à quatorze tasses de café par jour, et certes il n'en avait pas moins d'esprit pour cela. La tragédie de *Mérope* est sortie un soir du fond d'une tasse de café. Quant à Orosmane, il n'aurait certainement jamais pu trouver ce mot sublime et tendre : *Zaïre, vous pleurez !* s'il n'avait pris du café...

— Si M. de Voltaire n'avait pris du café, vous voulez dire, mon père? reprit Hélène avec une aménité souriante.

— Bien entendu, mademoiselle, ajouta le marquis. Or çà, poursuivit-il, a-t-on préparé mon habit de chasse? A-t-on appelé le maréchal expert pour visiter mes chevaux? Je suis de la suite du roi demain, et l'on dit que la reine assistera à cette chasse. Si le vent se maintient au sud-ouest, nous pourrons bien lancer trois cerfs... Le vent du sud est excellent pour le *flair*, à cause de l'humidité qu'il donne au terrain; *vent sec, point de gibier!* souvenez-vous de cela, mademoiselle.

— Oui, mon père, c'est fort important! répondit la plus douce et la plus résignée des femmes.

Cependant l'heure avançait et Hélène ne voyait pas sans anxiété arriver le moment du rendez-vous qu'elle avait donné la veille. Sa constante préoccupation était d'imaginer un moyen de ménager au capitaine Raymond une entrevue avec le marquis sans que cette visite pût devenir nuisible. Elle redoutait le premier mouvement d'irritation de son père; elle prévoyait même une scène violente, mais aussi elle sentait combien il serait heureux pour trois personnes que M. de Renecy voulût enfin se réconcilier avec Raymond, ce cœur si ardent et si dévoué, ce noble militaire qui pouvait protéger le vieux gentilhomme et elle-même contre toute éventualité fâcheuse.

— Mon père, dit-elle enfin après avoir beaucoup hésité, vous aimez la chasse avec passion, c'est un goût très-noble; mais vous avez un voisin qui certainement est un des meilleurs chasseurs du pays.

— Comment le nommez-vous, mademoiselle?

— C'est un militaire dont on fait le plus grand éloge, reprit Hélène, dont le teint devint rose en ce moment.

— Dans quelle arme sert-il? dans les chevau-légers de la reine, ou dans les compagnies rouges?

— Dans les dragons, je crois, mon père.

— Alors, dragons de Penthièvre.

— C'est possible. Il professe pour vous une grande admiration.

— Je ne le connais pas. Quel âge a-t-il?

— Mais..., dit Hélène en hésitant, de vingt-six à vingt-sept ans, je crois.

— C'est un gentilhomme?

— Certainement.

— D'une belle et bonne éducation et d'une conduite irréprochable?

— Tout le monde en fait grand cas, mon père.

— Eh bien, on me le présentera. Si je puis lui être utile, ce sera de grand cœur.

— Je dois ajouter une circonstance, reprit la belle jeune fille. Cet officier a eu dans le temps des relations avec notre famille...

— Ah! ah! dit le marquis, je lui ai rendu quelque service?...

— Mais... je crois que oui, mon père; et même, je dois vous dire qu'il peut à son tour nous être de quelque utilité...

— Oui-da? C'est un peu présomptueux! reprit le pauvre fou.

— Quoique très-aimés et très-honorés dans ce pays-ci, vous savez bien, mon père, que nous pouvons avoir quelques ennemis; les temps ne sont pas très-bons...

— Parbleu! les petites gens se gourment plus que jamais contre la cour. Ah! ah! que l'on me donne seulement deux régiments et qu'on me laisse faire!

— Tenez, mon père, reprit Hélène, cet officier a de belles relations dans le monde; il pourra vous donner des détails très-curieux, très-intéressants sur la société, et même des nouvelles importantes...

— Je veux bien le recevoir ; il n'a qu'à venir. Mademoiselle, reprit-il, un mot. Cet officier connaît-il les Vitry?... Vous savez que sur ce point je suis intraitable. S'il est de leurs amis, il peut se dispenser de me rendre visite.

Hélène eut un serrement de cœur inexprimable. Mais s'animant en face de la difficulté même et prenant texte de là pour aborder un sujet dangereux :

— Je ne dois rien vous cacher, mon père, reprit-elle. Oui, ce gentilhomme connaît la famille de Vitry, il est même lié avec elle.

Le marquis frappa du talon et faillit renverser les porcelaines placées devant lui. Hélène s'approcha de lui, et lui prenant les deux mains :

— Écoutez-moi, mon père, dit-elle d'une voix émue, vous qui êtes si bon, si loyal, si juste... vous ne pouvez disconvenir cependant que dans cette famille, qui a de grands torts envers nous, j'en conviens, il ne se soit trouvé un jeune homme de beaucoup de mérite et d'un cœur excellent ; M. Raymond de Vitry, pardonnez-moi ce souvenir, ne fut-il pas un ami d'un dévouement sublime pour mon pauvre frère?...

Le marquis se leva tout à coup, brusque, roide, nerveux, l'œil en feu et la respiration haletante. Il se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la salle à manger. Tout à coup s'arrêtant et jetant un regard courroucé sur sa fille :

— Malheureuse enfant! s'écria-t-il, que me rappelez-vous là ?

Et il porta la main sur ses yeux comme pour contenir quelques larmes.

— Oui, reprit-il en continuant sa promenade, cet affreux événement est encore là présent à mon esprit... Comment et pourquoi ai-je perdu mon fils Henri ?...

Quelle cause...? Ah ! s'écria-t-il, quel horrible souvenir! Oui... une émigration... une armée de gentilshommes combattant des révoltés... et mon fils blessé mortellement sur le champ de bataille...

— Où il avait fait des prodiges de bravoure, se hâta de reprendre Hélène. Henri tombant couvert de gloire, enlevé du champ de bataille par un ami incomparable, un frère d'armes, et, grâce aux soins de ce généreux cœur, Henri, mourant dans une ambulance, entouré des soins les plus tendres et avec tous les secours religieux. Ah! mon père! mon père! comment pouvez-vous repousser de votre cœur la reconnaissance que nous devons à M. Raymond de Vitry?

— Mademoiselle, répliqua vivement le marquis, je sais ce que je dois à cet officier dont la conduite, jusqu'à cette époque, fut digne de tout éloge, dont les sentiments jusque-là avaient été certainement bien différents de ceux de sa famille... famille ennemie acharnée de la mienne, et qui depuis deux cents ans ne cessa de nous nuire. Mais, si cet officier rendit à mon malheureux fils le service dont vous parlez, s'il a droit à ma reconnaissance, tout doit s'arrêter là ; car nous l'avons appris de source certaine, quelle a été sa conduite depuis? N'a-t-il pas déserté son drapeau? N'a-t-il pas quitté l'armée de la fidélité pour passer à l'ennemi, à l'armée des révoltés?... Ah ! jamais, jamais je ne pourrai oublier cela. Il s'est déshonoré, cet officier, oui, mademoiselle, et tout en étant son obligé, je vous le déclare, il n'aura jamais mon estime, et jamais, moi vivant, il ne mettra le pied dans cette maison. Laissez-moi, et ne me parlez plus de lui.

En prononçant ces dernières paroles d'un son de voix terrible, le visage en feu et le geste menaçant, le vieux gentilhomme sortit brusquement de la salle à manger,

jetant les portes derrière lui, et alla s'enfermer dans le salon où l'attendaient ses livres consolateurs, ses chimères, ses rêves, hélas! mais aussi le seul baume à ses chagrins, sa folie!

Hélène, grande et forte dans l'affliction, éleva son cœur à Dieu par la prière, et, comme l'heure avançait, elle appela Marguerite pour se rendre avec elle à la petite porte du parc près de la faisanderie.

Le capitaine, comme on se l'imagine bien, fut exact au rendez-vous. Après avoir attaché le fidèle Sultan au même arbre de la veille, il entra dans le parc, où mademoiselle de Renccy le reçut avec plus d'aménité, mais non moins de réserve que le jour précédent.

La femme la plus sévère est-elle complétement à l'abri des atteintes de la coquetterie? L'esprit le plus sérieux, le cœur le plus désenchanté ne cèdent-ils pas quelquefois à ce désir secret de plaire qui est si bien dans les instincts de la femme? Nous pensons au contraire que la nature féminine a cela de caractéristique qu'elle n'arrive presque jamais de son plein gré à cet entier renoncement à tout succès d'admiration ou de sympathie qui ressemble au désespoir. Non, non, détrompons-nous; sous la cornette même du cloître, ceci soit dit sans blasphème, se cache une grâce mystérieuse toute prête à éclore, à sourire et à se laisser adorer. Une religieuse est un ange, me dira-t-on. Oui, certainement, et surtout une jeune et belle religieuse; mais qui nous a prouvé que les anges, entre autres bonheurs ineffables, ne jouissent pas très-purement, j'en conviens, du triomphe de leur beauté?

Mademoiselle de Renccy, ce jour-là, avait donné à sa toilette un quart d'heure de plus certainement, car il était impossible d'être plus élégante et d'avoir mis plus d'harmonie, pour ainsi dire, dans le choix de ses vête-

ments. Contrairement à la mode du temps, Hélène avait conservé l'usage des robes étoffées à grands plis et presque traînantes. Sa taille ronde, flexible, élancée, rappelait ces charmantes marquises des derniers règnes dont les portraits resteront longtemps comme types de distinction et d'élégance. D'ailleurs, pour Hélène, vivant dans la retraite au milieu des souvenirs de son brillant passé, la robe *à la grecque* eût été une sorte de profanation. Avec ses habitudes presque monastiques, les grands plis, les étoffes abondantes cadraient à merveille ; plus cette âme fière aimait le mystère, plus ce corps charmant devait s'abriter sous l'ampleur des vêtements.

A la grande robe de soie gris de perle qu'elle portait ce jour-là, mademoiselle de Rencey avait ajouté une sorte de mantelet à la reine d'une dentelle si ample et si riche d'efflorescences que l'œil en était surpris et égayé. Un chapeau de paille de riz garni de rubans de satin bleu de ciel et incliné légèrement vers l'épaule complétait cette toilette. Ajoutons un parasol de soie miroitante et à longue crépine verte. Ainsi habillée, Hélène rappelait la duchesse la plus jeune et la plus séduisante de la cour de Versailles.

Le capitaine, qui depuis bien longtemps n'avait eu de semblables apparitions, fut saisi de respect et d'admiration. Un attendrissement involontaire le gagnait ; il revoyait dans mademoiselle de Rencey ce rêve doré de sa jeunesse que l'ouragan révolutionnaire avait si cruellement emporté.

— Mademoiselle, dit-il en abordant Hélène, permettez-moi de vous dire que je trouve charmante votre résistance à l'absolutisme de cette reine qu'on nomme la mode. Vous comprenez vraiment la liberté individuelle et la dignité de la femme. En proclamant les

droits de l'homme, la révolution a oublié ceux de la femme, et vous les soutenez dignement. Si la femme a un droit incontestable, c'est de rester belle, noble et charmante sous le costume de son choix.

A ces paroles dites d'un accent qui trahissait une admiration passionnée, Hélène souriait et remerciait du regard.

—Monsieur, reprit-elle, laissons la mode aujourd'hui. J'apporte de tristes nouvelles ; mon père est plus inflexible que jamais. La raison ne lui revient que pour le fortifier dans ses antipathies injustes, dans ses colères...

— Il refuse de me recevoir, n'est-ce pas? dit le capitaine. Eh! mon Dieu, mademoiselle, je m'y attendais ; ce qui m'étonne et ce dont je suis touché vivement, c'est que vous ayez eu la bonté, le courage de lui parler de moi.

— C'est que je désire la paix, la réconciliation, monsieur, et que je regarde cela comme une mission pour moi.

— Ainsi, ajouta Raymond les yeux brillants de joie, mademoiselle de Renecy ne me hait plus?...

—Ah! monsieur, dit Hélène, m'avez-vous jamais crue si mauvaise chrétienne?

— Voilà qui me réconcilie avec la vie, répondit le bon capitaine. Viennent maintenant tous les revers de la fortune, je ne les crains plus. Espérons, mademoiselle : l'avenir paraît s'ouvrir limpide et consolant.

Il en était là, il achevait à peine ces paroles, que le régisseur du château, l'honnête M. Clément, parut au bout de l'allée. Il s'approchait en toute hâte. Hélène tressaillit ; elle fit quelques pas vers le régisseur et fut effrayée de l'expression chagrine qu'elle remarqua sur le visage de ce brave homme.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. Mon père est-il souffrant?

— Non, mademoiselle, répondit M. Clément. M. le marquis, en reprenant ses livres, a repris sa belle humeur. Mais, hélas ! il ne se doute guère de l'événement affreux...

— Expliquez-vous, M. Clément.

Le régisseur, pâle, tremblant, commençait à balbutier quelques paroles sans ordre, lorsque Hélène reprit avec un calme admirable :

—Vous doutez de moi, M. Clément? J'espère, cependant, avoir prouvé qu'avec l'aide de Dieu je ne crains ni le danger ni le malheur.

— Oh ! cela est vrai, mademoiselle, dit M. Clément ; eh bien, que mademoiselle lise donc ce papier que des gens arrivés de Tours viennent d'apporter au château.

Hélène prit sans émotion visible une grande feuille pliée en quatre que lui remit le régisseur. Elle la déplia lentement et la lut d'un bout à l'autre d'un regard assuré. Raymond avait la tête en feu ; il interrogeait des yeux M. Clément, qui détournait le visage et refusait de s'expliquer.

Alors on vit Hélène de Renecy élever vers le ciel un regard sublime de sérénité, et, après quelques secondes d'un silence solennel :

— Eh bien, dit-elle, que la volonté de Dieu s'accomplisse ! il y a longtemps que je prévoyais ce malheur, j'y étais préparée. Allez vite au château, M. Clément, et tâchez d'emmener mon père dans la bibliothèque, au second étage, qu'il ne se doute de rien... Allez, mon cher Clément, je vous suis ; du courage ! de la prudence !

Le régisseur s'éloigna à grands pas. Marguerite pleurait en pressentant un grand malheur. Le capitaine, voyant qu'Hélène allait prendre congé de lui, s'approcha d'elle dans une agitation inexprimable.

— Non, Hélène, non, s'écria-t-il, je ne vous quitte

pas ! Quel est donc ce malheur qui vous menace? Tenez, je sens là, dans ce cœur rempli de vous-même, j'ai l'intime conviction que je puis vous sauver. Parlez, mademoiselle, parlez, je vous le demande au nom du vaillant jeune homme, du frère bien-aimé que nous pleurons.

— M. de Vitry, reprit-elle, ce malheur, je le pressentais depuis longtemps. Ce qui m'étonne, c'est que le coup de foudre n'ait pas suivi l'éclair plus tôt. Écoutez-moi donc, vous êtes digne de connaître cette grande infortune. A l'émigration de mon frère, mon père fut arrêté, jeté en prison; réfugiée chez une de mes tantes à Paris, j'obtenais, à grand'peine, le triste bonheur de visiter quelquefois mon père à la Conciergerie. Il fut jugé par le tribunal révolutionnaire et condamné à perdre la tête sur l'échafaud. Ses biens furent déclarés appartenir à la nation... ils devinrent *biens d'émigrés*. Le 9 thermidor se leva. Mon père, sauvé de l'échafaud, fut rendu à la liberté ; je partis de Paris avec lui et nous vînmes nous réfugier en Touraine. Mais sa raison l'avait abandonné. Quant à ses biens, ils restaient sous la condamnation qui les avait frappés, et jamais il ne nous a été possible de faire annuler un jugement inique. Depuis longtemps ils auraient été vendus si des acquéreurs se fussent présentés. Vous n'ignorez pas que jusqu'ici les capitalistes effrayés n'ont songé qu'à cacher leur argent. Aujourd'hui tout change. Le capital se rassure et ose se produire au grand jour. Eh bien, cette vente si longtemps retardée, cette vente suspendue sur nos têtes comme une épée, elle va avoir lieu !... des acquéreurs se sont présentés, les formalités sont remplies... le château de Rencey et ses dépendances, notre seul asile, notre seule fortune...

— Je comprends, dit Raymond qui dévorait une

douleur morne, accablante. Dans deux heures peut-être, mademoiselle de Rencey et son père seront chassés de cette terre! O mon Dieu! ô mon Dieu! mais non, cela ne sera pas. J'irai trouver le Directoire, je réclamerai dans toutes les feuilles publiques; j'ameuterai le peuple s'il le faut...

— Vous vous perdrez sans nous sauver, reprit Hélène. Allons, allons, que le sacrifice soit consommé! Mon père et moi, nous quitterons le château de famille... nous partirons, le bâton de voyage à la main; Dieu nous guidera. Je suis jeune, j'aime le travail; je soutiendrai ce pauvre vieillard du labeur de mes mains. Adieu, M. de Vitry; adieu... Raymond.

En parlant ainsi, elle reprenait le chemin du château. Mais le capitaine la suivait. Or, Raymond avait tiré un portefeuille de sa poche et il examinait des papiers avec une fiévreuse anxiété. Prenant une lettre cachetée de deux cires noires parmi ses papiers, il lut deux fois quelques lignes tracées sur la suscription. Tout à coup brisant les deux cachets :

— Oui, dit-il d'une voix inspirée, le moment est venu. Dieu le veut ainsi!

Le capitaine déplia le papier contenu dans l'enveloppe, et l'on vit ses yeux briller d'un éclat surprenant. Il lisait avec une telle avidité, que l'on entendait le souffle de sa respiration haletante. Son visage prit une expression étrange : l'étonnement et une sorte de délire ne permettaient plus à Raymond de prononcer une parole. La voix lui manquait. Il étouffait sous une émotion écrasante.

— Monsieur, dit Hélène, vous souffrez... Veuillez ne pas me suivre plus longtemps.

— Moi! s'écria Raymond d'un accent insensé, ne pas vous suivre?... Au contraire, mademoiselle, mar-

chons plus vite; nous n'avons pas un instant à perdre.

Et il hâta le pas, la tête haute, l'œil enflammé, fier et impérieux comme s'il venait d'écraser l'ennemi par une charge désespérée, à la tête de ses dragons. Marguerite ne pleurait plus; soutenant sa belle maîtresse, elle s'avançait avec elle à la suite du capitaine.

Raymond n'était jamais venu au château de Rencey, mais guidé apparemment par un esprit inconnu, il n'hésita pas une seule fois à travers toutes les allées du parc, et il prit le droit chemin du château comme s'il l'eût parcouru vingt fois. Arrivé au perron, il monta rapidement l'escalier, traversa le vestibule encombré de gens de la campagne accourus à Rencey depuis une heure, et, écartant la foule, il entra résolûment dans le grand salon où se trouvaient réunis, autour d'une large table, le juge de paix du canton, le citoyen commissaire, délégué par la commission des ventes de *biens nationaux*, le notaire du lieu, plusieurs scribes, le citoyen maire ceint d'une écharpe, et quelques gendarmes chargés de la police de l'audience.

On procédait déjà par le mode de surenchère à la criée, et en vertu des dispositions de la loi, à la vente publique de la terre ci-devant seigneuriale et du château de Rencey.

L'entrée brusque et l'allure impérieuse de Raymond interrompirent tout à coup l'opération. Un murmure s'éleva dans l'assemblée. Les gendarmes s'approchèrent du nouveau venu.

— Citoyens, s'écria le commissaire délégué, vous troublez nos opérations. Au nom de la loi, je requiers le citoyen maire, chargé de la police de l'adjudication, pour qu'il fasse éloigner l'interrupteur.

— Oh! oh! dit Raymond avec une inexplicable audace; des gendarmes pour moi, citoyen commissaire?

Mais vous tombez dans une grave absurdité! Fait-on *empoigner* par la force armée les adjudicataires qui viennent ici offrir leurs capitaux à la république? Allons donc, citoyen commissaire, c'est à moi de dresser procès-verbal contre vous... En m'éloignant, vous volez la nation, car je suis un acquéreur sérieux.

L'étonnement gagna l'assemblée, et des chuchotements remplirent le salon d'un bruit confus. Le citoyen commissaire, honteux de sa sortie, reprit son siége et rajusta son écharpe par manière de contenance. Deux gendarmes prirent un fauteuil et vinrent l'offrir à Raymond, qui s'y installa avec toute la gravité de sa situation et tout le sans-façon de son caractère.

— Reprenons les enchères, citoyens, dit la voix magistrale du juge de paix.

Les bougies fatales étaient presque toutes éteintes. Il n'en restait que deux, et qui baissaient visiblement. Le commissaire reprit d'un son de voix de fausset :

— A trois cent quatre mille cinq cents francs, citoyens, le domaine dans son entier, plus le château et ses dépendances...

— Quatre cent mille francs! s'écria Raymond comme s'il commandait un changement de front à sa compagnie.

Un cri général s'éleva. La foudre venait d'éclater au milieu des spectateurs accourus de bien loin à la curée. Le commissaire ébahi, la bouche béante, les yeux agrandis, ne pouvait se décider à répéter ce chiffre énorme qui venait de bondir et de franchir d'un seul élan toute l'échelle des sommes prévues jusque-là.

— Eh bien, reprit Raymond l'œil irrité et le sourire de l'ironie sur les lèvres, eh bien, citoyen, vous ne répétez pas ma surenchère? Or çà, mais... je vous le répète, avez-vous intention de voler la république? Si

vous ne faites votre besogne, je vous préviens, moi, que je vais faire mon devoir.

— Mais, ci...ci...toy...en..., balbutia le commissaire, vous êtes-vous bien rendu compte de l'action à laquelle...? Car la loi est formelle, et je dois vous rappeler, citoyen... réfléchissez... Vous me comprenez parfaitement, je pense?

— Moi? Pas du tout, citoyen. Mais tâchez de vous comprendre vous-même, et de répéter, si vos poumons vous le permettent, la somme que je viens d'énoncer et d'annoncer à haute et intelligible voix.

— Oui... ci... to... o... yen! dit le commissaire devenu presque bègue. Nous disons donc... quatre cent mille... mille... mille... mille...

— Francs! quatre cent mille francs! répéta Raymond. Est-ce donc si difficile à mâcher?

Le juge de paix, un homme de bonnes manières et d'une honnête figure, crut devoir intervenir, voyant à quel point se fourvoyait le citoyen commissaire qui, décidément, perdait la parole, la tête et son écharpe.

— Nous disons quatre cent mille francs le château de Rencey et ses dépendances, ainsi que le domaine dans son entier. Les citoyens surenchérisseurs sont prévenus; à quatre cent mille francs!

Les chuchotements devinrent plus vifs que jamais.

— A quatre cent mille francs! une fois... deux fois! reprit le juge de paix. A quatre cent mille francs, citoyens! une fois... deux fois... personne ne surenchérit?... à quatre cent...

— Ci...ci...ci...ci...toyen juge de paix! s'écria en tremblotant le commissaire, vous... vous empiétez sur mes attributions!

— Eh bien, répliqua le juge de paix très-sérieuse-

ment, énoncez donc vous-même la dernière somme du dernier surenchérisseur...

— Oui, tâchez, dit Raymond, tâchez de nous l'annoncer sans vous ébrécher les dents.

— Silence ! s'écria le commissaire à qui la colère, cette fois, desserrait la gorge. Silence!

— Parlez donc, dit Raymond.

— J'ai dit silence !

— Silence ! silence ! répétèrent le greffier et les gendarmes.

— L'audience est reprise, ajouta le juge de paix.

— Eh bien, citoyens, articula enfin le commissaire un peu délivré de son chat dans le gosier, nous disons donc quatre cent mille francs... une fois, deux fois... quatre cent mille francs... personne ne dit mot? Une fois, deux fois... à quatre cent mille francs, le château de Renecy et ses dépendances, plus le domaine de Renecy dans son entier et conservant les abornements stipulés... Une fois, deux fois... personne ne dit mot?... une fois, deux fois... trois fois! à quatre cent mille francs!...

La dernière bougie s'éteignit consumée jusqu'au pied.

— Adjugé à quatre cent mille francs ! s'écria le commissaire d'une voix funèbre.

— Adjugé! répétèrent le maire et le juge de paix.

Un brouhaha immense succéda à cette scène. On se heurtait, on s'interpellait, tout le monde parlait à la fois. Chacun voulait voir de ses yeux ce prodigieux adjudicataire qui, d'un seul bond et du premier coup, venait de franchir la distance de trois cent quatre mille francs à quatre cent mille ! Chose inouïe certainement, phénomène qui ne se reproduirait plus, à coup sûr, dans les annales des adjudications et des ventes par autorité de justice.

Quant à Raymond, il était aussi calme que s'il venait d'acheter une bonne paire de pistolets. Cependant il fut mandé au bureau, et ce fut là que le juge de paix lui donna connaissance de toutes les clauses de l'engagement qu'il venait de contracter.

— Vous savez, citoyen, ajouta en souriant cet honnête magistrat, que la loi vous accorde un délai de dix jours pour verser intégralement le prix de la vente, mais en argent monnayé et ayant cours, entendons-nous. Vous savez que, le délai expiré, faute de payement intégral, la loi punit de six mois de prison... et d'une amende de...

— Je sais tout cela parfaitement, citoyen juge de paix, dit Raymond; mais je ne vous remercie pas moins de m'avertir avec tant d'obligeance. Je demande seulement à être autorisé à verser les fonds à Paris.

— Oui, citoyen, au trésor public. Le procès-verbal le mentionnera. Maintenant, reprit le juge de paix, les formalités d'usage. Vos noms et prénoms, citoyen adjudicataire?

Le capitaine n'avait pas prévu la question. Il vit tout à coup que son *incognito* allait se brûler aux éclairs de la publicité. Mais, mesurant d'un coup d'œil rapide et l'étendue du danger et les moyens énergiques à employer pour le vaincre, il n'hésita pas un moment, et répondit d'une voix claire et sonore, la tête haute et la main dans la passe de la veste :

— Je me nomme François Raymond, âgé de vingt-six ans, capitaine de cavalerie, attaché en qualité d'officier d'ordonnance à l'état-major de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Égypte.

Un silence solennel succéda à ces paroles. Chacun se découvrit devant cet officier qui venait de partager les périls et les gloires d'un grand homme et d'une armée

immortelle. Le procès-verbal dressé, signé et lu, la foule allait se retirer et le bureau levait la séance, lorsqu'on vit entrer dans le salon un grand vieillard, vêtu d'un habit de chasse complet et tenant une cravache à la main. C'était le ci-devant marquis de Rencey; c'était l'ancien maître de la seigneurie qui venait d'être vendue; c'était le fou, le noble fou qui, prenant toute cette scène tumultueuse pour une fête dont il était le héros, avait quitté furtivement l'appartement où on l'avait amené et venait se mêler, comme autrefois, à ses heureux vassaux. Le sourire sur les lèvres et les yeux brillants de joie et d'orgueil, le marquis salua l'assistance avec une aisance infinie et une dignité affable, tendant la main à la plupart de ceux qui l'entouraient et les remerciant en termes affectueux.

Il y avait là de quoi arracher des larmes aux plus indifférents. La foule s'écoula cependant en silence, il ne restait que le bureau. Hélène parut tout à coup, et prenant le bras de M. de Rencey :

— Venez, mon père, dit-elle, pâle, mais dominant toute émotion; venez, tout le monde ici est heureux de vous voir, mais personne ne veut s'opposer à ce que vous fassiez votre partie de chasse. Venez, mon père!

Elle emmena le marquis hors du château. Deux chevaux de selle attendaient dans la cour. M. de Rencey monta à cheval et s'éloigna suivi d'un domestique.

Hélène, remise d'une vive émotion, rentra dans le salon. Raymond causait gaiement avec les membres du bureau. Le juge de paix prenait les mains du capitaine en l'assurant que tout le pays le verrait avec bonheur s'établir dans le canton.

— Et ceci, M. le capitaine, ajoutait-il à voix basse, ceci nous présage une *union fortunée*...

Raymond s'inclinait sans répondre. Tout à coup le

commissaire délégué, dont le mécontentement était au comble, crut devoir interpeller encore une fois l'officier pour lui faire comprendre tout le sérieux de l'affaire dans laquelle il venait de s'engager.

— Citoyen, reprit gaiement le capitaine, il est très-permis d'être vexé du bonheur d'autrui, surtout si ce bonheur dérange nos calculs ; mais, croyez-moi, il n'est pas de bon goût de montrer du dépit. Que j'aie ou que je n'aie pas quatre cent mille francs dans ma bourse, ceci ne vous regarde point pendant dix jours. Dans tous les cas, considérez-moi bien ; je ne suis ni un sylphe, ni un démon, ni un lutin ; et, le cas échéant, vous pourrez, sans vous brûler les pattes, me mener en prison.

Le bureau tout entier se retira, non sans avoir complimenté avec beaucoup de fleurs de rhétorique le citoyen adjudicataire.

Hélène restait seule dans le salon ; debout, le visage pâle, les yeux fixes, elle était là, immobile et muette comme un beau marbre antique. Raymond s'approcha d'elle respectueusement, et lui dit ces mots :

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de m'être rendu acquéreur d'un bien d'émigré : il le fallait... Monsieur votre père aura peut-être à me reprocher une félonie de plus, mais j'espère trouver grâce devant vos beaux yeux, et c'est là toute mon ambition... Adieu, je pars pour Paris, où j'ai de graves affaires, comme vous voyez. J'ai une prière à vous adresser, c'est de laisser ignorer à M. de Rencey ce qui s'est passé, et de continuer à résider paisiblement dans cette habitation comme par le passé, le propriétaire ayant un long voyage à faire pour le service de l'État. Adieu, mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous adresser de mes nouvelles d'ici à peu de jours.

Cette fois, Hélène de Rencey tendit la main au capitaine républicain, qui imprima sur cette belle et noble main un baiser respectueux, mais très-franc.

Un quart d'heure après, notre officier avait retrouvé son bon camarade, couché sur l'herbe comme une antilope au pied de l'arbre auquel il était attaché, et tous deux reprenaient au galop le chemin de la ville de Tours.

Pendant le drame rempli d'émotions qui venait d'être joué au château, Sultan, après avoir henni, piaffé et rué d'impatience sous son chêne rustique, avait pris le parti de se coucher, comme nous l'avons dit, et là, s'étirant de son mieux, frottant sa crinière contre l'écorce du tronc, rêvant du désert peut-être, il s'était ennuyé horriblement.

VII

LE COFFRET DE FER.

Vingt-quatre heures après la scène qui avait eu lieu au château de Rencey, le capitaine Raymond arrivait à Paris. Il était nuit close lorsqu'il traversait les Champs-Élysées pour se rendre à son logement, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bernard distingua le pas du cheval; il courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit en toute hâte, et qu'il referma avec précaution dès que le cavalier fut dans la cour.

— Eh bien! Bernard, quoi de nouveau? demanda l'officier en mettant son cheval à l'écurie.

— Je vous dirai cela, capitaine, répondit le concierge d'un air mystérieux.

— Diable! dit Raymond, il y a donc anguille sous roche?

— Il y a, il y a que mon capitaine est un heureux guerrier.

— Vraiment! ajouta Raymond en donnant à Sultan le dernier coup de main du maître.

— Allons souper, mon colonel, dit Bernard.

— Pas possible! reprit l'officier.

— Venez, mon général, venez.

— Il est vraiment dommage qu'on ait supprimé le maréchalat! répliqua l'officier en entrant dans son logement où Marguerite l'attendait en mettant la table.

Bernard se hâta d'aller chercher deux lettres arrivées depuis la veille et à l'adresse du capitaine Raymond.

— Tenez, dit-il, voici d'abord une dépêche arrivée par une ordonnance à cheval.

— Bon! reprit l'officier; un ordre de l'état-major pour demain. Ils veulent absolument que je leur aille montrer mon visage tous les jours. Ils ont une peine effroyable à s'habituer à ma physionomie. Voyons, Bernard, ai-je l'air d'un conspirateur, d'un gredin de royaliste?...

— Chut! chut! capitaine, dit Bernard; vous avez l'air d'un honnête homme, et voilà pourquoi...

— Ah! tu as peut-être raison; cela leur fait peur. Tu es méchant, Bernard!

— Voici, capitaine, qui n'est ni méchant, ni laid. Le *poulet* a été apporté par une belle dame elle-même. Sa voiture s'est arrêtée devant notre porte. On m'a fait appeler et l'on m'a dit en penchant un peu la tête hors de la portière : « Ce billet est pour le capitaine Raymond; » oui, mais on m'a chanté ces paroles-là d'un son de voix si flûté et on m'a tendu le *poulet* d'une si

blanche main que j'en suis resté tout ébahi et tout enchanté. La voiture était déjà loin que je ne pouvais bouger de place, flairant le billet dont le parfum m'enivrait comme un vin capiteux...

— Tu es vraiment trop sensible, Bernard, reprit le capitaine. Dame Marguerite, prenez garde, l'époux est furieusement enclin à la tentation!

Tout en causant ainsi, Raymond avait ouvert le billet. Il lut ces mots :

« Vous êtes un méchant homme, un Turc, un mameluk, un Bédouin, un ennemi impitoyable. Vous m'avez quittée!... j'avais fait cependant un bel acte de dévouement en vous enlevant du piége où vous étiez tombé au Luxembourg. Je devrais vous livrer à votre sort... mais je suis généreuse. On vous surveille; on saura votre nom véritable; on est certain que vous conspirez et on vous surprendra en flagrant délit de conjuration. La police se charge de vous trouver des *crimes*. Veillez sur vous. Barras est furieux; l'abbé Siéyès vous redoute et veut vous voir; Fouché se méfie de vous et suit vos pas par ses agents; Talleyrand ne dit rien, mais il écoute ceux qui parlent de vous, ferme les yeux, a l'air de sommeiller et réfléchit. Si vous pouvez être compromis, partez de Paris... je vous offre un asile dans mon ermitage de Montmorency.

« Adieu, ingrat, Turc et mameluk.

« CORALY. »

— C'est une bonne fille! dit Raymond en brûlant le billet à la lampe.

—Vous en parlez à votre aise, reprit le bon Bernard, je la crois une grande dame.

— Très-grande dame, mon ami, et qui même tient une cour.

— Ah! dit Marguerite en servant un potage aux petits pois, quelque reine de théâtre? Depuis la révolution, nous n'avons plus que des princesses de cette espèce. Mais allez, allez, M. le comte, il en viendra d'autres...

— Marguerite, ma chère, reprit le capitaine, ménagez-moi; je suis républicain.

— Vous! à peu près comme moi, M. le comte.

— Marguerite, vos principes sont dangereux et vos propos subversifs, mais votre soupe au lard est excellente.

L'officier soupa de grand appétit. Quand on lui eut servi du café, se trouvant tête à tête avec Bernard, il devint plus sérieux et il amena par degrés la conversation sur le terrain des intérêts de famille. L'honnête concierge, en sa qualité d'ancien régisseur, lui donnait tous les renseignements que sa mémoire et ses notes pouvaient lui fournir.

— Enfin, dit Raymond, à la mort de mon pauvre père, il ne nous restait donc plus en propriété que cet hôtel et la terre de Vandore en Bourgogne.

— Absolument, M. le comte. Vandore avant la révolution valait bien six cent mille francs. Aujourd'hui on n'en trouverait pas trois cent mille. L'hôtel, estimé alors cent mille écus, ne serait pas vendu aujourd'hui plus de cent vingt à cent trente mille francs.

— Décidément, c'est tout ce qui nous reste, n'est-ce pas, Bernard?

— Hélas! oui. M. le comte, votre père, vendit deux fermes magnifiques en Berry, un mois après votre départ

pour l'étranger. S'il ne se fut hâté, ces fermes seraient aujourd'hui sous séquestre et déclarées biens nationaux comme le reste.

— Et le prix de ces deux fermes, mon cher Bernard? demanda Raymond fort soucieux sans en avoir l'air.

— M. le comte toucha des capitaux considérables..., dit Bernard.

— Allons, mon ami, tu es discret autant que loyal. Veux-tu à mon tour que je te donne des nouvelles de ces capitaux?

Le concierge regarda son maître avec une expression de finesse et de joie fort significative.

— Mon cher maître, reprit-il, le paquet cacheté vous est donc parvenu en Allemagne?... Que Dieu soit loué! Nous l'avions confié à un digne domestique qui allait rejoindre des émigrés.

— Voici la lettre contenue dans le paquet, Bernard, dit Raymond.

Et il lui serra la main avec une touchante vivacité.

— Le paquet renfermait six mille francs en or qui n'ont pas peu contribué à me sauver la vie cinq ou six fois, je t'assure. Quant à la lettre de mon père, la lettre à deux cachets noirs, je ne l'ai ouverte qu'hier, à quarante lieues d'ici. Tu sais ce qui est écrit sur l'adresse?

— Oui, dit Bernard les larmes aux yeux, je vois encore mon vieux maître cachetant cette lettre et écrivant dessus... Mais laissez, laissez-moi regarder encore cette chère écriture...

Raymond était fort ému. Il se promenait dans sa chambre par manière de distraction. Le bon Bernard prit la lettre que l'officier lui avait confiée, il coiffa son nez d'une grosse paire de lunettes à pince, et il lut ces mots d'une voix suffoquée :

« A Raymond.

« Raymond n'ouvrira cette lettre qu'à son retour en France, et dans l'une ou l'autre circonstance que je vais mentionner : 1° Dans le cas où, par suite de l'amélioration des affaires publiques, il rentrerait paisiblement dans la propriété de ses biens ; 2° dans le cas où il se verrait à la veille d'être exproprié par la vente de ses biens au nom de la nation.

« Bernard, qui connaît le contenu de cette lettre, est chargé de veiller aux intérêts de Raymond et de le prévenir à temps, s'il est possible de le faire. »

— Oui, oui, mon cher maître ! s'écria l'excellent concierge, dont les larmes coulaient abondantes ; oui, j'ai veillé ; oui, j'ai gardé... oui, j'aurais prévenu... ou plutôt je serais parti moi-même emportant le dépôt, le trésor, pour le rendre à celui... Ah ! j'aurais bien fini par vous découvrir quelque part, mon capitaine, ajouta-t-il ; j'aurais fouillé tous les coins et recoins de l'Europe.

— Viens, Bernard, viens ! dit le capitaine.

Et il le serra dans ses bras, contre sa poitrine, avec une tendresse d'une vivacité charmante. Le bon concierge pleurait de joie comme un père qui retrouve un enfant.

— Or çà, capitaine, reprit-il tout à coup, puisque vous avez ouvert la lettre, il y a donc quelque chose d'extraordinaire ? Nos biens, qui sont à vendre depuis longtemps et qui sont restés sans être vendus faute d'acheteurs... nos biens, l'hôtel de Paris et la terre de Vandore, sont donc menacés aujourd'hui ?... Vous savez donc quelque chose, puisque vous avez brisé les deux cachets noirs... car sans cela je vous connais...

— Oui, oui, Bernard, se hâta de répondre l'officier. Il y a quelque chose. Il faut nous hâter et enlever d'ici le dépôt, le trésor, comme tu l'appelles. La lettre dit qu'il est caché...

— Dans la cave du bâtiment où nous sommes, sous ma loge, à l'angle au fond, à droite, enterré sous une dalle couverte d'une auge de pierre.

— Bien! c'est cela, reprit Raymond. Le dépôt est en or et contenu...

— Dans un coffret de fer dont j'ai la clef...

— Très-bien! dit l'officier. Il doit être furieusement rouillé, le coffret. Allons, Bernard, allons, prends une lanterne et ce qu'il faut pour déterrer l'illustre coffret, et bénie soit la mémoire de mon excellent père!

Le capitaine et Bernard descendirent dans la cave. L'opération de l'exhumation du trésor fut exécutée avec toute la promptitude et toutes les précautions possibles. Dame Marguerite elle-même, qui sommeillait dans un grand fauteuil près du cordon de la loge, ne s'aperçut de rien. Une demi-heure après, Raymond et le fidèle concierge déposaient sur une table de l'appartement de l'officier le vieux coffret de fer dont la serrure rouillée hésita et grinça quelque temps sous la rotation de la clef. La boîte était profonde; elle contenait quatre cent soixante rouleaux d'or en louis et doubles louis.

— Quatre cent soixante mille francs, dit le capitaine; est-ce bien cela?

— Comme vous le dites et comme l'atteste la déclaration du comte, votre père, répondit Bernard. La somme est intacte; vous pouvez vous en assurer, capitaine.

— Moi! dit l'officier. Me crois-tu capable de te faire cette injure, mon digne Bernard? Allons, ajouta-t-il avec une force de volonté dont la cause échappait au

concierge, allons, il faut que ce coffre reste là enfermé à double clef dans cette armoire, de manière à l'avoir sous la main au premier signal...

— Hélas! dit Bernard, notre hôtel et notre terre de Vandore sont donc au moment d'être vendus? Mais, patience, reprit-il, nous avons de l'or et je saurai bien, moi, me porter pour acquéreur, vous servir de prête-nom, entendez-vous, mon capitaine? Ce sera plus sûr... et dans quelque temps nous levons l'*incognito*, vous reprenez votre bien au grand jour, et moi... dame! moi... je reste votre fidèle serviteur. Nous aurons ainsi pleinement satisfait aux injonctions de la lettre de feu M. le comte, votre père et mon excellent maître, car cette lettre est une sorte de testament...

A ces dernières paroles, Raymond avait tressailli. Bernard prit ce mouvement pour une émotion trop vivement contenue et qui éclatait. Il n'ajouta plus rien à ses réflexions, et il aida le capitaine à placer au fond d'une armoire, dans un cabinet sombre, le bienheureux coffre, la seule, la dernière espérance de fortune qui restait à Raymond de Vitry.

Le capitaine remercia de nouveau Bernard en termes chaleureux, en lui jurant qu'il assurerait le bien-être de sa vieillesse et de celle de Marguerite.

— C'est bon! c'est bon! reprit l'excellent homme. Commencez par mettre vos biens à l'abri... et nous savons bien qu'avec vous, capitaine, les deux vieux serviteurs de votre père ne mourront pas de faim.

Ils se séparèrent. La nuit était avancée. Raymond écrivit jusqu'à quatre heures du matin. Au premier rayon du jour il se jeta sur un lit de repos, brisé de fatigue et surtout brisé d'émotions, qui, pour avoir été contenues avec énergie, n'en étaient que plus violentes.

VIII

ENTRE UN ABBÉ ET UN ÉVÊQUE.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'exhumation du coffret de fer. Le bon capitaine avait repris sa belle humeur, domptant, à force de caractère, les sérieuses préoccupations qui étaient venues l'assaillir. Dans la soirée du second jour, il revint plus tôt qu'à l'ordinaire au logis, et s'informa de Bernard si un citoyen du nom de Clément n'était pas venu le demander. Le concierge lui remit une lettre ; elle contenait ces mots :

« Je suis arrivé à Paris depuis deux heures, apportant les *papiers en règle,* que M. le capitaine m'avait demandés avant son départ de Rencey. Je suis aux ordres de M. le capitaine.

« *Signé* CLÉMENT. »

— Cet homme reviendra dans la soirée, dit Raymond au concierge. Tu le feras monter chez moi.

— Encore un agent de police, dit Bernard. Depuis l'arrivée de mon *neveu,* ils ne cessent de venir flairer notre porte. Mais enfin, capitaine, que veut-on de vous?

— Ma foi ! je l'ignore, répondit l'officier.

— Si nous refusions la porte à l'agent de ce soir?

— Dieu t'en garde ! reprit le capitaine. Ce serait une détestable diplomatie. Apprends, Bernard, que plus on éblouit la police du grand jour de la publicité et

moins elle y voit clair. La police est un chat très-clairvoyant dans l'ombre, et qui ne *griffe* jamais si cruellement que lorsqu'on se cache.

— C'est juste, dit Bernard. Où diable avez-vous appris tout ce que vous savez?

— Tu feras monter chez moi le citoyen Clément ; c'est un homme de mœurs très-douces...

— Comme le chat , capitaine. Si je m'écoutais , je prendrais de grand cœur la mesure de son échine avec un jonc que j'ai dans ma loge.

— Pas de ces fantaisies-là, Bernard. J'ai le plus grand intérêt à causer avec ce citoyen.

Une heure après , l'homme attendu entrait dans la chambre du capitaine. L'honnête régisseur du domaine de Rencey ne se doutait certainement pas des terribles préventions qu'il avait inspirées au concierge du logis, bien que certainement Bernard ne l'eût pas reçu à bras ouverts.

Raymond ferma à clef la porte de sa chambre, ce qui redoubla la colère de son fidèle gardien. Mais il s'agissait d'une affaire des plus sérieuses, et Raymond tenait au secret avant tout. On causa pendant une demiheure à voix couverte et avec des précautions oratoires infinies.

— C'est à merveille, M. Clément, dit le capitaine en finissant. Les deux actes me paraissent parfaitement en règle : l'un constate que vous me donnez procuration et établit que c'est vous qui achetez les biens de M. de Rencey, car ne suis-je pas encore sur la liste des émigrés? et ce que j'ai n'est-il pas saisissable?... L'autre est une déclaration en bonne forme par laquelle vous reconnaissez n'avoir acquis les biens qu'avec les deniers de mademoiselle de Rencey, et par laquelle vous vous obligez à tout restituer entre ses mains quand le moment

sera venu. Très-bien ! Le premier acte seul sera produit devant la commission des ventes. Je garderai l'autre par devers moi. Ainsi, M. Clément, demain, vers les dix heures, vous vous trouverez à l'hôtel des ventes et criées et nous verserons les fonds...

M. Clément levait au plafond des yeux mouillés de larmes. L'admiration et la reconnaissance étouffaient sa voix. Avant de quitter le capitaine, il lui demanda la permission de baiser la main du bienfaiteur de la famille de Rencey ; à quoi l'officier répondit en lui tendant les bras :

— Embrassons-nous, mon cher Clément ! je ne suis qu'un soldat et non une jolie femme.

Tant de bonté et de rondeur, tant de simplicité et d'élévation d'âme pouvaient bien étonner l'honnête Clément, qui avait fort peu couru le monde ; mais cette alliance de qualités extrêmes ne surprendra pas notre lecteur , puisqu'il sait aussi bien que nous probablement que le type véritable du militaire supérieur , et surtout le type du militaire français par excellence, est dans les conditions dont nous parlons ici : grandeur sans ostentation ; héroïsme souvent rempli de gaieté ; énergie et bravoure portées au sublime, mais avec une incroyable insouciance de la *pose* et du relief. Belle nature ! généreuse nature ! et bien étrangère, on en conviendra, à tant de charlatans qui, de nos jours, n'agissent et ne parlent qu'avec accompagnement de grosse caisse et de cymbales.

M. Clément sortit de chez le capitaine, qui voulut l'accompagner jusqu'à la porte d'entrée, au grand étonnement du concierge.

— Vous lui faites bien de l'honneur ! dit Bernard après avoir refermé la porte. Ne dirait-on pas qu'il a la peau d'un honnête homme ?

— Bernard ! Bernard ! répliqua Raymond, tu t'es trompé de siècle, mon ami. Avec une vertu rigide comme la tienne, tu aurais damé le pion à Cincinnatus ou à Caton.

Le capitaine passa encore une partie de la nuit à écrire. A six heures du matin, il était sur pied. A neuf heures et demie, une voiture vint le prendre. Il y monta en toute hâte, ayant eu soin d'éloigner de la maison, sous divers prétextes, l'inflexible Bernard dont l'œil, à travers les verres d'une paire de lunettes à pince, était aussi clairvoyant que sa vertu était farouche.

Or midi sonnait à l'horloge des Feuillants lorsque notre officier, en petite tenue, entrait dans le jardin des Tuileries, les yeux brillants de joie, le visage calme et la démarche assurée. Raymond aspirait avec volupté la brise fraîche qui riait sous les ombrages des marronniers et des grands ormes ; il allait et venait d'une allée à l'autre à pas lents, la tête haute, le chapeau à la main, causant sans doute avec les tourterelles qui voletaient de branches en branches, ou avec un beau sylphe invisible, sa joie et son espoir. Après s'être saturé à loisir de grand air et de suave émotion, le capitaine prit le chemin de la porte donnant près du pont tournant, dans le voisinage de la rue Saint-Florentin. Il avait affaire ce jour-là chez le citoyen Talleyrand, et ce fut avec beaucoup d'aisance et de sérénité qu'il franchit le seuil de la porte cochère de l'hôtel où logeait le ministre des relations extérieures.

Nous ne chercherons pas à suivre notre officier jusqu'à l'appartement de M. de Talleyrand, car il est probable qu'un huissier nous engagerait poliment à reprendre le chemin de l'escalier. Nous nous dirigerons d'un côté opposé, et, longeant le boulevard désert de la Madeleine ou plutôt des Capucines, nous remonterons à

l'ombre des vieux ormeaux jusqu'au pavillon de Hanovre, de si galante mémoire, et nous prendrons la rue de la *Chaussée* pour nous arrêter devant une fort jolie grille servant de barrière à l'avant-cour d'une maison à l'italienne, comme on disait dans ce temps-là.

Cette maison élégante, située entre cour et jardin, était habitée par une jeune femme dont nous avons eu occasion déjà d'admirer la beauté. Coraly avait choisi sa résidence non loin de ce charmant hôtel où mademoiselle Guimard, à l'âge de trente-six ans alors, recevait, non plus la cour et la ville, hélas! mais des illustrations de fraîche date et qui, pour cela, ne manquaient ni de belles manières, ni d'agrément, ni de fortune, ni de talent. La rue de la *Chaussée*, après les épouvantements révolutionnaires, reprenait peu à peu son lustre et son luxueux bonheur. Coraly, en personne distinguée, s'était logée là, puisque la tradition assignait ce coin du monde à la haute galanterie.

Il était environ quatre heures de l'après-midi. Un dîner charmant avait eu lieu chez Coraly, qui, entre autres grands mérites, avait celui de posséder un excellent cuisinier. Ce sera une gloire éternelle pour le régime du Directoire, sinon un honneur, d'avoir réhabilité en France ce dieu sensuel et délicat, l'épicurisme, que l'austère révolution avait si rudement fustigé jusqu'à cette époque. Les conventionnels s'étaient trompés complétement sur la nature de la nation française : elle n'était et ne sera jamais spartiate, mais bien athénienne dans le sens le plus exquis de cette qualification.

Coraly, ce jour-là, avait donné à dîner aux Périclès et aux Alcibiades du jour, usage renouvelé des Grecs et qui n'en était pas moins français pour cela. Dans un beau salon du rez-de-chaussée, sur des fauteuils ornés

de figurines doriques et sur un canapé qui rappelait assez bien le *triclinium* antique, quelques illustrations du pouvoir *savouraient* les délices d'une digestion facile aux mélodies de la harpe de Coraly. Barras, l'un des convives, se piquait de connaître et d'aimer les arts; ses collègues, Gohier et Moulins, natures moins délicates, voulaient aussi passer pour des protecteurs éclairés de ces beaux-arts revenus à la mode; quant à Ouvrard, le Lucullus des ordonnateurs généraux de l'armée, il les soutenait richement de sa bourse; Larévellière-Lépaux tenait à honneur de passer pour un Athénien, et le citoyen Roger-Ducos, en sa qualité d'ami intime de l'abbé Sieyès, ne voulait pas non plus passer pour un barbare, tout en affectant une prédilection fort comique pour les sciences métaphysiques et d'économie politique. D'ailleurs, comment résister ce jour-là aux séductions de l'harmonie, puisque Coraly accompagnait sur la harpe le chanteur le plus applaudi et le plus irrésistible, Garat?

Oui, Garat venait de chanter, et de chanter avec autant de perfection et d'aisance que s'il n'eût pas dîné avec les princes de l'épicurisme gastronomique que nous venons de citer. Nos pères raffolaient de Garat, dont la fortune artistique datait des soirées de la reine Marie-Antoinette, et qui avait traversé la terreur avec une lyre à la main, bien plus préoccupé des soins de son gosier et de la perfectibilité de sa méthode, que des bouleversements de la société.

Quant aux grands hommes du Directoire, ils partageaient pour lui l'engouement de leurs maîtresses. Garat, avec sa mise excentrique, son habit à *col de poule*, sa coiffure extravagante, poudrée à frimas, ses jambes zébrées de bas de soie roses et blancs, sa haute cravate aux coins brodés d'or, était certainement un des

muscadins les plus impertinents ; il était laid, assez bien *bâti*, d'une suffisance fabuleuse, d'une vanité de paon : oui, sans doute, mais lorsque Garat chantait, il se transfigurait, et tous les cœurs étaient à lui. Qui pouvait résister, par exemple, à cet Orphée, quand il disait, en *ré* mineur, aux divinités infernales :

> Ah ! laissez-vous attendrir par mes pleurs !...

Personne assurément, et encore moins les belles Eurydices de l'époque.

On avait dit, avec accompagnement de harpe, plusieurs thèmes de Gluck, de Piccini et de Mozart, devenu à la mode enfin, lorsqu'un domestique entra et remit une lettre au citoyen Gohier, qui la lut discrètement, et se leva ensuite pour la communiquer à Barras.

— Que diable nous veut-il donc? dit le sensualiste directeur dont on troublait les béatitudes harmoniques et digestives. Est-ce donc le lieu et le moment de parler d'affaires?

— Mais, citoyen, reprit Gohier, la police n'a ni heure ni rendez-vous fixés ; elle parle et agit selon l'occasion et à l'imprévu.

Moulins et Larévellière-Lépaux approchèrent leurs fauteuils à un signe de Gohier. Barras se trouva au centre de ses collègues, et comme pris au piége d'une séance dont il devenait le président. Roger-Ducos se réunit à eux.

— Ah ! ah ! dit Garat en se penchant vers Coraly, voilà le conseil qui s'assemble, charmante déesse. Je vais profiter de l'occasion pour me rendre à Feydeau. Nous avons répétition ce soir et *concert* demain. Made-

moiselle Saint-Aubin m'attend, ainsi qu'Elleviou. Quant à Martin, il me boude... Adieu. Viendrez-vous?

— A la répétition? Peut-être, reprit Coraly. J'ai grande envie de les laisser ici décider du sort de l'État. Regardez Barras; il sommeille et il est furieux.

— Amenons avec nous le citoyen Ouvrard, dit Garat.

— Oui, enlevons-le dans sa propre voiture qui attend dans la cour, ajouta Coraly en se levant.

L'ordonnateur général, qui se voyait de trop dans le concert, suivit avec joie les deux mélomanes; et, quelques minutes après, un carrosse les emportait tous les trois au pays des féeries, à ce Feydeau d'immortelle et charmante mémoire.

Barras seul s'était aperçu que Coraly n'était plus là.

— Bon! dit-il, Fouché n'en fait pas d'autres; si on s'amuse quelque part, il vient souffler sur la fête, et adieu.

— Citoyen président, reprit Moulins, le fait est grave. Voilà un émissaire de Bonaparte qui vient s'entendre à Paris avec les royalistes. L'or ne lui manque pas, vous le voyez; il a versé ce matin quatre cent dix mille francs en beaux louis à la caisse des ventes de domaines nationaux pour une terre qu'il vient d'acheter.

— Un homme qui achète une terre ne conspire pas, citoyen, ajouta Barras.

— Ordinairement non, reprit Gohier; mais qui nous dit que cette terre n'est pas le prix des services qu'il rend aux ennemis de la république?

— Ainsi donc, vous croyez, dit Larévellière, que Bonaparte s'entend bonnement avec les royalistes et qu'il fait leurs affaires et qu'il va revenir pour se mettre à leurs ordres? Vous connaissez peu le petit général. Croyez-moi, s'il agit c'est pour lui!...

— Je suis de l'avis de Larévellière, reprit Barras.

— Soit, dit Gohier. Mais enfin tout cet or de l'officier, d'où vient-il?

— Oh! pardieu, je vous jure, répondit Barras, qu'il ne vient pas de la poche de Bonaparte. Le pauvre homme crie assez misère depuis son départ de Toulon; il nous a écrit dix dépêches auxquelles, par parenthèse, nous n'avons pas jugé à propos de répondre.

— C'est vrai, dit Moulins. En résumé, cet officier dispose de sommes considérables... Qui les lui fournit? première question. Conspire-t-il? deuxième question. Avec qui et pourquoi conspire-t-il ? troisième question.

— Eh bien! reprit Barras, c'est l'affaire du ministre de la police. Pourquoi, en nous prévenant, est-il si sobre de renseignements?

Le domèstique entra de nouveau dans le salon et vint remettre au citoyen Roger-Ducos, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, une lettre venant du citoyen Sieyès.

— Tenez, tenez, dit Barras, voici Roger qui nous expliquera bien des choses. Son abbé lui écrit.

— Citoyens collègues, répliqua Roger-Ducos, l'abbé en sait peut-être plus long que nous à l'heure qu'il est; le capitaine, officier de Bonaparte, a passé deux heures dans le cabinet de Talleyrand; Sieyès s'y trouvait aussi.

— Ah ! pour le coup il est pris! s'écria Barras. Entre un abbé et un évêque, le pauvre garçon doit avoir fait une confession générale.

Un éclat de rire unanime succéda à ces paroles. L'officier mis à la *question ecclésiastique* amusa beaucoup les directeurs de la république. Ils trouvaient la plaisanterie bonne et se proposaient de la faire exploiter par leurs journaux au détriment de Bonaparte ou des royalistes.

Mais Roger-Ducos lut un *post-scriptum* de la lettre ainsi conçu :

« J'ajoute qu'en résumé le drôle est impénétrable ; il a parlé tant que nous avons eu la patience et la curiosité de l'entendre, mais pour ne rien dire du tout. »

Cette fois ce fut Barras qui lança tout seul une longue fusée de rire. Le conseil improvisé se leva et chacun regagna la porte du logis de Coraly. Le citoyen Barras crut devoir rester dans son fauteuil, ayant quelque arriéré à payer à cette bonne divinité nommée la somnolence, douce compagne et bienfaisante amie de la digestion.

IX

UNE HAUTE COUR DE JUSTICE IMPROVISÉE.

La chaleur du jour avait été accablante. Le soir arrivant avec ses brises sereines fut le bienvenu. Dans aucun pays du monde on n'apprécie le beau temps comme à Paris ; dans aucun pays les influences atmosphériques n'ont autant d'influence sur le moral de la population. Qu'une soirée de fraîcheur succède à la canicule de la journée, et toute la ville est dehors respirant l'air à pleine poitrine et reprenant les riantes distractions du plaisir. A la campagne on vit trop près de la nature, et par conséquent, on ne lui sait gré de rien ; l'habitude finit par produire l'ingratitude ou tout au moins l'indifférence. Dans une grande ville, le moin-

dre sourire de cette belle et bonne nature est un bienfait ; on lui tient compte de tout, d'un arbre qui reverdit, d'un oiseau qui chante, d'un souffle de vent frais qui traverse la rue.

Il était environ six heures du soir lorsque le citoyen Botot, secrétaire du président du Directoire, vint s'informer de son maître chez Coraly. Barras lui fit répondre qu'il comptait sur lui vers les sept heures. Botot se retira avec le mot d'ordre.

Or, dans le salon du rez-de-chaussée où le citoyen directeur avait passé son après-midi à lire les feuilles publiques, quelques dépêches, et à sommeiller, une assez vive conversation venait de s'engager entre deux interlocuteurs. Coraly, de retour de la répétition à Feydeau, avait retrouvé *Périclès* d'assez mauvaise humeur. Elle n'était pas femme à s'effaroucher de ces petites boutades qui ne sont que des nuages errants dans l'atmosphère des hautes régions de la galanterie. Si le nuage passait, Coraly n'en tenait compte ; si le nuage trop chargé d'électricité se déchirait et tombait en averse, Coraly tenait tête bravement à l'orage, redoutant fort peu l'éclair et ne croyant pas à la foudre. Sa témérité était son courage à elle, et il est beaucoup de courages de cette sorte, n'en doutons pas.

— Mais enfin, mademoiselle, reprenait Barras pour la troisième fois, depuis quand et comment cet officier vous inspire-t-il un si grand intérêt ?

— Depuis que j'ai vu, citoyen directeur, qu'il était tyrannisé par votre police, répondit Coraly.

— Vous avez un cœur sensible à l'excès, il faut en convenir, ajouta le directeur. Eh bien ! moi, je crois, au contraire, que les prétendues persécutions de la police ne sont pour rien dans la cause de votre sympathie.

— Vraiment, grand citoyen !

— Comme toutes les femmes à imagination exaltée, comme toutes les femmes aux fantaisies inflammables...

— Le mot est choisi, illustre directeur, répliqua Coraly.

— Oui, je maintiens *inflammable,* dit Barras, et je poursuis. Comme toutes ces femmes-là, vous vous êtes éprise subitement d'une *belle* passion pour le *bel* inconnu. Un jeune officier revenant d'Égypte, ayant assisté à dix combats, ayant reçu quelques blessures, du reste assez beau, passablement dédaigneux, n'ayant jamais aimé peut-être, brave, ardent, mauvaise tête, insensible et libertin même...

— Avez-vous fini, sublime philosophe? répliqua Coraly.

— Pas encore, mademoiselle. Oh! une conquête pareille a quelque chose de piquant. C'est l'inconnu que l'on tente, et pour la plupart des femmes la curiosité a des amorces irrésistibles.

— Voyez donc comme le directeur de la France connaît le cœur humain et le cœur féminin surtout! ajoutait Coraly.

— Dites que je me trompe, mademoiselle.

— Au contraire; j'admire votre perspicacité, grand homme!

— Ah! vous l'avouez! vous avez un goût très-prononcé pour l'Égyptien?

— Un goût? Dites une passion, s'il vous plaît.

Coraly dit ces derniers mots en souriant, mais ses yeux démentaient l'ironie affectée de sa bouche. Le directeur s'en aperçut. Prenant alors une plume et du papier qui se trouvaient sur une table près de lui, il écrivit deux lignes.

— Peut-on vous demander, sans indiscrétion, ce que nous écrivons là? dit Coraly d'un ton malicieux.

— Vous le pouvez, mademoiselle. Voici ma réponse: Mes collègues et moi ayant reconnu que cet officier est suspect et même coupable, j'adresse à la police l'ordre de l'arrêter.

Coraly contint un violent mouvement de colère.

— L'arrêter? reprit-elle avec un inexprimable dédain. Savez-vous, M. le vicomte, que vous rappelez fort joliment les habitudes de cet abominable régime du bon plaisir?

— Non, mademoiselle. J'use de mon droit.

— Ceci ressemble furieusement à une lettre de cachet, monseigneur.

— Vous vous trompez grossièrement.

— Eh! eh! reprit Coraly, s'il n'y a parenté, il y a similitude, ou je n'y vois goutte. Dans tous les cas, c'est de l'arbitraire à un degré superfin, pour ne pas dire plus.

— Vous êtes folle, mademoiselle; je devrais me fâcher.

— Diable! comment entendez-vous donc la colère? ajouta Coraly. Ce que vous écrivez là n'est-il pas un acte de fureur?

— Ah! c'en est trop, dit Barras d'une voix sévère; voulez-vous qu'à mon tour je vous prouve que vous avez le délire?

— Prouvez; j'écoute.

— Vous le voulez?

— Je le demande. Parlez.

— Si je parle, je serai cruel, prenez-y garde, mademoiselle.

—A tous les coups du sort le sage est préparé!

dit Coraly, qui commençait à pâlir malgré elle.

— Toujours de l'ironie! Eh bien, soit. Au fait, c'est

peut-être vous rendre service, ajouta Barras. Apprenez donc, mademoiselle, que vous êtes en cette occasion une extravagante, dans toute l'acception du mot. Votre tête s'est montée au diapason de la passion... vous vous êtes rendue folle, je ne sais comment... enfin, mademoiselle, voici le fait. Que vous aimiez sérieusement (ce qui serait assez curieux) cet officier que vous ne connaissez que depuis quelques jours, et grâce à moi, ou que vous n'ayez pour lui qu'une belle fantaisie, il importe peu : dans les deux cas, vous êtes sa dupe.

— Moi ! s'écria Coraly, dont le teint se colora tout à coup.

— Vous ! Voyez-vous, avec la police il n'y a pas d'illusion possible. Nous savons positivement que le bel Africain est revenu en France avec une bonne passion dans le cœur. Vous soupirez pour lui... Monsieur se laisse adorer, et il est amoureux fou, lui, d'une personne qui n'est pas vous, ma charmante. C'est cruel à entendre, n'est-ce pas ? vous m'y avez forcé.

Coraly fixa sur le directeur deux grands yeux étincelants. Il y avait dans ce regard de la colère, de la défiance et de la douleur.

— Vous doutez de mes paroles, mademoiselle ? dit Barras.

— Je ne doute de rien quand j'ai des preuves, répondit Coraly.

— Des preuves ! reprit le directeur ; eh pardieu ! elles ne manquent pas. Ce n'est ni d'une sultane, ni d'une almée que le capitaine est amoureux. Non, non, il n'est pas homme à fuir ses amours. Le seigneur Lovelace est revenu au contraire retrouver la belle Clarisse qu'il avait laissée dans sa patrie :

> On revient toujours
> A ses premiers amours.

Vous savez la chanson, n'est-ce pas, divine Coraly? Eh bien! vous ne seriez donc, dans tous les cas, que le numéro deux, c'est-à-dire le passe-temps, la fantaisie; car le numéro premier existe dans toute sa gloire. Je porte la pointe d'un poignard dans votre pauvre petit cœur, mademoiselle, j'en suis désolé, mais...

— Savez-vous le nom de cette femme? demanda Coraly en affectant un calme sublime.

— La police n'ignore rien. Cette femme est une jeune personne de la plus haute distinction, une aristocrate; elle se nomme...

— Arrêtez-vous là, citoyen Barras, dit Coraly. Je ne veux plus rien savoir. Au fait, que m'importe à moi? Est-ce que cet officier peut être de quelque importance à mes yeux? Un capitaine de cavalerie comme on en trouve mille dans l'armée! Un officier d'ordonnance, dont le plus beau fait d'armes est peut-être la mission qu'il remplit en ce moment; une mission de porte-drapeau...

— Bravo! s'écria Barras; je reconnais là notre ravissante Coraly.

— Quel titre à la gloire! reprit-elle avec une mordante ironie : admirez donc le héros! Tandis que tant d'autres restent en Égypte à se battre chaque jour contre les Turcs et les Arabes, ce brave capitaine accepte de son général le superbe mandat de porte-queues! car enfin ce sont les *trois queues* de Mourad-Bey et les deux queues d'Ibrahim-Bey qu'il est venu vous remettre, m'avez-vous dit, n'est-ce pas?

— Oui, admirable Coraly.

— Beau fait d'armes! reprit-elle avec une expression étrange, mais belle plus que jamais; glorieux fait d'armes! Traverser la mer sur un bon navire, se mettre en route de Toulon à Paris escorté de deux dragons

armés jusqu'aux dents, arriver ici après un charmant voyage, et déposer aux pieds du Directoire deux étendards pris sur l'ennemi, j'en conviens, mais pris par ses compagnons d'armes, probablement. C'est ravissant! c'est superbe! la postérité en parlera !

— Tout ce que vous dites est plein d'esprit, de tact et de logique, reprit Barras en cachetant sa lettre. J'ajoute, moi, que cet officier étant l'agent secret d'un parti que nous découvrirons, je dois le faire arrêter. Sonnez vos gens, je vous prie, mademoiselle. Cette lettre est pour le ministre de la police.

Coraly restait immobile sur son fauteuil, le front pris dans la main et l'esprit perdu dans un orage de tumultueuses pensées. Elle n'entendait plus Barras, lorsque celui-ci se leva et se dirigea vers un cordon de sonnette près de la cheminée. Mais au même moment un domestique entra et dit à haute voix à la maîtresse du logis :

—Mademoiselle veut-elle faire l'honneur au capitaine Raymond de le recevoir?

Ce nom frappa Coraly comme l'électricité. Elle tressaillit, releva la tête avec fierté, et ne répondit au domestique que par un regard de colère.

Le directeur se chargea de répondre. Déposant sa lettre cachetée sur le marbre de la cheminée, il dit au domestique :

— Mademoiselle est chez elle, faites entrer.

Une minute après, le capitaine passait le seuil de la porte du salon, et saluait Coraly et le directeur qu'il ne s'était pas attendu à trouver là, chez la charmante personne.

— Approchez, capitaine, dit le directeur. Il était question de vous; mademoiselle se plaignait tout à l'heure de votre oubli.

Coraly lança à Barras un regard de *vendetta* et à la fois de dédain.

— Mademoiselle me fait beaucoup d'honneur, répondit Raymond ; il est beau de sa part de porter de l'intérêt à un pauvre soldat. Il est vrai que personne, plus que ce soldat, n'est l'admirateur de mademoiselle.

Un silence glacial succéda à ces paroles. Le capitaine comprit qu'on venait de le desservir cruellement auprès de la maîtresse de la maison.

— Comment, mademoiselle, reprit le directeur, vous n'êtes pas très-heureuse de la visite de reconnaissance que le capitaine vous fait aujourd'hui ?

— Permettez, citoyen directeur, répliqua vivement l'officier, de la reconnaissance suppose toujours un bienfait, des grâces accordées; or je serais d'une grande fatuité si j'adressais à mademoiselle le moindre remerciment ; ses bontés pour moi se bornent à un intérêt très-franc, très-loyal, j'en suis convaincu ; mais à de l'intérêt purement et simplement, je le répète ; et comme d'un instant à l'autre je puis être rappelé en Égypte, je venais aujourd'hui prendre les ordres de mademoiselle pour un pays où elle compte bien des admirateurs, ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le dire, citoyen directeur.

Coraly s'obstinait à garder un silence absolu. Pour se donner une contenance, elle se mit à jouer avec un beau chien danois qui venait d'entrer au salon, et s'était empressé de se placer sous la belle main de sa maîtresse. Raymond allait abréger la visite, il relevait déjà son sabre et boutonnait son gant comme un homme prêt à se retirer, lorsque Barras, devinant son intention, rendit la position plus sérieuse par ces mots :

— Le hasard me sert bien, capitaine ; j'avais à causer avec vous.

Raymond reprit une attitude plus posée sur son fauteuil.

— Je suis à vos ordres, répliqua-t-il.

— Voulez-vous répondre à mes questions, capitaine?

— Je suis prêt à répondre à tout, dit l'officier. Seulement le citoyen directeur me permettra-t-il de lui demander, avant toute explication, à qui je vais avoir l'honneur de parler?

— Pardieu ! dit *Périclès,* à moi.

— Au citoyen Barras ou au président du Directoire? ajouta Raymond.

— Eh mais ! dit le directeur, à l'un et à l'autre. Cependant, ajouta-t-il, admettons d'abord que vous répondiez au président.

L'officier se leva et passant la main droite dans le pli de sa veste, le chapeau militaire sous le bras gauche, il se tînt debout devant le directeur la tête haute, le regard assuré, mais sans la moindre forfanterie. Barras se prit à sourire du bout des lèvres ; il était au fond très-sérieux. on le voyait.

— Capitaine, dit le directeur, vous arrivez de l'armée d'Égypte, et dès les premiers jours de votre séjour en France vous achetez un riche domaine que vous payez comptant et en or. Le gouvernement que vous servez a le droit de vous demander d'où peut provenir la fortune que vous possédez tout à coup, car jusqu'ici on ne vous connaissait aucune fortune. Tout cet or, d'où vient-il ?

— Je suis arrivé d'Égypte, répondit Raymond d'une voix calme et sonore, avec vingt-cinq louis dans mon portemanteau. Quant au domaine que je suis sensé avoir acheté, il appartient à M. Clément, ancien régisseur du domaine et qui s'est rendu acquéreur. J'ai été

le prête-nom de ce M. Clément par des raisons qu'on me permettra de taire ici.

— Pas mal ! dit Barras en secouant la tête.

Dans ce moment entra le domestique qui annonça le citoyen directeur Sieyès. Barras se leva, et faisant quelques pas au-devant de l'abbé, son ennemi intime mais son cher collègue :

— Vous arrivez au mieux. lui dit-il avec un sourire. Botot vous a prévenu que j'étais ici. Je vous sais gré d'être venu me trouver.

Le citoyen Sieyès, vêtu d'un large habit noir et poudré à blanc comme un prélat, répondit qu'il avait saisi avec empressement l'occasion de voir son collègue sans délai, car il s'agissait d'aviser à quelques embarras survenus dans la journée. Reconnaissant l'officier qu'il avait rencontré le matin chez Talleyrand :

— Parbleu ! capitaine, lui dit-il, si vous n'étiez ici j'aurais proposé à mon collègue de vous envoyer chercher.

Évidemment l'officier était sous le coup d'une grave suspicion. Raymond comprit tout le sérieux de la situation. Il la regarda en face comme un ennemi dangereux, mais un ennemi dont on pourrait avoir raison.

— J'ai rencontré Fouché, reprit Sieyès en s'adressant au collègue. Je l'ai prévenu que vous étiez ici ; il va venir.

— Eh ! mais, je ne me trompe pas, dit Barras en allant à la fenêtre donnant sur la cour, ce sont nos collègues Gohier, Moulins et Ducos qui reviennent. Botot n'en fait jamais d'autres ; il est toujours en quête de la formation d'un conseil ; il sera allé prévenir nos collègues réunis chez Larévcillère que nous étions ici vous et moi. Allons, puisque la fortune le veut ainsi, nous tiendrons séance dans cette charmante maison.

— Mademoiselle nous présidera, ajouta Sieyès en adressant à Coraly un regard qui voulait dire : Vous seriez bien aimable de nous quitter.

Mais Coraly, dans ses vives préoccupations, ne comprit pas encore que sa présence au salon devenait embarrassante pour des hommes d'État réunis en conseil. Elle voyait la position critique du capitaine ; elle prévoyait des rigueurs extrêmes, en partie et fatalement provoquées par elle ; tout sentiment de colère ou de vengeance s'évanouissait, et la pauvre belle commençait à avoir peur sérieusement pour celui, avouons-le, pour celui qu'elle aimait plus qu'elle ne pensait.

Les trois directeurs annoncés entrèrent au salon. Gohier dit qu'il y avait urgence, et approuva le premier le lieu de la séance.

— Nous serons d'autant mieux ici, ajouta Moulins, que personne ne soupçonnera ce conseil tenu à l'improviste.

Roger-Ducos consulta du regard son oracle Sieyès, dont il était le Memnon. L'abbé souriait et approuvait. Roger-Ducos approuva et sourit.

Cependant le ministre de la police arriva. Barras fit allumer vingt bougies et fermer les persiennes des fenêtres. Fouché tenait à la main un paquet de journaux, des placards et des affiches. Sa physionomie était sombre ; cette grande figure pâle, laide et dure, cet œil scrutateur et ardent, cette haute taille, ce corps grêle et anguleux, ce costume officiel et coupé à la hanche par une ceinture tricolore, cette parole brève et sèche, tout en lui inspirait un sentiment d'effroi dont un autre que le capitaine Raymond eût été atteint peut-être. Assurément, à l'aspect de Fouché ce soir-là, un coupable se fût troublé, car l'homme était dur et le ministre impitoyable.

— Citoyens, dit-il, il est fort heureux que nous nous trouvions réunis à point nommé. La situation est grave; veuillez m'écouter.

Chacun s'assit sur un fauteuil. Barras était au centre. On avait approché une grande table sur laquelle on posa deux candélabres. Le capitaine avait reçu l'invitation de s'asseoir; il était seul en face du demi-cercle des membres du Directoire. Coraly s'était réfugiée à l'angle de la cheminée; le regard inquiet du ministre de la police se dirigeait vers elle.

— Mais, dit Barras, il me semble que nous sommes ici un peu usurpateurs. La pauvre enfant doit-elle être congédiée de chez elle? D'ailleurs, citoyens, vous connaissez tous la parfaite discrétion de mademoiselle.

Le ministre n'insista plus, car le conseil pria Coraly à l'unanimité de se regarder toujours comme la maîtresse de la maison. Elle resta par fierté peut-être, par prévoyance pour quelqu'un probablement, sauf à se retirer de son plein gré selon l'occasion.

— Citoyens directeurs, dit le ministre, depuis plusieurs jours il y a de la fermentation dans la population de Paris. Les nouvelles de l'Italie, qui continuent à être désastreuses, servent de prétexte aux agitateurs. On exploite nos revers au profit de certains noms qui rappellent des victoires. On veut avilir le gouvernement dans l'opinion. Deux partis violents sont en action. Les royalistes soudoyés par l'Angleterre et par le duc de Brunswick, et les jacobins. Ceux-ci et ceux-là sont prêts à s'unir contre vous. Le parti jacobin, cette queue de Robespierre, ferait bon marché des royalistes, mais il n'a pas un sou vaillant, et les aristocrates le font mouvoir par leur argent. Lisez le *Journal du Peuple*, et vous verrez que Gracchus Babœuf n'est pas mort. Seulement aujourd'hui, au lieu de jeter sa colère sur les

traîtres, les monarchistes, les prêtres et les nobles, c'est contre nous qu'il tonne. Mes agents ont arrêté plusieurs *sans-culottes* de bas étage qui criaient dans les rues : « Du pain et la paix ! » Autrefois c'était la guerre que l'on criait. On veut éteindre la haine publique contre l'étranger, et allumer la haine contre le gouvernement du Directoire. Voici des placards qu'on a affichés au Palais-National et dans quelques principales rues de Paris ; on ose y rappeler les heureux temps de la monarchie. Les agents de police ne sont parvenus à les arracher qu'en engageant une lutte vigoureuse avec des groupes. Il est prouvé qu'une main occulte a répandu beaucoup d'or depuis quelques jours à Paris ; et vous savez mieux que personne ce que peut l'or en ce moment, mis en balance avec les assignats... Je propose au Directoire exécutif de m'autoriser à des perquisitions domiciliaires *extraordinaires :* les pouvoirs dont je dispose sont insuffisants...

— Citoyen ministre, reprit Gohier, vous parlez beaucoup, et avec raison, des royalistes et des jacobins ; mais il est un troisième parti, tout nouveau sans doute, mais qui est d'autant plus dangereux ; je veux parler de ce parti d'enthousiastes pour les jeunes gloires militaires. Il exploite un nom célèbre, il nous menace d'une réaction militaire.

— Tranchons le mot, dit Moulins, le parti de Bonaparte.

— Il est vrai, répliqua Fouché, que les partisans du général augmentent en nombre chaque jour.

— Et qu'ils deviennent d'une insolence intolérable, ajouta Sieyès fort hostile encore aux hommes d'épée.

— Citoyen ministre, reprit Gohier, qu'avez-vous appris au sujet du rassemblement qui a eu lieu, il y a deux heures, au Palais-National ?

Le ministre jeta un coup d'œil sur le capitaine Raymond fort tranquillement assis dans son fauteuil, et jouant avec les glands de sa dragonne.

— Eh! mais, dit-il, voici un officier qui pourrait vous donner les meilleurs renseignements à ce sujet.

— Comment! ajouta Moulins. c'est le capitaine qui, tantôt, avait ameuté la foule autour de lui?

— Capitaine, dit Gohier, c'était presque une émeute, et une émeute en votre faveur.

— Expliquez-vous sur ce fait, capitaine Raymond, dit Barras. Levez-vous.

Le capitaine obéit. Le chapeau passé sous le bras gauche, la main droite appuyée sur le dossier d'un fauteuil, debout et la tête haute comme s'il était à une tribune, il s'exprima en ces termes :

— Citoyens directeurs, me permettrez-vous, avant toute explication, de vous exprimer l'étonnement que j'éprouve en me trouvant ainsi à l'improviste traduit devant une haute cour de justice? Je viens dans cette maison pour y rendre visite à une personne charmante et qui avait bien voulu m'autoriser à venir la voir ; j'arrive sans la moindre arrière-pensée, sans la moindre prévision de l'accusation qui pèse sur moi, et, avant même de connaître ma position, mon délit, avant d'avoir pu réfléchir aux plus simples moyens de défense, je me trouve tout à coup sur un banc d'accusé, en face certainement du plus redoutable tribunal. Une commission militaire accorde du moins à un prévenu quelques heures de réflexion et un défenseur...

— Capitaine, dit Barras, vous n'êtes ni prévenu, ni accusé. On vous demande de vous expliquer sur votre conduite qui, volontairement ou non, est cause de beaucoup d'agitation dans le public aujourd'hui.

—Ma conduite, citoyens directeurs, reprit Raymond,

est celle d'un officier agissant au grand jour et en toute loyauté. J'ai rempli auprès de vous une mission honorable ; je vous ai apporté d'Égypte, par ordre de mon général en chef, des drapeaux pris sur l'ennemi à la dernière affaire, et des dépêches officielles concernant la situation de l'armée. Cette mission remplie, mes papiers étant mis en règle selon les formalités militaires de rigueur, j'ai cru devoir donner mon temps à des loisirs fort honorables ; j'ai cru, entre autres, qu'il m'était permis de remplir diverses commissions d'intérêt intime concernant mon général et d'autres officiers de l'armée d'Égypte. J'ai fait des visites, cela est vrai ; j'ai même eu l'honneur d'être reçu par des personnages importants...

— Vous avez été reçu deux ou trois fois par madame Bonaparte, dit une voix.

— Une fois, citoyens directeurs, répondit le capitaine; je n'ai eu cet honneur qu'une seule fois.

— Et vous lui avez apporté des nouvelles de l'armée que nous ne pouvons connaître ?

— Des lettres du général Bonaparte, oui, citoyens ; quant à ces lettres, j'espère que vous ne me demanderez pas si je connaissais leur contenu.

— Vous avez vu plusieurs fois Lucien et Joseph Bonaparte ?

— Rien de plus vrai, citoyens directeurs.

— Des généraux parmi lesquels on peut citer des mécontents ?

— Un capitaine de cavalerie, citoyens directeurs, est-il en position de s'informer des griefs justes ou injustes que des officiers généraux peuvent avoir contre le gouvernement ?

— Votre arrivée à Paris a été la nouvelle du jour ; votre présence à Paris dans les rues et dans les lieux

publics, en uniforme, est continuellement un sujet d'attention et d'émotion.

— J'ai sur moi un ordre du commandant de place de ne sortir qu'en uniforme.

— Par vos propos, il est impossible que vous n'ayez pas cherché à exciter et à exploiter l'enthousiasme du public en faveur de certains noms militaires.

— Presque toujours questionné sur les événements de la guerre, j'ai donné franchement les détails les plus sincères et qui, d'ailleurs, sont rapportés dans les feuilles publiques.

— Aujourd'hui même, au Palais-National, un rassemblement tumultueux s'est formé autour de vous. Des cris très-significatifs et hostiles au gouvernement ont été poussés dans des groupes.

— En traversant le Palais-National pour me rendre ici, j'ai été reconnu et entouré. Plusieurs officiers de l'armée d'Italie m'ont abordé. Nous échangions des compliments de bonne camaraderie, lorsque nous avons été entourés par la foule. On me désignait comme attaché à l'état-major du général Bonaparte. Chacun voulait me voir et beaucoup de gens me prenaient la main. Le rassemblement s'est grossi; l'émotion de la foule s'est électrisée; on a crié : Vive l'armée! vive le général Bonaparte! vivent les vainqueurs de l'Italie et de l'Égypte!... Mes camarades et moi avons répondu : Vive la France!

— C'est fort bien! reprit le même directeur, et vive la république française! pas une seule fois. Maintenant, capitaine, comment êtes-vous possesseur de tout l'or dont vous disposez?

— J'ai répondu sur ce qui concerne ma conduite comme officier de l'armée, reprit Raymond; quant à mes affaires privées, si l'on a découvert en elles quelque

chose qui puisse être soupçonné d'improbité, je demande à être cité devant un tribunal compétent où, aux termes de la loi, je puisse plaider ma cause par l'organe d'un conseil ou par moi-même.

— Ainsi donc, capitaine, vous possédez des sommes considérables sans vouloir en indiquer la source?

— Absolument, quel que soit mon respect et quelle que soit mon obéissance pour les membres du Directoire.

— N'en parlons plus. Vous êtes, dit-on, en correspondance avec Carnot et quelques proscrits?

— Je ne connais pas le citoyen Carnot; je n'ai aucune correspondance à l'étranger.

— Vous voyez des royalistes?

— Publiquement et par l'effet d'une rencontre fortuite, oui, citoyens directeurs.

— Vous avez des rapports avec des chefs de partis, des jacobins?

— Je les rencontre dans les rues; ils reconnaissent mon uniforme; ils m'adressent la parole, et je réponds.

— Vous sympathisez avec les deux partis extrêmes et conspirateurs, les jacobins et les royalistes; vous conspirez...

Raymond eut un mouvement d'indignation qu'il chercha cependant à réprimer.

— Citoyens directeurs, reprit-il d'une voix plus accentuée, un soldat qui depuis huit ans verse son sang pour la république sur tous les champs de bataille, ne conspire pas contre elle. J'ai fait les campagnes d'Italie avec honneur, j'ai partagé tous les périls des expéditions d'Égypte et de Syrie; j'ai gagné mon grade l'épée à la main; j'ai reçu cinq blessures; le général en chef Bonaparte m'honore de sa confiance, les généraux

Desaix, Berthier, Lannes et tant d'autres m'accordent de l'estime et de l'amitié... Je ne conspire pas, ou si de tels hommes, l'honneur de la France, conspirent, je conspire avec eux.

— Capitaine, dit sévèrement un des juges, vous n'avez pas des sentiments républicains. Si vos chefs conspiraient, votre patriotisme vous ordonnerait de les dénoncer.

— Citoyens directeurs, s'écria le capitaine emporté par son indignation, mon patriotisme à moi est de me battre jusqu'au dernier soupir contre les ennemis de la France partout où je les rencontrerai. Je suis un soldat de l'armée qui se bat et non un sbire de la milice qui dénonce.

Le silence succéda à ces vives paroles. Les membres du Directoire échangèrent entre eux quelques regards. L'un d'eux chercha des papiers dans un portefeuille et les passa à ses collègues. Le conseil parut s'interrompre un moment. Chacun causait à demi-voix avec son voisin ou se levait pour aller échanger quelques mots avec Fouché qui, assis au bout de la table, répondait par monosyllabes.

Profitant de ce moment d'interruption et même de confusion, Coraly s'était levée. Elle était pâle, mais son regard brillait d'un éclat surprenant. Passant derrière le capitaine, elle lui glissa dans la main un mot écrit au crayon, serra cette main, sourit avec une expression attendrie, se dirigea vers la porte et quitta le salon.

Le capitaine, sans éveiller l'attention du conseil, glissa dans son chapeau le billet reçu et lut ces mots à la faveur de cet abri.

« Vous serez arrêté en sortant d'ici probablement. Ils ont peur. Du courage et surtout *confiance.* »

Ce dernier mot était souligné. Le conseil reprit son attitude magistrale. Barras parla de la sorte :

— Capitaine, nous sommes loin d'être satisfaits de vos explications. Nous avons à délibérer sur une décision à prendre. Veuillez vous retirer dans le cabinet qui est là à l'angle du salon. Je vous ferai prévenir quand il faudra rentrer.

Raymond entra seul dans le cabinet indiqué, qui était un ravissant boudoir tendu de rose et dont l'ameublement doré étincelait à la lumière des bougies. Les persiennes étaient fermées, mais il était facile de reconnaître que la maison était cernée par la force armée au bruit de pas réguliers qu'on entendait dans le jardin et sous les fenêtres mêmes du cabinet. Raymond ferma la porte qui donnait dans le salon ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Il s'assit sur un canapé de satin broché en face d'un tableau ravissant : *Diane et Vénus ;* et là, dans ce délicieux cabanon parfumé d'ambre et d'iris, le prévenu attendit fort héroïquement l'arrêt que l'on prononçait sur son sort dans la pièce voisine.

X

UNE PORTE SECRÈTE.

Depuis dix minutes le prisonnier, pour charmer ses loisirs, lisait un livre qu'il avait trouvé sur un guéridon ; ce livre, magnifiquement relié, était précisément l'histoire de la conjuration de Venise, par l'abbé Raynal. Il se prit à réfléchir sur la singularité du rapprochement du sujet de cet ouvrage et de sa situation, pré-

voyant en quelque sorte pour lui-même un dénoûment qui pourrait bien avoir aussi quelque analogie avec ces terribles plombs de la république vénitienne, dernier asile des condamnés. Mais, brisant avec énergie tout pressentiment sinistre, Raymond reprenait bravement sa lecture lorsqu'un bruit sourd se fit entendre derrière lui. Il se leva assez vivement, et vit une petite porte à demi cachée par une tapisserie rose qui roulait doucement sur ses gonds. Une femme belle et jeune pénétrait dans le boudoir avec précaution. C'était Coraly; elle portait sous le bras un lourd paquet enveloppé d'un madras.

— Capitaine, dit-elle à demi-voix, les moments sont précieux. Vous allez être arrêté et emmené à l'Abbaye. Que vous conspiriez ou non, vous êtes soupçonné; vous êtes attaché à l'illustre général dont on redoute le retour, cela suffit. Voici des habits... quittez votre uniforme; remettez-moi votre sabre avant qu'on ne vous le demande comme prisonnier.

— Coraly, dit le capitaine en lui pressant les mains, charmante et généreuse Coraly!

—Généreuse, peut-être, ajouta-t-elle, car enfin... jusqu'ici ce sont des dédains que j'ai obtenus en échange... Hâtez-vous, capitaine.

Raymond se dépouilla de son habit militaire et passa en toute hâte une redingote brune, que sa libératrice lui avait apportée. Décrochant le ceinturon de son sabre, il remit cette arme entre les mains les plus blanches et les plus belles du monde.

— Oui, dit-il, oui, c'est à vous seule que je remets cette arme, à vous, noble femme, dont je reconnais aujourd'hui toute l'élévation d'âme, toute la bonté...

— Hâtons-nous, capitaine, reprit Coraly, et soyez bien sûr que je ne rendrai qu'à vous ce sabre qui m'est

confié. Venez, suivez-moi. Vous gagnerez la rue de Provence par les jardins, vous quitterez Paris, vous passerez la frontière et vous reprendrez le chemin de l'Égypte. Voici une bourse bien garnie ; acceptez.

— Mademoiselle, reprit Raymond en suivant son guide charmant, un homme qui est accusé de posséder des millions doit avoir de l'argent dans ses poches. Ma bourse est assez riche. Merci mille et mille fois.

La porte donnait dans un couloir sombre qui passait derrière les appartements. On arriva par ce corridor à une office, et de là dans une petite cour fermée. Une porte fut ouverte. On était à l'abri des gens de police, qui stationnaient dans la grande cour et dans le jardin.

Là, Raymond prit encore les mains de sa libératrice et les baisa avec une tendresse enthousiaste.

— Hélas ! dit Coraly, comme la reconnaissance ressemble quelquefois à un autre sentiment ! Mais, je suis une folle... me devez-vous autre chose qu'un peu de reconnaissance ? Adieu. Écrivez-moi quand vous serez en sûreté. Votre caractère et vos malheurs m'ont entraînée vers vous... trop peut-être. C'est de la folie... oui, mais c'est de l'attachement cependant, et une folie de cœur est aussi pardonnable qu'une démence d'esprit, n'est-ce pas, capitaine, n'est-ce pas, M. le comte de Vitry ?

— Grand Dieu ! vous savez...? dit Raymond.

— Eh ! mon Dieu, oui. J'aurais deviné que vous étiez un *aristocrate* lors même que, par mes rapports avec certains personnages, je ne l'aurais pas appris. Mais un aristocrate qui aime la France comme vous l'aimez n'est pas criminel à mes yeux... Partez, Raymond, adieu.

— Adieu, adorable Coraly, reprit le capitaine en la pressant, cette fois, très-tendrement sur son cœur.

Il passa le seuil de la petite porte qui donnait sur des jardins sans clôture et disparut. La porte se referma.

Cependant la délibération du conseil se prolongeait encore. Chose étrange! le ministre de la police, vivement sollicité pour émettre un avis, s'y refusait absolument. Fouché déclarait au Directoire assemblé qu'il était venu pour prendre ses ordres et pour les faire exécuter; qu'il avait signalé des dangers, qu'il croyait à des conspirations royalistes et jacobines, mais qu'il ne pouvait impliquer jusque-là, dans ces conspirations, les partisans enthousiastes du général Bonaparte; que, pour ce qui concernait l'officier d'ordonnance arrivé d'Égypte, le faire arrêter sans cause légitime, c'était une faute impardonnable et qui soulèverait l'opinion contre la police et le gouvernement; faute, ajoutait-il, qui serait peut-être expiée cruellement, le cas échéant.

Ces dernières paroles, loin d'éclairer et de calmer le conseil, irritèrent les esprits. La vanité et l'animosité étaient en jeu. Elles triomphèrent de la prudence.

— Bonaparte, s'écria un directeur, veut jouer à la dictature... il se brisera; nous lui donnerons une leçon sévère. Je suis d'avis de faire arrêter l'officier qu'il nous a expédié et qui n'est qu'un émissaire, un agent secret de sa politique, déguisé en envoyé officiel.

Le ministre de la police se prit à sourire et n'ajouta plus un mot. Le conseil émit un avis unanime pour l'arrestation. Un des directeurs se leva et se dirigea vers la porte du cabinet voisin; il l'ouvrit brusquement en disant :

— Revenez, capitaine.

Alors parut sur le seuil de la porte du boudoir une jeune et majestueuse personne, tenant à la main un sabre dans son fourreau, et ayant son ceinturon enroulé.

Un cri d'indignation et de colère s'éleva contre elle. Le ministre de la police lui-même ne put se défendre de la regarder sévèrement.

— Citoyens directeurs, dit Coraly dont le beau visage se colora d'un vif carmin, ici, dans ma propre maison, je ne reconnais à personne le droit de violer l'hospitalité que je donne. C'est à moi que le capitaine Raymond rendait visite; je l'ai reçu sous mon toit, et l'on m'aurait tuée avant qu'on eût attenté à sa liberté. Eh quoi! vous vouliez donc me flétrir par une apparence de lâcheté! Si cet officier avait été pris par la police dans ma maison, demain tout Paris n'aurait-il pas dit que je l'avais attiré dans un piége infâme, que je vous l'avais vendu?... Citoyens, vous gouvernez la France, mais moi je gouverne mon honneur et ma réputation. Je vous ai cédé de grand cœur cet appartement pour tenir un conseil sur les affaires d'État, et non pas pour en faire une geôle et un tribunal occulte. Je suis désolée, citoyens directeurs, de vous déplaire... je professe pour vous le plus grand respect, mais je suis bonne Française et loyale républicaine, entendez-vous?

En achevant de prononcer ces paroles, elle traversa le salon d'un air si triomphal et avec une si gracieuse dignité, que le conseil céda à l'enchantement de cette femme et sentit toute indignation s'évanouir. Barras, malgré ses soupçons jaloux et peut-être même par l'effet de ces soupçons, éprouva un redoublement de passion pour l'infidèle mais *divine* Coraly. Il proposa de lever la séance, et comme tous les membres présents devaient ce soir-là même souper chez Larévellière-Lépaux, chacun partagea l'avis du président, et chacun le suivit dans la cour de la maison où trois voitures attendaient les citoyens directeurs.

On dit qu'avant de se retirer, Fouché laissa sur la

table, pour la maîtresse du logis un mot écrit rapidement au crayon, et ainsi conçu :

« Merci, vous m'avez tiré d'un fier embarras. »

Le fugitif, à la faveur d'une redingote et d'un chapeau rond, regagna sans danger le faubourg Saint-Honoré. Arrivé à son logement, il dit en toute hâte au concierge Bernard :

— Vite, mon ami, selle et bride mon cheval: Mes pistolets dans mes fontes. Demain tu auras de mes nouvelles. Je t'expliquerai tout.

Puis il escalada quatre par quatre l'escalier qui menait à son appartement, prit des papiers, et enleva du coffret de fer cinquante rouleaux d'or qui restaient. Ce fut l'affaire de dix minutes. Descendu dans la cour, il acheva de sangler la selle de *Sultan*. Puis, se tournant vers Bernard :

— Tiens, dit-il, peut-être ne nous reverrons-nous jamais ; tiens, et reçois de ma part, comme l'expression de ma reconnaissance, et pour mettre ta vieillesse à l'abri du besoin, cette somme que je te destinais. Ne refuse pas et laisse-moi partir au galop.

Le vieux Bernard, immobile d'étonnement, l'esprit perdu dans un monde de conjectures, reçut dans ses mains vingt-cinq rouleaux de mille livres tournois chacun. Quand le sentiment de la réalité lui revint, il courut de son mieux à la porte d'entrée que son maître venait de franchir à cheval, mais là Bernard comprit très-judicieusement qu'il aurait beaucoup de peine à atteindre Sultan dont il entendait le galop. Peu à peu le tintement des pas de l'Arabe s'affaiblit et s'effaça dans le lointain.

Le capitaine Raymond, monté sur le cheval le plus

vigoureux et le plus rapide qui fût certainement en France à cette époque, dépassa la barrière de Paris et s'élanca en pleine campagne avec la vitesse du tourbillon. La nuit était magnifique; une jeune lune au croissant éclairait l'espace.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

(*La suite au prochain volume.*)

Littérature étrangère.

VIOLETTE.

Chronique d'Opéra.

1836.

Explications préliminaires.

Ceci s'adresse aux lecteurs curieux, les seuls dont un honnête écrivain se soucie, les seuls qui aient droit et qualité pour savoir d'où vient l'histoire destinée à charmer leurs loisirs.

En 1837, j'étais amoureux; l'anonyme autorise cette confession naïve.

Ma passion, grande passion, ma foi, mais dont lady Cinq-Étoiles, qui me l'avait inspirée, a perdu, j'en suis certain, toute souvenance, ne convenait, je dois l'avouer, ni à mon âge, car j'avais passé trente ans; ni à ma profession, car j'étais et suis encore *barrister at law*, autrement dit avocat; ni à mon origine, car je suis né dans le pays « fameux par ses gâteaux, » je suis, permettez-moi de m'en vanter puisque je me

hasarde à écrire un roman, je suis un compatriote de Walter Scott.

Or un avocat écossais qui, passé trente ans, se laisse blesser par Cupidon, est un phénomène hors de toute probabilité. Et il n'est pas seulement étrange, il est malheureux, car il lui faut vaincre, pour plaire, trois obstacles capitaux, savoir :

Son accent traînant et nasillard, le *scotch twang*, exécré des belles;

La couleur presque toujours trop hardie de sa blonde chevelure;

Enfin, sa gaucherie naturelle, et l'embarras que lui cause l'excessive longueur de ses jambes.

Amoureux donc, et lady Cinq-Étoiles, douée d'une meilleure mémoire, pourrait vous dire combien je l'étais, je fis des choses prodigieuses, dont la plus étonnante, quand j'y songe, fut certainement celle-ci : Je pris un maître de danse.

Un maître de danse, à trente ans passés !

Croyez bien que, sans l'anonyme, jamais, au grand jamais, vous n'eussiez obtenu l'aveu d'une faiblesse si déshonorante.

Je pris un maître de danse. Il était Français, et s'appelait Sainte-Alme.

Je ne vous ferai point son portrait, que vous trouverez dans le récit suivant.

Ce fut lui qui me raconta, non sans m'émouvoir étrangement, car j'étais amoureux alors, l'histoire de la petite Violette, comme il l'appelait encore.

Ce récit ne dura pas plus d'une demi-heure dans la bouche de Sainte-Alme : le temps de me reposer entre un exercice de *pliés* et une démonstration de *jetés-battus*.

Je n'ai pas oublié cette dernière : Sainte-Alme et moi,

nous avions la larme à l'œil; il me donnait d'une voix chevrotante les définitions nécessaires, et j'exécutais de mon mieux, avec des sanglots qui, malgré moi, me coupaient la respiration, les *assemblés*, les *battements*, et tout ce qui compose ce petit problème gymnastique dont je n'ai jamais trouvé la solution, hélas! pas plus que je n'ai trouvé le secret d'attendrir lady Cinq-Étoiles.

Une troisième déconvenue, et celle-ci de toutes la plus grave, serait que l'histoire de la petite Violette, sous la plume de votre serviteur, eût perdu les qualités pathétiques qu'elle conservait encore dans le mauvais anglais du bon vieux Sainte-Alme.

Loin de moi ce pressentiment funeste qui m'arrêterait au début!... Et maintenant que les lecteurs curieux, s'il en est encore, sont édifiés « sur la question préalable, » je les convie instamment à ne plus s'occuper que de miss Violette Woodville.

I

M. Woodville gagnait sa vie à jouer du violoncelle. Par bonheur, il en jouait fort bien, et par un bonheur plus rare encore, son talent, apprécié comme il devait l'être, obtenait une rémunération honorable. Les engagements ne manquaient pas au musicien, et il faisait, en général, partie de l'orchestre attaché au *King's Theatre*, c'est-à-dire à l'Opéra de Londres.

Avec ce qu'il y gagnait, Woodville eût pu fort bien vivre et mettre de côté, chaque année, quelques économies assez notables. Il fût alors devenu, relativement parlant, un homme riche. Mais comme il aimait ses

aises, et que, d'ailleurs, ceci soit dit à son honneur, il obligeait volontiers, il était quelquefois au-dessous, rarement au-dessus de ses affaires.

Mistress Woodville, une fort belle personne quinze ans avant l'époque à laquelle ce récit se rapporte, était devenue peu à peu ce qu'on appelle « une femme bien conservée » : en d'autres termes, un très-jeune homme eût pu s'en amouracher sans être ridicule. Du reste, elle ressemblait au commun des femmes, possédant au degré ordinaire la coquetterie, les caprices, la finesse, l'inintelligence, les agréments de manières, et la faiblesse d'esprit qui constituent l'apanage moyen du beau sexe : du beau sexe au moins tel que je l'ai connu.

Elle était, au théâtre, actrice assez distinguée, mais sans un talent éminent. Certains rôles de grandes dames, de confidentes, voire de reines, étaient remplis par elle à la satisfaction du public, et les directeurs l'avaient en grande estime à cause de la correction élégante de son accent et de son geste toujours de bonne compagnie. C'est là une qualité rare sur la scène anglaise, et une qualité fort essentielle aux yeux de la clientèle aristocratique, dont les nerfs sont désagréablement affectés par une prononciation vulgaire ou les gestes populaciers. Puis, mistress Woodville se mettait avec beaucoup de goût, détail moins indifférent qu'on ne le pense aux succès d'une comédienne.

Tous deux, le mari et la femme, adoraient à qui mieux mieux leur unique enfant, baptisée Violante, comme plusieurs héroïnes de Shakspeare et de Ben-Jonson, mais qu'on était convenu d'appeler *Violette,* M. Woodville trouvant l'autre nom plus long et plus prétentieux qu'il ne l'eût voulu.

Une providence spéciale n'étant pas intervenue, aucun ange gardien n'étant descendu tout exprès du ciel, pas

même sous la forme d'une gouvernante, pas même sous les traits d'un subrogé tuteur, l'éducation de Violette avait été justement ce qu'elle pouvait être dans le milieu où cette enfant avait toujours vécu. Ajoutons qu'elle était fort gâtée par ses parents, même par M. Sainte-Alme, son maître à danser, l'ami de la famille, et, en tout bien tout honneur au moins, le conseiller intime de mistress Woodville.

Ces bonnes gens estimaient que rien n'avait été épargné pour rendre Violette aussi accomplie que possible; et le fait est qu'elle avait acquis assez de talents pour enorgueillir même des parents plus haut placés dans la hiérarchie sociale. La jeune fille, stimulée surtout par le désir de leur complaire, et par la joie dont ses progrès les enivraient, ne déclamait point mal, chantait encore mieux, parlait sans trop d'embarras l'italien et le français, mais elle dansait surtout supérieurement. M. Sainte-Alme y avait mis tout ce qui lui restait d'amour-propre, et l'amour-propre d'un danseur, généralement peu maté par de philosophiques retours, ne diminue guère avec les années.

Sainte-Alme, dont les entrechats ont eu leur réputation en Europe, s'était assuré, avant que ses jarrets lui fissent défaut, une honnête indépendance. Maintenant, retiré des affaires, il se bornait à donner quelques leçons, payées fort cher, aux jeunes gens de grande naissance, et, comme il le disait avec une nuance de fatuité, « appartenant à des familles avec lesquelles il ne faut pas se brouiller. »

Car Sainte-Alme était aristocrate jusqu'au bout des ongles, de ces ongles taillés en amande et qu'il passait plusieurs fois par jour sur le dos satiné de ses mains, pour les polir et les roser encore. Il avait la physionomie éveillée, le sourire facile, une perruque admirable-

ment comprise, et des habits revus et corrigés comme ne l'a jamais été une édition grecque ou latine, même en Allemagne, même à Oxford. En tout, le plus joli vieillard et le plus coquet que vous ayez rencontré.

Depuis un an que Violette était revenue de France, où elle avait passé quelque temps au couvent, sans autre but que d'y perfectionner sa prononciation et ses manières, Sainte-Alme, plus rêveur qu'il ne l'avait jamais été, nourrissait des projets ambitieux.

Il avait entrevu un moyen de clore, par un grand et noble ouvrage, sa carrière d'artiste et de professeur.

Il voulait faire de Violette une danseuse; et quelle danseuse! la première danseuse de l'Europe et du monde.

De telle sorte que, s'il venait à disparaître de ce grand théâtre où il avait été si applaudi, une héritière y restât, dont on dirait en la voyant papillonner sur la scène: « Ce joli sylphe, cette grâce incarnée, cette merveille de beauté, de prestesse, de poétique désinvolture, tout cela... c'est une élève de l'illustre Sainte-Alme. »

C'était avec un tel espoir au fond du cœur qu'il avait demandé à ses vieux amis, les Woodville, le droit de perfectionner Violette. Et ces bons parents, qui n'avaient relativement à elle aucun projet arrêté, consentirent, moitié par vanité, moitié par une sorte de prévoyance vague, que l'on mît leur fille en état de paraître sur la scène.

Peu à peu, mistress Woodville greffa sur cette idée, qui tout d'abord l'avait effrayée, une autre combinaison beaucoup plus séduisante. Elle se figura, aux pieds de sa jolie Violette, un jeune lord, *héritier apparent,* comme on dit, d'une fortune immense, et lui offrant sa main tout du premier mot. Ces choses-là se sont vues, plus souvent à Londres que partout ailleurs, et puisqu'elles

se sont vues, on a le droit de penser qu'elles se reverront.

Woodville était un peu moins persuadé que sa femme de la probabilité d'un événement si favorable ; mais quand Sainte-Alme l'avait pendant une heure ou deux, « enfiévré » de son ambition, il ne pouvait s'empêcher de songer que le père d'un premier sujet n'était pas sans une grande importance chorégraphique.

Alors les *héritiers apparents* s'offraient aussi dans une vague perspective, non plus au premier plan, mais dans le fond du tableau riant que ces conversations évoquaient devant ses yeux.

Il en venait enfin à se dire *in petto* qu'un bon engagement, combiné de manière à ce qu'on ne lui fatiguât pas trop son enfant, pourrait être toléré, pourvu cependant que cela plût à Violette ; « car, ajoutait-il, la petite est à même de ne pas danser, si cela ne l'amuse point. »

Et, en attendant, plusieurs heures, chaque jour, étaient employées « à perfectionner la petite. »

Hélas !

A cette époque, Violette venait d'entrer dans sa dix-septième année. Sans trop de précautions oratoires, nos lecteurs sauront qu'elle était remarquablement belle ; que l'ovale de sa figure était parfait ; que son teint, par ses riches nuances, rappelait à l'œil le rose duvet de certaines pêches, privilége particulier aux carnations anglaises ; que ses grands yeux brillants avaient la douceur des yeux de gazelle, et que, pour définir exactement leur couleur, il faudrait chercher parmi les teintes les plus indécises du brun le plus clair. Ajoutons que, pour décorer à son gré sa petite tête parfaitement attachée et d'une pureté toute grecque, elle avait une profusion de cheveux, bruns aussi, et d'une nuance très-particulière.

Le premier nom qui s'offrait à l'esprit pour tant de jeunesse, pour cette bouche si fraîche et d'une coupe si fine, pour ce beau regard petillant de malice et de gaieté, surtout quand un rire franc et parti du cœur venait illuminer ce ravissant ensemble, ce nom était celui de la sœur de Ganymède.

Sainte-Alme qui, en sa qualité de danseur, faisait grand usage de la nomenclature mythologique, n'avait pas manqué de saisir ce rapport, et lui disait souvent en exhibant sa pochette :

— Allons, *mon Hébé,* les pieds en dehors!

C'est en effet les pieds en dehors, en court jupon de percale légère, les épaules et les bras nus, et livrée à ses études quotidiennes, c'est-à-dire essayant les pirouettes les plus nouvelles, que nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur présenter miss Violette, par une belle matinée de printemps, dans le salon maternel, pour le moment tout à fait désert.

Tout à coup, deux légers coups furent frappés à la porte.

Notre danseuse, de premier élan, courut vers le fauteuil où elle avait posé son fichu ; mais se ravisant aussitôt, et d'une voix qui annonçait un pressentiment joyeux :

— Vous pouvez entrer ! cria-t-elle.

Une jeune personne, fort jolie aussi, profita de la permission, et vint, en riant de la peur qu'elle espérait lui avoir faite, embrasser Violette, son amie intime.

Le contraste de ces deux beautés avait quelque chose de tout à fait piquant.

II

Cette jolie visiteuse, Émily Norris était son nom, paraissait à peine dix-huit à dix-neuf ans, bien qu'elle en eût vingt-deux sonnés. Une grande amitié, commencée dans ce couvent français, dont nous avons parlé, l'unissait à Violette. Au sortir du couvent. beaucoup de rapports fortuits les avaient rapprochées, et leur intimité se resserrait chaque jour. Seulement, la supériorité d'âge et, Violette voulait bien le croire ainsi, la supériorité de raison lui donnaient pour Émily Norris une notable déférence.

Pendant cinq minutes au moins. elles échangèrent ces gentils compliments, caresses pour une bonne moitié, qui servent d'entrée en matière à toute causerie de jeunes filles. Ensuite les sujets sérieux arrivèrent sur le tapis.

— Vous prenez donc toujours des leçons de Sainte-Alme? demanda Émily.

— Mon Dieu, oui, repartit Violette. mais papa et maman ne savent encore ce qu'ils feront de moi.

— Je m'étonne, ma petite, que vous laissiez les choses aller ce train-là. Est-ce que vous allez continuer longtemps à faire des ronds de jambes et à vous exténuer pour les beaux yeux de notre vieux professeur? A quoi bon avoir tant appris si vous n'en voulez jamais rien tirer? Et quelle bonne chance pouvez-vous attendre, si l'on ne s'arrange pas pour vous mettre en vue? Voici deux ans que vous auriez dû vous montrer, chère belle, et c'est moi qui vous le dis... A propos,

j'aurais bien voulu que vous me vissiez, l'autre soir, dans le ballet nouveau... J'ai eu des bravos à n'en savoir que faire... Vous ai-je raconté comment j'étais mise? Oui, je vous l'ai déjà dit... Quant à mon rôle, c'était surtout de la pantomime... Rien de fatigant... un genre que je me fais, et que je vous engage fort à cultiver... Savez-vous que bien des gens me mettent en parallèle avec Brocard?... Voyons : samedi, je ne joue pas. La Porte, notre directeur, nous a donné une de ses loges, et maman l'a engagé à souper, lui et la nouvelle chanteuse, madame je ne sais plus qui... Vous devriez bien venir, vous et les vôtres... J'ai déjà fait signe à pas mal de monde, et maman chantera deux ou trois airs du dernier opéra... Vous verra-t-on, chère Minette?

— Si cela dépend de moi, vous en êtes sûre, répliqua paisiblement Violette, qui écoutait, les yeux grands ouverts, ce déluge de paroles... Mais dites-moi donc, Émily, et M. Harcourt?... l'avez-vous vu hier, comme vous l'espériez?

— Oui, nous nous sommes rencontrés.

— Eh bien?...

— Eh bien, je ne sais trop qu'en dire... Il me trouve fort à son goût, voilà qui est certain. Il sait qu'il faut ou m'épouser, ou renoncer à moi... Maintenant, quel parti prendra-t-il? C'est là toute la question... Ah! chère Violette, quelle joie si j'épousais, là, pour tout de bon, ce qu'on appelle un vrai *gentleman!*... Et, après tout, avec mes avantages, bien des gens sont d'avis que j'y puis prétendre... Vous aussi, Violette, ajouta Émily avec un retour sentimental des plus naïfs; espérons que vous réussirez.

Violette se prit à rougir, ce qui lui arrivait volontiers toutes les fois qu'on la mettait en jeu.

— Mais, dites-moi, Émily, s'empressa-t-elle d'ajouter pour couper court à cette apostrophe, que fait ce pauvre M. Larray?... N'est-il pas bien malheureux?

— Henri?... malheureux comme les pierres. Et moi donc, quand je pense à lui... Mais enfin, si M. Harcourt se propose... je ne dois plus songer à... l'autre. Lui-même, sans doute, sait bien qu'élevée comme je l'ai été, avec mes succès à l'Opéra, maman ne voudrait pas, si M. Harcourt prenait définitivement son parti... A propos, savez-vous une affaire terrible?... Henri et Harcourt sont tous les deux du souper, samedi prochain.

— En vérité?... Mais comment allez-vous faire?

— Oh! répliqua la jeune folle en riant aux éclats, ne vous mettez pas en peine de moi... Je puis persuader à Larray tout ce qui me passera par la tête... et quant à M. Harcourt, qui est, entre nous, prodigieusement fat, il s'est figuré que je me mourais d'amour à son intention.

— C'est singulier, Émily. Il me semble étrange de vous entendre parler si légèrement d'un homme que vous voulez épouser.

— Je veux l'épouser, sans doute... Qui ne le voudrait, à ma place?... Il s'agit, pour moi, d'être une *lady* ou de danser toute ma vie pour gagner mon pain... Il s'agit d'avoir ou de n'avoir pas toutes les choses qui me plaisent; de rouler carrosse ou d'aller à pied; de prendre mes chapeaux chez Carson ou de garder la petite Cerise, qui me coiffe si indignement; j'ai d'excellentes raisons pour vouloir épouser Harcourt.

— Mais il me semble... il me semble que vous ne l'aimez pas le moins du monde?

— Je l'aime... je l'aime tout autant qu'il est nécessaire... Ah! par exemple, si Henri était premier ténor,

il serait mon mari demain matin. Mais, bien que je le trouve charmant, comme les choses vont, ce serait une folie. Maman me l'a dit, et je la crois. Ce que je voudrais, moi, c'est que Henri fût Harcourt... M. Harcourt, veux-je dire... Ce dernier est si indécis, par moments si froid, si capricieux, si fantasque, si différent de l'autre, qui est tout amour, gaieté, dévouement...

Émily Norris s'arrêta un moment et parut réfléchir, ce qui rarement lui arrivait. Une façon de soupir s'exhala de ses lèvres vermeilles; elle semblait tout à fait avoir perdu de vue la calèche de M. Harcourt et les chapeaux de la célèbre Carson.

— Ah! continua-t-elle... Henri est si bien!...

Puis, d'un ton plus vif :

— C'est égal, si M. Harcourt m'épouse, j'aurai du moins un plaisir : celui d'éclipser pour tout de bon, et de rendre fort malheureuse cette impertinente petite Céleste, qui a bien osé me braver hier soir encore, et passer la première à la porte du foyer... elle, une simple figurante... Elle m'en veut à la mort, cette jolie poupée... et cela parce que maman, qui est très-délicate dans le choix de nos relations, l'a trouvée trop compromise pour l'admettre chez elle.

— A-t-elle vraiment mauvaise réputation?... Quel dommage!... Elle est si gracieuse.

— Eh! ces petites Françaises le sont toutes : mais fiez-vous-y!

— Mistress Norris vous attend en bas, miss, pour aller à la répétition, interrompit un petit laquais passant la tête à travers la porte entre-bâillée.

— Pour l'amour de Dieu! dit miss Émily se levant aussitôt; pour l'amour de Dieu! chère Violette, apprenez donc à ce nigaud qu'on ne s'adresse pas directement aux gens, et qu'on leur parle à la troisième

personne... L'autre façon est horriblement vulgaire.

— Je le lui dirai, repartit doucement Violette; mais je ne m'en étais jamais avisée.

Avant d'inviter nos lecteurs à la soirée de mistress Norris, peut-être est-il bon de leur faire connaître ce nouveau personnage.

Elle avait chanté l'opéra, non sans quelque distinction, et moitié par ses talents, moitié par un emploi bien entendu de ses beaux yeux, elle avait amassé une espèce de petite fortune dont les revenus lui permettaient de tenir un certain rang dans un certain monde. Depuis que sa fille était au théâtre, leur aisance s'était encore accrue, et les soupers de mistress Norris n'étaient point dédaignés des riches amateurs de tout âge, qui se font un point d'honneur de leur assiduité dans les coulisses.

La réputation de mistress Norris était fort bonne.

Il ne faudrait pas s'imaginer là-dessus qu'un moraliste sévère l'eût acceptée comme le beau idéal de la matrone vertueuse. La stricte vérité, c'est qu'elle avait mis une discrétion rare, un soin tout particulier à garder des dehors parfaitement décents.

Les personnes les plus enclines à la médisance pouvaient tout au plus remarquer, à son sujet, que, pendant dix années de sa vie, résidant tour à tour à Rome, à Florence et à Naples, pour perfectionner son talent et aussi pour rétablir sa santé, elle avait été très-admirée, passait pour très-aimable et menait une existence fort gaie. On pouvait encore insinuer qu'un membre de la chambre

des lords, connu par son immense richesse et par son amour des beaux-arts, avait semblé apprécier tout particulièrement le talent de mistress Norris, mais rien de plus précis ne circulait sur ce point délicat.

Le pair en question s'était marié précisément à l'époque où M. Norris, tragédien médiocre, revint d'Amérique; car il était allé jouer Othello à New-York, un peu bien loin de sa prudente Desdemona.

Nous ne parlerons pas de ce Norris, qui était, à ce qu'il paraît, un misérable et dont sa femme, scandaleusement abandonnée, se plaignait avec un éclat calculé.

— Ce père dénaturé n'a jamais aimé sa fille! s'écriait-elle la larme à l'œil.

Mais elle oubliait d'ajouter que miss Émily était née en Italie pendant les dix belles années d'un veuvage incomplet, veuvage dont nous avons laissé entrevoir l'emploi.

Une fois délaissées par leur soutien naturel, ces malheureuses créatures, la mère et la fille, prospérèrent d'une façon tout à fait merveilleuse.

Niez donc la Providence.

Mistress Norris ne chantait que de temps en temps, et en quelque sorte pour son plaisir. Elle n'avait point de dettes, bien que, parmi ses nombreux amis, aucun ne fût spécialement chargé de compter avec ses fournisseurs. Et enfin cette réputation, qu'elle avait su préserver de plus d'un choc menaçant, florissait mieux que jamais, garantie et améliorée par le laps des années, qui rendait de moins en moins suspecte la pruderie de cette habile personne.

Elle était entourée d'une vingtaine de convives lorsque les Woodville entrèrent dans son salon.

La société se composait d'artistes d'élite pris dans les

chefs d'emploi des deux opéras; plus, une demi-douzaine de jeunes gens parfaitement nés, et qui faisaient oublier leurs aventures d'amour et de jeu, quelquefois un peu entachées d'immoralité, à force d'élégance, d'esprit et de dépenses plus ou moins avouables. A côté d'eux se remarquaient un jeune architecte fort vanté dans les journaux, un peintre que certaine coterie mettait tout bonnement au niveau de Michel-Ange, le célèbre auteur des *Chants druidiques,* les connaissez-vous? et un traducteur de vaudevilles français, qui n'eût pas donné sa renommée pour celle de M. Scribe.

Ajoutez à ces éléments deux ou trois acteurs mariés, avec leurs femmes, autant d'*attachés* aux ambassades étrangères, et quelque autre menu fretin, vous aurez, à peu de chose près, la liste complète des gens admis à cette réunion éminemment fashionable.

Elle avait le plaisir pour but apparent; mais nous ne trahirons pas un secret bien difficile à pénétrer en apprenant à nos lecteurs que mistress Norris se proposait, avant tout, d'y montrer sa fille dans tout son éclat, et de la montrer à M. Harcourt.

C'était à l'intention de ce dernier, et pour le stimuler par le bon exemple, qu'elle avait invité de préférence des gens mariés; prenant soin cependant d'exclure les couples maussades, et les vertus d'extérieur fâcheux. Aussi, en attendant l'arrivée de Harcourt, et tandis que les glaces, le vin de Champagne circulaient à profusion, un œil expert eût pu remarquer plus d'une coquetterie échangée entre les jeunes gens bien nés dont nous parlions plus haut, et les femmes charmantes qui étaient venues sous la protection de leurs époux légitimes. Mais tout se passait fort régulièrement, et à quelques œillades, à quelques mots près, on eût pu se croire dans le meilleur monde.

Miss Norris (dont, ce jour-là, je n'aurais pas voulu être la femme de chambre) (1) était mise avec tout le soin possible, et de manière à combiner les exigences impérieuses de la mode la plus récente avec le désir qu'elle avait de mettre ses beautés sous le jour le plus favorable. Mais ces minutieuses recherches étaient masquées sous le dehors d'une simplicité parfaite, et le laisser aller des manières devait écarter l'idée d'une préoccupation quelconque à l'endroit de la toilette.

Émily pensait avoir atteint, à cet égard, le dernier degré de la perfection, et l'approbation muette qu'elle trouva, ce soir-là, dans les regards maternels acheva de lui donner confiance.

Mistress Norris, en effet, comme sûreté de goût, comme tact et mesure dans l'emploi de certains artifices, comme horreur du *voyant*, du *déplacé*, du *vulgaire*, du *prétentieux*, n'avait point de rivale. Sous bien des rapports elle était inattaquable, et son expérience consommée ne lui faisant jamais défaut, elle défiait la critique, voire la plus déliée ; le ridicule, même celui qui s'attache à l'excès de la perfection. Et pourtant, sans avoir l'air d'y prétendre, elle s'arrangeait de façon à ce qu'on ne trouvât guère, ailleurs que chez elle, de plus belles porcelaines, de meilleures glaces, des vins plus fins, de plus rares fleurs, et, autant que possible, de plus jolies femmes, le tout, à condition « de ne pas faire jaser... » Ces quatre derniers mots renfermaient l'Évangile de mistress Norris.

(1) *Note du traducteur.* — Cette parenthèse ne laisse aucun doute, à notre avis du moins, sur le sexe de l'auteur anonyme.

III

Émily était assise sur un divan, et près d'elle se tenait debout un beau jeune homme de manières fort simples, mis à merveille, et qui, s'il n'appartenait pas à une classe élevée de la société, n'en eût pas moins figuré, avec avantage même, dans les salons les plus exclusifs.

Sa physionomie n'exprimait rien moins qu'un bonheur sûr de lui-même, et miss Émily semblait fort embarrassée de sa présence : sentiment qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler, enfant gâtée qu'elle était.

— Qu'avez-vous donc à tourner si souvent la tête du côté de la porte? finit par lui demander, non sans quelque impatience, son infortuné *patito*.

Miss Norris rougit et répondit en hésitant :

— Ma mère m'a priée de l'aider à faire les honneurs... Vous oubliez sans doute qu'il est des nécessités de politesse auxquelles il faut savoir sacrifier ses goûts.

— Oh! s'il n'y a pas d'autre raison, je n'ai pas de plainte à former, je le reconnais.

Un peu irritée de cette remarque indiscrète :

— Quelle raison me supposez-vous donc, repartit Émily, puisque vous n'aviez pu deviner celle que je viens de vous donner?

— Dieu me préserve de vous être désagréable ou de vous offenser en rien!... mais je voudrais bien savoir si vous attendez ou non, ce soir, la visite de M. Harcourt.

— Ma mère l'a prié de venir... du moins je le pense.

— Est-ce bien réellement que vous en êtes réduite à le penser?

— Mon Dieu, M. Larray, questionnez vous-même ma mère... que voici justement près de nous... Elle vous dira exactement ce qu'il en est.

Puis, pour échapper à un supplément d'interrogatoire, Émily courut se réfugier près de Woodville.

— Que Violette est jolie ce soir ! dit-elle au digne musicien, ravi de ce compliment. Savez-vous que, sur la scène, elle *ferait fureur !*

En ce moment, deux jeunes gens parurent au seuil du salon. Celui qui se présentait le premier avait des traits assez réguliers, mais d'une expression peu agréable. Grand et mince, il eût été distingué, sans un air de nonchaloir, d'indolence et même d'impertinence, qui le déparait notablement. En somme, cependant, il n'était point mal, et ses traits gagnèrent beaucoup au sourire qui vint les éclairer, lorsqu'après avoir parcouru tout le salon d'un regard assuré, il aperçut enfin la charmante Émily.

L'accueil qu'il reçut des deux maîtresses de la maison fut aussi flatteur qu'il le pouvait souhaiter.

— Me permettrez-vous, leur dit-il, de vous présenter un de mes amis que je me suis cru, mistress Norris, le privilége d'amener avec moi?...

Et se tournant vers son compagnon :

— M. d'Arcy,... mistress Norris; mistress Norris,... mon ami M. d'Arcy.

Il fallait que ce dernier nom fût assez connu, car aussitôt il se fit un mouvement presque général dans la petite assemblée, et la présence de M. Harcourt lui-même cessa de fixer l'attention.

Celles de ces dames qui connaissaient déjà M. d'Arcy parurent très-désireuses de n'être pas oubliées par lui ;

les autres faisaient évidemment tout ce qu'il fallait pour lui donner le désir de leur être présenté. Les jeunes gens, enchantés, à ce qu'il semblait, de se trouver avec lui, saluaient sa bienvenue à qui mieux mieux.

Quant à mistress Norris, avec cette faculté instinctive qui distingue les mères en quête d'un gendre, elle entrevoyait dans ce nouveau venu l'arbitre probable des destinées de sa fille. Le caractère de M. Harcourt n'avait pas en vain passé par l'étamine de ses observations intéressées ; elle le savait, plus que personne, soumis à l'influence des jugements d'autrui ; et comme il était intimement lié avec M. d'Arcy, on devait penser que l'opinion de ce dernier pèserait énormément dans la balance, soit en faveur d'Émily, soit contre elle. Et mistress Norris, connaissant de réputation le caractère de d'Arcy, avait de lui toute la peur imaginable.

Il fut heureux pour Émily qu'on ne l'eût pas mise au fait de toutes ces appréhensions maternelles. Elle n'eût pas manqué de se troubler, et de perdre une bonne partie de ses avantages naturels. Au lieu de cela, elle ressentit le désir tout simple de plaire à l'ami de M. Harcourt, mais sans prévoir l'importance peut-être décisive du jugement qu'il allait porter sur elle.

Violette, cependant, qui connaissait fort peu les personnes présentes, et dont la sincère modestie la faisait se regarder encore comme une enfant à laquelle personne ne devait prendre garde, Violette s'était réfugiée avec bonheur dans un petit coin, d'où elle observait la physionomie générale de ce monde à l'attention duquel, moins inexpérimentée, elle ne se fût pas dérobée ainsi. Peu à peu néanmoins, et sans qu'elle s'en doutât elle-même, elle cessa de remarquer tout ce qui l'avait jusqu'à ce moment préoccupée.

Une seule figure attirait son regard innocent, et c'était celle de M. d'Arcy.

Mais quiconque eût interrogé Violette à ce moment-là même l'eût trouvée fort empêchée d'expliquer en quoi consistait, pour elle, cette espèce de fascination.

Car M. d'Arcy ne lui semblait ni le plus beau ni le plus agréable des jeunes gens dont elle était entourée. Aucune supériorité frappante ne le prédestinait à ce qu'on appelait autrefois des « coups de sympathie. » Toutefois, pour Violette, sa présence couronnait un sentiment (qu'on nous passe cette expression inusitée) jusque-là comme imparfait et inachevé.

Une rêverie profonde, qui peu à peu la gagnait et se compliquait, sans qu'elle en eût conscience, d'une joie étrange, ne l'empêchait pas de noter avec un soin minutieux tous les changements qui survenaient dans la manière d'être de cet inconnu.

L'avoir vu, et comme découvert, c'était pour elle, sans la moindre réflexion, mais aussi sans le plus léger doute, un événement de bon augure, une bonne chance inespérée.

M. Harcourt s'assit, sans beaucoup de façons, à côté d'Émily, plus séduisante ce jour-là qu'il ne l'avait jamais vue. Au même moment M. Larray quitta le salon sans que son absence fût remarquée de personne, pas même de celle qui eût dû s'en inquiéter la première.

M. d'Arcy, lorsqu'il eut été présenté à miss Norris, ne manqua pas de causer quelques minutes avec elle, et l'harmonieuse voix d'Émily, sa parole discrète et soigneusement modérée, ne pouvaient manquer de produire sur lui une impression favorable. Cependant, à ce moment-là même, il y eut quelque chose qui affecta désagréablement Violette dans la physionomie dont elle étudiait les moindres variations : le sourire de M. d'Arcy

était froid, et dans son regard se lisait, avec une pénétration presque malveillante, l'indifférence la plus absolue.

Au souper, Émily se trouva placée (n'admirez-vous pas cet heureux hasard?) entre M. Harcourt et l'ami de ce dernier. Violette fut fort surprise, lorsqu'elle se préparait à suivre son père dans la salle à manger, de voir reparaître M. Larray qui lui offrit son bras.

— Je vous croyais parti! s'écria-t-elle.

— Je l'étais, en effet; mais je suis rentré, miss Woodville. J'ai compris que j'avais tort, et cette réflexion m'a ramené ici.

— Et comment avez-vous découvert tout à coup ce que vous appelez vos torts?

— Grâce au sang-froid que j'ai recouvré en descendant la rue... Où vous placez-vous, miss?...

Pendant le repas, Harcourt eut grand soin de se tenir sur l'arrière-plan, afin que d'Arcy pût accaparer, étudier à fond, et aussi faire briller miss Norris. Ainsi mis en jeu malgré lui, le nouveau venu avait l'air de faire sa cour tout autrement que pour le compte de son ami.

Émily était radieuse. Elle venait, croyait-elle, de conquérir un admirateur de plus. En conséquence, elle ne cessait de parler, en agitant les boucles lustrées de sa magnifique chevelure, que pour rire aux éclats et faire admirer l'émail nacré de ses dents. Dans ses yeux rayonnait la conscience de sa victoire.

D'Arcy, penché vers elle, semblait cette fois l'admirer tout de bon.

Mais il arriva que quelqu'un lui proposa un toast, et il se retourna pour répondre... Or, à l'instant même, et avec une rapidité de transition qui laissa Violette fort embarrassée de s'en rendre compte, la figure de cet

étrange jeune homme redevint indifférente et froide. Toute trace d'émotion, de cette émotion qui l'embellissait à l'instant même, avait subitement disparu pour faire place à un calme presque méprisant.

Larray, placé à côté de Violette, lui demanda le nom de ce *gentleman*.

Après le lui avoir dit :

— Comment le trouvez-vous? ajouta Violette.

— Mais... il est fort bien.

— Je ne vous parle pas de sa figure. Que pensez-vous de lui?

— Je pense qu'il ne ressemble pas à tout le monde... Il y a quelque chose de particulier dans sa physionomie... Il est ici fort ennuyé... Peut-être est-il ainsi partout ailleurs.

— A quoi voyez-vous qu'il s'ennuie?

— Mais... à l'expression de ses traits.

— Oui maintenant... mais ils étaient tout autres il n'y a qu'un instant.

— Lorsqu'il parlait à Émily?... Vous avez raison; il essayait de la comprendre.

— De la comprendre? dites-vous.

— Oui, de la comprendre, de savoir au fond ce qu'elle est... Bien habile s'il y parvient, encore qu'il ait l'air de s'en flatter... Tenez, toute réflexion faite, je n'aime pas ce M. d'Arcy. Il y a chez lui un je ne sais quoi dont l'amour-propre le moins exigeant doit toujours se trouver froissé... Cependant, je vous l'avoue, je pardonnerais à Émily une préférence pour ce personnage plutôt que de me voir sacrifier à un...

— Chut!... M. Harcourt va vous entendre... Mais quelle différence faites-vous donc à ce sujet?

— Elle est toute simple. J'aime, avant tout, que l'on soit sincère : et je pourrais admettre que, réellement,

cet autre a trouvé grâce devant elle... tandis que le reste... je n'y crois pas... Bien mieux, je suis certain que c'est une comédie.

— Voilà qui est étrange, car vous-même convenez que M. d'Arcy ne vous plaît point.

Ici, le souper finit, et la conversation fut brusquement interrompue.

On était passé, sans trop s'en apercevoir, du samedi soir au dimanche matin ; et l'une de ces dames (vous devinez sans peine que ce n'était pas la plus jolie) mit en avant l'idée de chanter quelques morceaux de musique religieuse. Jamais, disait-elle naïvement, elle n'en avait entendu, et mistress Norris avait la réputation d'exécuter à merveille ce genre tout spécial. La proposition, précisément à cause de ce qu'elle avait de bizarre, reçut un accueil enthousiaste. Nos jeunes roués et nos femmes charmantes se complurent à l'idée d'entonner, après le champagne, les louanges du Très-Haut.

A ce moment, Harcourt et d'Arcy, qui ne chantaient pas, eux, se rapprochèrent d'un commun accord ; ils s'assirent à côté l'un de l'autre sans se douter apparemment qu'un grand vase rempli de roses trémières et de mignonnettes, avec un groupe d'albâtre représentant Vénus dans les bras d'Adonis, leur dérobait, de l'autre côté de la table à trois pieds contre laquelle ils s'étaient adossés, la présence d'une personne qui pouvait les entendre. Peut-être aussi pensèrent-ils que le grand air de : *Absalon, ô mon fils !* couvrirait le bruit de leur causerie ; ou peut-être enfin, dominé par son désir d'expansion amicale, par sa passion, et par le vin de Champagne, M. Harcourt se trouvait-il dans un de ces heureux moments où l'on perd tout à fait de vue les incidents vulgaires de la vie extérieure.

Quoi qu'il en soit, Violette, car c'était elle qui était

assise derrière la table, se trouva en tiers, sans l'avoir voulu, dans la conférence des deux amis ; même, à travers les interstices nombreux de la draperie économique qui protégeait mal les attraits de mistress Aphrodite, elle pouvait de temps en temps scruter la physionomie de l'un des causeurs.

— Eh bien! qu'en dites-vous? demanda brusquement Harcourt, dont la voix trahissait l'agitation intérieure.

— Que c'est une fort jolie femme.

— D'Arcy, je suis fou de cette petite personne.

— Je m'en doute bien. Le plus grand malheur de l'affaire, c'est qu'elle vous croit capable de l'épouser.

Le début ne manquait pas d'intérêt, et nous excuserons Violette, qui d'abord voulait s'éloigner, d'être restée immobile à sa place lorsqu'elle entendit ainsi parler de sa meilleure amie, car elle ne pouvait douter qu'il ne fût question d'Émily Norris.

IV

— L'épouser! s'écria Harcourt affectant l'effroi le plus sincère, jamais je ne lui ai donné motif de concevoir pareille espérance... et j'espère qu'elle ne rêve point à ceci... Au surplus, j'ai mis ce soir les grands moyens en avant... j'ai parlé de voyage, de séparation, de rupture.

— Oui-da!... mais, auparavant, aviez-vous mis son affection à l'épreuve? C'est un préliminaire indispensable. Se croit-elle assez adorée? Avez-vous flagorné sa

petite personne de manière à ce qu'elle ne voie que vous au monde pensant d'elle tout le bien qu'elle en pense elle-même?

— Ah! certes... Mais elle a jusqu'ici tenu ferme.

— Alors, c'est qu'elle vous range très-décidément dans la catégorie des *épouseux*. Voilà un malheur presque sans remède, ô mon pauvre ami! et je ne sais plus que vous conseiller en fait de moyens coercitifs.

— D'autant que, pris comme je le suis, je n'ai rien négligé jusqu'à présent.

— Oh! ceci est une autre affaire... Vous êtes un incorrigible paresseux, vous... Mais voyons! Les serments ont-ils été bon train?... A votre place, moi, je me serais fait catholique, pour appeler à mon aide tous les saints et saintes du calendrier.

— Oh! d'Arcy, pas de mauvaises plaisanteries! Ne pouvez-vous y renoncer, lorsque vous me voyez la tête à peu près perdue?... C'est peu amical, savez-vous!

— Parlons donc sérieusement. Avez-vous essayé du suicide?

— Oh! non... pas encore.

— Eh bien! amorcez-la dès ce soir avec cet appât; seulement parlez de vous brûler la cervelle. Le poison et la noyade n'agissent plus que très-médiocrement sur les nerfs de ces dames; mais elles n'aiment point les armes à feu : la détonation, l'odeur du salpêtre, les éclaboussures possibles... Enfin, c'est ainsi.

— Et si cela manque...?

— Alors je suis à bout de ressources. Avec des yeux pareils, la petite demoiselle ne m'a pas l'air facile à dérouter. Quant à sa mère, c'est une de ces vertus parfaitement en règle avec le monde, mais qu'une justice juste enverrait au pilori... On en exporte tous les jours en Australie qui certes...

— Parlons de mon Émily... Encore une fois, dites-moi ce que vous pensez d'elle?... Vous savez, d'Arcy, que de vous je puis tout entendre.

— Eh bien ! s'il faut vous parler sans détours... je la trouve fort jolie... Ses yeux sont magnifiques, sa taille divine... Je serais, pour mon compte, fort heureux de lui plaire...

— Et de l'épouser?

— De l'épouser?... Moi, de l'épouser? Non !... Je puis avoir là-dessus des idées fort extraordinaires; mais elles sont à jamais arrêtées.

— Que diriez-vous donc, que penseriez-vous de moi si je vous avouais que je me suis surpris à y songer, quelquefois... mais là... pour tout de bon?

D'Arcy ne répondit à cette confidence que par un léger rire, amèrement sardonique. Harcourt demandant une explication plus nette :

— Je dirais, reprit son ami, que si, par aventure, vous veniez à vous repentir d'avoir pris un tel parti, vous ne trouveriez personne disposé à vous plaindre... Le monde prendrait en mépris votre faiblesse... et cette fois je me rangerais avec lui contre vous... Pour l'amour de vous-même, Harcourt, cessez de songer à une pareille folie, continua M. d'Arcy avec une véhémence contenue. Épouser cette petite personne, une danseuse... la fille d'une femme dont la bienséance extérieure est une abomination plus grande, croyez-moi bien, que l'effronterie de ce petit démon français dont nous étions les hôtes hier au soir!... Ah! prenez-y garde, et regardez-y à deux fois avant de commettre un acte aussi insensé!

— Vous en parlez bien à votre aise... et je reconnais là votre insensibilité profonde... Vous n'avez pas de cœur, vous... et vous ne pouvez me comprendre.

— Pas de cœur, c'est possible... dans le sens que vous attachez à ce mot, et si le cœur est, bien décidément, le contraire de la tête... Mais vous me demandiez la vérité, je vous l'ai dite sans réserve; et je vous la dirais encore bien des fois pour vous sauver du destin au-devant duquel je m'étonne de vous voir aller d'un pas si tranquille.

— Mais vous ne tenez compte de rien... Émily est sage, voilà qui est hors de doute... vous-même n'en disconviendrez pas... et une pareille beauté n'excuse-t-elle pas bien des folies?

— Tenez, Harcourt, ne raisonnons plus sur ce point; si vous voulez bien prendre la peine d'y réfléchir, vous reviendrez, j'en suis certain, à ma façon de penser sur le compte de ces créatures. En attendant, écoutons *la Fille de Jephté.*

D'Arcy se leva disant ces derniers mots, et se dirigea vers le piano, tandis que Harcourt, en véritable enfant gâté, se lançait de plus belle dans ses assiduités autour de la brillante Émily, qui s'étonnait d'être si longtemps abandonnée.

Ce fut un grand soulagement pour Violette que la fin de cette conversation si peu faite pour ses oreilles, et qui lui semblait une sorte de cauchemar funeste. Elle chercha des yeux où se réfugier.

Son père était absorbé par la musique; sa mère, placée en face d'un miroir, s'y regardait avec une complaisance inépuisable, tandis qu'elle semblait écouter les remarques de ses voisines. M. Larray était seul, appuyé contre le montant d'une porte, et paraissait livré à de tristes réflexions. Ce fut lui qui surprit, le premier, le regard errant de la jeune fille, et il s'approcha d'elle tout aussitôt.

— Il est probable, miss Woodville, lui dit-il, que je

ne reverrai pas de quelque temps miss Norris. Peut-être serez-vous assez bonne pour lui dire que je ne veux pas l'exposer à une pénible émotion, et que c'est là le motif unique pour lequel je pars sans lui faire mes adieux. Dites-lui aussi, ajouta-t-il en réprimant un soupir involontaire, que je lui souhaite, tout malheureux qu'elle m'a fait, le bonheur auquel je la vois aspirer. Elle a probablement raison de repousser une alliance qui ne la placerait pas dans le monde où elle veut vivre ; et quant à moi, je préfère tout au malheur de la voir regretter, une fois ma femme, de n'être pas à un autre. Mieux vaudrait mourir tous les jours que d'être unis à cette condition... Adieu, miss Woodville! vous méritiez un meilleur lot que celui qui vous a placée parmi ces gens-ci... Vous n'êtes pas une coquette, vous, et j'ai peine à croire qu'ils parviennent jamais à vous rendre telle.

Violette voulait répondre; mais avant qu'elle eût articulé trois paroles, M. Larray s'était déjà éloigné.

A partir de ce moment, la conversation domina le chant ; peu à peu, les éclats de rire étouffèrent l'un et l'autre. Les coquetteries redoublèrent de vivacité. Le centre de l'appartement était devenu un désert, tandis que les boudoirs et les entre-deux de portes se garnissaient de couples bavards. Les grands fauteuils et les corps de bibliothèque, les consoles et les bahuts, bref tout meuble qui pouvait, avec un autre meuble, former un angle quelconque, avait été fort adroitement employé à ménager des petits coins où se réfugiaient les causeries confidentielles.

Autour du piano restait encore un groupe assez compacte; mais il était composé tout à fait exclusivement de belles dames venues en compagnie de maris incommodes, d'amoureux qui faisaient semblant de bouder, ou d'hommes, comme Woodville, doués d'une conscience

plus scrupuleuse que les autres... avec une famille par-dessus le marché.

La physionomie de Harcourt, appuyé sur le dossier du fauteuil où trônait miss Émily, portait encore le sombre reflet de mécontentement que lui avaient causé les remarques de son ami.

« Pour plaire, disait le prince de Ligne, il ne faut pas toujours avoir raison ; mais, pour avoir raison toujours, il faut savoir plaire. »

Harcourt paraissait avoir oublié cet axiome.

D'Arcy, au contraire, s'était ménagé, près des musiciens, une place commode, et, par moments, il se montrait presque galant pour mistress Norris. On aurait pu le croire charmé de cette dame si discrète, et Violette en serait, pour sa part, restée convaincue sans la conversation qu'elle avait entendue quelques minutes auparavant. Mistress Norris, fort bon juge cependant en ces délicates matières, put aussi se faire, à cet égard, les plus douces illusions.

D'Arcy, malgré cela, fut un des premiers à battre en retraite.

Alors Violette sentit l'ennui la gagner, et, prenant courage, elle vint frapper sur l'épaule de son père.

— Ne rentrons-nous pas ? lui dit-elle ; il me semble qu'il e stbien tard.

La jeune fille avait emporté de cette soirée de plaisir, la première qu'elle eût passée dans le monde proprement dit, des révélations inattendues.

Ajoutons qu'elles étaient pénibles et portaient une grave atteinte à la sérénité de son âme.

Jusqu'alors n'ayant vu que des gens appartenant à la même classe qu'elle et ses parents, elle était restée étrangère à bien des notions vulgaires sur les idées du monde. Tout au plus, pour former son jugement sur les relations des hommes entre eux, avait-elle eu, — cours fort incomplet de philosophie sociale, — ses conversations avec la sémillante Émily, sa plus intime et à peu près sa seule amie. Quant à ses lectures, elles étaient fort rares d'abord, et ensuite assez mal dirigées. Jamais on n'avait paru désirer qu'elle mît à profit la maigre bibliothèque de M. Woodville, composée de collections dramatiques françaises, de vieux numéros de *Magazines*, et de quelques volumes dépareillés soit de poésie, Milton, Pope, Shakspeare; soit de prose, les œuvres de Sheridan et les romans de misstress Inchbald.

Maintenant, de temps à autre, M. Woodville rapportait au logis, ou le roman du jour qu'un ami lui prêtait et qu'il rendait souvent sans l'avoir ouvert, ou un numéro de journal dont il avait fait emplette par quelque curiosité spéciale, ou un vaudeville français, ou la pièce en vogue à Drury-Lane. C'était là tout ce que Violette trouvait à sa portée en fait d'enseignements intellectuels et moraux.

Encore n'en usait-elle que dans les rares intervalles des travaux employés à son éducation d'artiste. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle ignorât beaucoup de ces choses que tout le monde sait; et entre autres, que les comédiens, les chanteurs, les danseurs, ne composent pas précisément l'élite de la société; qu'on les y compte pour peu de chose; et qu'on y a beaucoup moins d'égards pour eux, — inconséquence évidente, mais consacrée par le temps, — que pour des personnages infiniment moins agréables, moins beaux, moins réjouissants.

Elle ignorait encore combien il est rare que le com-

mun des mortels associe ces deux idées d'une honnête femme et d'une danseuse à l'Opéra. Bien moins se doutait-elle que les sentiments de ses bons parents, et les siens même, subissaient l'influence de leur façon de vivre, et qu'il n'est guère d'âme assez pure, de principes assez solides, de vertus assez stoïques par elles-mêmes ou assez bien protégées pour résister toujours à l'influence délétère du mauvais exemple.

Pour se former une idée relative du bien et du mal, Violette en était réduite aux échantillons de l'humaine nature que la destinée avait pour ainsi dire placés sous sa main. Tous ses penchants natifs étaient excellents; mais aucun guide, aucun secours ne leur étaient venus en aide. Or les bons instincts sont en quelque sorte des matériaux bruts, qui veulent être ouvrés pour devenir bons à quelque chose.

Les remarques méprisantes de M. d'Arcy sur le compte de mistress Norris, et ses éloges railleurs à l'endroit d'Émily, plaçaient ces deux femmes sous un jour tout nouveau pour Violette. Elle se demandait compte de la conduite intéressée d'Émily vis-à-vis de Harcourt, de son manque de cœur vis-à-vis de Larray; et, tout en les blâmant, elle ne pouvait s'empêcher de trouver que, par comparaison, mistress Norris et sa fille, irréprochables après tout sous quelques rapports essentiels, étaient encore au-dessus de beaucoup de gens avec qui frayaient familièrement M. et mistress Woodville.

Quand on commence à raisonner, on fait vite beaucoup de chemin, et Violette arriva très-promptement à cette désespérante conclusion, qu'elle-même appartenait à cette classe proscrite en bloc par l'espèce d'anathème que formulait d'Arcy avec tant d'amertume; que, dans le monde, les gens comme d'Arcy étaient en grande majorité; enfin que, pour ces gens-là, toute l'honnêteté

d'une pauvre fille n'empêchait pas l'opprobre d'une alliance entre *gentleman* et comédienne.

Pourquoi l'opinion de d'Arcy et de ses pareils l'intéressait si fort ce soir-là, je ne me permettrai pas de le deviner. Le fait est que tout en se rappelant combien ses propos avaient été désobligeants et durs, en le soupçonnant de n'être rien moins que tout à fait bon, et en éprouvant, au souvenir de cet homme, un sentiment qui ressemblait à de la peur, Violette n'en arriva pas moins à se promettre, et à se promettre solennellement qu'elle ne serait jamais danseuse.

Mais un éloquent prédicateur l'a dit :

« La destinée que Dieu nous a faite n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-même (1). »

V

Ce grand parti pris, Violette fut tellement embarrassée de le communiquer à ses parents, qu'elle le garda pour elle-même, et l'ensevelit dans le secret de sa conscience. Elle avait honte de ses scrupules, comme une autre aurait eu honte de quelque faute. Pourquoi cela?

Seulement, le vieux Sainte-Alme, à partir de ce moment, la trouva beaucoup moins attentive à ses « conseils, » et, ne pouvant deviner d'où venait, chez son élève, cette notable diminution de zèle, il en vint à prêcher les Woodville, plus sérieusement que jamais, sur l'importance qu'il fallait mettre à se ménager les bonnes grâces du directeur de l'Opéra, pour que Violette obtînt bientôt un engagement.

(1) Massillon.

— A dix-sept ans, disait-il, le temps est venu de se lancer. Ce beau trésor de la jeunesse est si vite dépensé !

On eût dit, en prêtant l'oreille à ces pathétiques discours, qu'il s'agissait de consacrer Violette à quelque bonne œuvre.

Écoutées sans aucune répugnance, les insinuations de Sainte-Alme reçurent de quelques circonstances fortuites une influence particulière.

On préparait un ballet nouveau, dont le principal rôle ne devait pas être rempli par la première danseuse. Miss Émily Norris, dont le talent consistait surtout dans une pantomime expressive, était chargée cette fois de suppléer son chef d'emploi. Comme tous les ballets en répétition, celui-ci devait être un chef-d'œuvre. Il était du bon faiseur, et la musique avait été triée dans certains ouvrages, à peu près inédits, du Cygne de Pesaro. C'est ainsi que les *réclames,* depuis tantôt vingt ans, ont baptisé Rossini. Le grand nombre des personnages essentiels avait permis de satisfaire à peu près toutes les ambitions individuelles du corps de ballet. Les costumes s'annonçaient comme devant surpasser, en magnificence, en originalité, tout ce qui s'était vu jusque-là. Les décors, enfin... Mais je ne veux pas vous ennuyer d'un feuilleton anticipé.

Vénus en personne, rien que cela, devait apparaître dans le cours de cette nouveauté chorégraphique, et Vénus était précisément miss Norris. On s'était beaucoup inquiété du costume que la déesse revêtirait, contrairement à toutes les traditions. Les mauvais plaisants insistaient pour que la fidélité de ce costume fût poussée à ses plus extrêmes conséquences. Ils invoquaient, ces effrontés ! l'autorité des marbres, et parlaient tout haut de la villa Medici. Jugez si mistress

Norris faisait la grimace à des propos si peu convenables !

On hésitait cependant encore entre une véritable avalanche de pierreries, une profusion d'escarboucles, de turquoises, d'améthystes, de rubis, voire de diamants, et une simple gaze, aussi transparente, aussi légère que possible, sur un tricot abondant.

Cette dernière opinion, qui ralliait la grande majorité des suffrages, encore qu'elle ne fût point celle de la partie la plus directement intéressée, fut définitivement adoptée, et l'on ne songea plus qu'à donner à Vénus la toilette la plus aérienne, sans toutefois s'exposer aux chastes censures du banc des évêques. C'était assez bien pensé. Pouvant la faire belle, pourquoi se serait-on amusé à la faire riche ?

Miss Norris, cependant, ne comprenant pas tout ce que ce choix avait de flatteur pour ses jeunes attraits, ne voulait pas démordre de ses prétentions à la joaillerie. Dans le cours des discussions engagées sur le point que nous venons de traiter, elle avait entrevu je ne sais quelle tiare toute rayonnante de pierres fausses et de strass : elle en voulait à tout prix orner son front orgueilleux. Et comme, après tout, elle avait ses adhérents, son parti, sa faction, composée de jeunes gens fort actifs, fort empressés à lui plaire... cette affaire s'embrouillait de plus en plus, lorsque hélas!... une quinzaine avant le jour où le ballet en question devait être donné pour la première fois, arrivant à la répétition dans un fiacre boueux... la Vénus future glissa sur le marchepied... et poussa un cri perçant !

Elle venait de se donner une entorse : une entorse si bien conditionnée, que tout espoir était perdu qu'elle pût, dans la quinzaine suivante, à moins que Jupiter lui-même, ou Apollon, dieu de la médecine, n'inter-

vinssent en faveur de leur codéesse, descendre du ciel sur un nuage, et, des nuages, s'élancer lestement sur les rochers de l'île de Chypre.

Directeur, danseurs et danseuses, et les figurantes et les peintres, voire les machinistes, restèrent plongés dans la plus profonde consternation. Mais pas un d'eux ne s'avisa de plaindre seulement un instant, seulement un peu, la dolente Émily. Ces braves gens s'apitoyaient sur leur propre destin; car la saison était déjà fort avancée, et pour peu que le ballet fût ajourné, ne fût-ce que d'une semaine, ce n'était plus guère la peine de le lancer.

Maintenant, où se procurer, *hic et nunc,* une Vénus présentable? Telle était la question que s'adressait le malheureux directeur, passant en revue, par la pensée, toutes les demoiselles de la salle Verte (1), ou du foyer, comme on dit en France ; peut-être n'est-il pas hors de propos de remarquer ici qu'à l'Opéra de Londres il n'y a pas de salle Verte.

Vainement cherchait-il à se faire illusion. Pas une de ces belles personnes n'était assez belle. Une seule, je me trompe, avait un visage approprié à la circonstance : miss F***, que l'ambassadeur de Turquie voulait absolument acheter pour le harem de Sa Hautesse le sultan. Mais elle était d'une santé plus que divine, d'un embonpoint que n'admet pas le rôle de Vénus, et le directeur avait beau se la représenter dans des corsets fabuleux, munis de lacets comme on n'en fabrique pas, il entrevoyait toujours une exubérance fatale à ses projets, sans compter les risques du nuage, suspendu à de vulgaires poulies.

Dans ces conjonctures vraiment critiques, le sage Sainte-Alme, en sa qualité de praticien émérite, fut

(1) *Green-Room.*

appelé à conseil. Aussitôt de glorieuses visions s'épanouirent dans la *camera lucida* de son imagination ; et, en homme expert, qui savait au besoin brusquer les choses, il mit hardiment la main sur l'occasion qui s'offrait à lui.

« Oui, sans doute, il connaissait une jeune personne, aussi distinguée que jolie, aussi gracieuse que versée dans les secrets de l'art. Et cette jeune personne (avait-elle besoin d'autre recommandation?) il s'enorgueillissait de l'avoir formée... Ah! si l'on pouvait la décider à paraître sur la scène!... Si ses parents voulaient bien consentir... S'ils imposaient à ses scrupules... Mais ce ne serait pas chose facile... »

Avec moins de diplomatie on eût fait ouvrir l'oreille au directeur dans l'embarras. Cependant, rendons-lui justice, il ne se laissa point engager à l'aveuglette. Il témoigna de grandes hésitations, et voulut voir, apprécier, mûrir son jugement avant de se compromettre en rien. Par bonheur, rien n'était plus simple, et quand Sainte-Alme eut nommé Woodville, que le directeur connaissait de longue date, un rendez-vous fut convenu pour le lendemain même.

Violette était seule avec son père quand le grand arbitre du *King's Theatre* arriva, comme en visite et par hasard, chez l'honnête violoncelliste. On lui présenta la jeune fille qui, ne se doutant absolument de rien, soutint, avec une assurance modeste, ses regards scrutateurs. Puis, lorsqu'elle eut confirmé par ses excellentes manières l'impression favorable qu'elle avait produite au premier coup d'œil, elle quitta le salon, avertie qu'elle était de trop par un simple geste de son père. Alors, et seulement alors, Sainte-Alme fut introduit : les délibérations du conseil des Trois commencèrent aussitôt.

Nous passerons sur les incertitudes un peu artificielles

du bonhomme Woodville, qui prétendait ne pouvoir rien conclure sans l'assentiment de sa femme... « Ne devait-il pas aussi préparer sa fille?... Tout cela était si loin de leur pensée!... » Le directeur, fait à ces négociations, comprit que Woodville espérait bien, le tenant à sa discrétion, forcer un peu les conditions pécuniaires du traité. Aussi le quitta-t-il après lui avoir dit ce qu'il appelait « son dernier mot, » en lui laissant jusqu'au lendemain pour réfléchir sur ses offres... et se promettant bien, *in petto*, de les augmenter en cas de refus formel.

Dès qu'ils furent seuls :

— Hésiteriez-vous, par hasard? demanda tout hors de lui Sainte-Alme à Woodville.

— Eh mais... vous oubliez que ma femme...

— Votre femme!... Vous vous figurez que la mère de *la petite* pourrait vouloir barrer à sa fille le chemin de la gloire? Croyez-vous que vous retrouviez facilement pareille occasion?... Un ballet nouveau, dont toute la ville est déjà occupée!... Une fois lancée de la sorte, désignée à l'enthousiasme, à l'admiration, que ne peut espérer Violette?... Tenez, rien qu'en songeant à son avenir... je sens que la respiration me manque... Et vous, vous son père, vous n'êtes pas ému?... Ce que c'est que ces Anglais!... Pas le moindre sentiment un peu vif, pas la moindre chaleur d'émulation... C'est votre affreux climat, c'est votre abominable *porter* qui vous abrutissent ainsi... Que vous voilà bien, incapables de toute grande combinaison, de toute appréciation élevée... Ah! ma petite Violette!... mon cher petit bijou!... mon élève... mon enfant... la vôtre, veux-je dire... Elle manquerait ainsi sa destinée... et sans qu'il y ait en rien, ni de sa faute, ni de la mienne... On est quelquefois bien malheureux!

Tout ceci fut dit avec une émotion sincère, et entrecoupé de soupirs qui auraient attendri un tigre. Woodville, heureusement fait à ces tirades du ci-devant premier sujet, le calma par quelques paroles, le mit doucement à la porte, et s'en alla tout de bon consulter sa femme.

Pendant qu'ils délibéraient, le directeur vaguait autour de la maison, et se tenait à lui-même le discours suivant, qui, pour n'avoir pas été sténographié sur place, n'en est pas moins authentique :

« Une belle fille, ma foi!... et qui fera merveilleusement l'affaire. Seulement, il faudra que son rouge soit mis avec soin!... J'y prendrai garde... A leurs premiers débuts, d'ailleurs, ces petites poupées sont encore assez traitables... Je crois, vraiment, tout envisagé, que j'ai fait là une vraie trouvaille!... Ou je me trompe fort, ou la tournure et la physionomie de ma nouvelle Vénus feront bien plus d'effet, sans parler de la surprise, que les yeux noirs de la petite Norris... Celle-ci est d'un bien autre style!... Le diable, c'est qu'elle a l'air trop réservé... Le ballet irait aux nues, très-certainement, et ma fortune serait faite, si je pouvais obtenir qu'elle fût mise comme je la voudrais... tunique *illusion* retenue par une simple zone d'or... Les épaules et le cou parfaitement nus... ou tout au plus une ganse... juste ce qu'il faut pour que ces damnés journalistes ne s'amusent pas à dire que ma Vénus est une Ève, et ne réclament pas une feuille de figuier... Enfin, nous verrons... mais, ou je m'abuse étrangement, ou tout est sauvé... L'étoile de l'Opéra sort de son nuage... Le commerce des lorgnettes va prendre un nouvel essor... et je donnerai peut-être un dividende à mes actionnaires.... »

Violette ne s'attendait à rien : aussi, quand ses bien-aimés parents vinrent lui parler tout à coup des propo-

sitions du directeur, comme d'un bonheur inappréciable pour elle et pour eux, elle ne se sentit pas le courage de leur avouer une répugnance qui devait leur paraître incompréhensible, qu'elle s'expliquait à peine elle-même.

Après toutes les peines qu'ils s'étaient données pour elle, était-il possible, se demandait-elle, qu'elle vînt, de gaieté de cœur, détruire toutes leurs espérances, fondées sur les talents qu'elle leur devait ?

Elle pensa même au désespoir du pauvre Sainte-Alme, si elle trompait l'ambition qu'il avait mise en elle. Et lorsqu'elle récapitula tout l'argent dépensé pour son éducation d'artiste, elle ne se crut pas le droit de refuser un labeur à l'aide duquel, plus tard, elle pourrait rendre à ses parents infirmes et vieux les ressources dont ils s'étaient volontairement privés afin de lui prodiguer les maîtres les plus chers.

Enfin que dirons-nous ? Moitié scrupule légitime, et moitié mauvaise honte, le résultat de tout ceci fut que la grande détermination de Violette demeura comme non avenue. Ses parents, (elle s'en fit un point d'honneur) ne connurent même pas l'immense sacrifice qu'elle s'imposait pour eux. Et pourtant ce sacrifice lui coûta bien des larmes secrètement versées sur la dégradation qu'elle allait encourir, elle dont l'instinct était au contraire de s'élever au-dessus du sort que la Providence semblait lui avoir préparé.

Du reste, on n'eût pas dit, à la voir si assidue aux répétitions, — elle y souffrait quelquefois le martyre,— qu'elle allait débuter à contre-cœur. C'est que le sentiment du devoir s'était éveillé en elle ; puis elle ne voyait plus qu'une excuse à la carrière où elle entrait : le désir d'y exceller, et les grands succès, qui semblent tout légitimer.

Le soir vint où sa destinée devait s'accomplir. La salle était comble. Violette Woodville, dans une agitation nerveuse qui la mettait hors d'elle-même, faillit s'évanouir quand elle apparut devant cet immense amphithéâtre où des milliers d'yeux étaient fixés sur elle. L'éclat de la rampe, l'impérieux sentiment de la nécessité, l'oubli complet qu'elle se commanda de tout ce qui n'était pas son rôle, la soutinrent un moment... Tout à coup un immense applaudissement s'éleva, et la pauvre jeune fille fut encore sur le point de succomber à l'émotion... Mais la scène allait finir; elle l'acheva, et, baignée de larmes, elle se retrouva un moment après dans les bras de son père, de son père qui pleurait, lui aussi, comme un enfant.

VI

Le succès de miss Woodville était dû, par-dessus tout, au charme vainqueur de sa beauté. Les applaudissement frénétiques qui l'accompagnèrent quand elle quitta la scène étaient comme les nuages d'encens qu'on brûlait naguère autour des images destinées à diviniser la Forme, la Forme parfaite, arrivée à sa manifestation la plus sublime. Ce soir-là, le parterre anglais s'était montré plus athénien que de coutume.

Violette n'aurait pas été femme si ce triomphe l'eût laissée insensible. Un passager enivrement, la joie qu'elle répandait autour d'elle, l'orgueil radieux de ses chers parents, tout contribuait à lui déguiser les misères de la vie où elle venait d'entrer bien à contre-cœur; misères faciles à prévoir pour une créature pareille, et

d'une nature à la fois si fine, si distinguée, si délicate.

Certaines familiarités des habitués de coulisses l'auraient bien vite rendue à ses honorables répugnances ; mais elles lui furent épargnées par l'assiduité constante de son père et de sa mère, qui jamais ne la laissaient aller seule aux répétitions. Leurs honnêtes façons, et la modestie vraie de Violette contenaient dans de justes bornes l'enthousiasme des amateurs accourus, dès le premier jour, avec des espérances fondées sur leur présomption comme séducteurs, ou, plus certainement encore, sur les nombreux succès qu'ils devaient à leur fortune. Après quelques jours d'étude, riches et beaux se le tinrent pour dit : les plus sensés battirent définitivement en retraite ; les plus hardis ajournèrent leurs projets.

Violette prit donc courage, ne voyant aucune de ses craintes se réaliser ; elle se mêla, plus qu'elle ne l'avait fait encore, au monde qui l'entourait, et s'abandonna bientôt aux riantes illusions que ses dix-sept ans lui donnaient, que sa jeune expérience ne pouvait encore détruire ; âge heureux où le plaisir d'une heure efface le rude souvenir des réalités de la vie, où notre âme, douée d'une élasticité résistante, ne garde l'empreinte d'aucun souci, où la méfiance de l'avenir, si tant est que cette méfiance soit parfois éveillée, combat en vain les joyeux entraînements de l'heure présente.

Miss Norris, qu'une rechute causée par je ne sais quelle imprudence clouait encore sur son sofa quinze jours après le début de son amie, voulait à toute force s'imaginer que les succès de Violette lui faisaient grand plaisir, et qu'elle n'en éprouvait pas la moindre jalousie. Elle passait ses longues journées, entourée de chiffons et de dentelles, à essayer les robes les plus élégantes, les coiffures les mieux adaptées à son genre de beauté.

Pour toute distraction, elle avait le bruit du cabriolet de Harcourt, bruit familier maintenant à son oreille, soit qu'il envoyât deux ou trois fois par jour pour savoir de ses nouvelles, soit qu'il vînt lui-même s'informer de l'état où se trouvait l'intéressante malade.

Mais il ne s'expliquait pas... Il traînait les choses en longueur... et la saison tirait à sa fin.

Émily n'en devenait que plus vertueuse, plus réservée chaque jour, et mistress Norris se demandait si le moment n'était pas venu d'intervenir en déclarant, ainsi que le veut à certain moment la tactique maternelle, que le cœur de sa fille commençait à être compromis; qu'elle ne pouvait tolérer plus longtemps des assiduités compromettantes; et qu'il fallait ou renoncer à la voir, ou lui proposer catégoriquement un parti honorable.

Mais Émily n'entendait pas qu'on se mêlât de ses petites affaires : elle avait signifié à sa mère qu'il ne fallait pas se jeter ainsi à la traverse de ses opérations, et toutes deux discutaient un matin ce point délicat avec une chaleur qui menaçait de devenir excessive, lorsque le bruit de certaines roues s'arrêtant à leur porte, de bien meilleure heure que de coutume, rompit fort agréablement la conférence.

— C'est lui, maman! s'écria miss Émily sursautant de joie. Maman, maman, ne vous sauvez pas ainsi!... Maman, le col de valenciennes!... Maman, le flacon d'eau de mélisse! Maman, mes cheveux sont-ils en ordre?

Mistress Norris s'était sauvée en effet, mais pour revenir aussitôt, armée d'une petite boîte dont le couvercle, à l'intérieur, était revêtu d'un papier métallique. C'était du rouge chinois, le meilleur et le plus vraisemblable de tous les rouges, qu'elle laissa dans les

mains de sa fille éperdue,... et s'échappant de plus belle :

— *Pas trop,* mon enfant ! *pas trop!* lui dit-elle pour dernière recommandation.

Un instant après, Harcourt entrait dans le salon, heureux d'y trouver miss Émily, dont les joues légèrement animées indiquaient une agréable émotion confirmée encore par l'éclat de ses yeux, et par le plus doux, le plus meurtrier de ses charmants sourires.

Le fait est que, pour cette fois, elle s'attendait à une « proposition formelle. »

Mais il s'agissait tout simplement d'une partie de plaisir, d'une promenade à Greenwich, organisée par un ami de Harcourt, lord Stanmore, et à laquelle, en considération de ce dernier, était conviée la belle miss Émily.

Un peu désappointée, mais n'en laissant rien paraître, elle voulut bien, ainsi qu'on le lui demandait, désigner le jour où son médecin lui avait garanti qu'elle serait en état de sortir sans compromettre sa guérison.

Ce point réglé, Harcourt s'éloigna : il ne s'était pas aperçu, il n'avait pas voulu s'apercevoir de l'espèce de désenchantement où il laissait sa bien-aimée.

Émily n'eut pas plutôt entendu s'éloigner le cabriolet de son indécis adorateur, qu'elle se fit apporter une petite écritoire en bois de rose, et barbouilla le plus pressant petit billet à l'adresse de miss Woodville, qu'elle n'avait pas vue depuis plusieurs jours et qu'elle priait d'accourir au plus vite.

Il s'agissait de savoir si Violette était déjà invitée à la promenade en question, si elle avait eu la priorité sur Émily, et si enfin tout ce qu'on disait de la passion de lord Stanmore pour notre jolie débutante était ou non officiel.

Le fait est que, parmi les plus chauds admirateurs de la Vénus improvisée, on distinguait ce jeune homme, d'une tournure charmante, tout récemment sorti de l'université (il avait à peine vingt-deux ans), et l'un des plus riches héritiers des trois royaumes.

Il s'était bien vite aperçu que, pour gagner le cœur de Violette Woodville, ni le rang, ni la richesse ne lui serviraient à grand'chose, car il n'avait à compter ni sur la vanité, ni sur l'avarice de cette douce et modeste enfant. Une telle découverte l'eût découragé dix ans plus tard; mais à vingt-deux ans, elle devait exalter ses désirs. Il comptait d'ailleurs sur lui-même, sur l'intérêt qu'il avait su inspirer à plus d'une belle dame, sur une tentation sans cesse offerte, sur le mauvais exemple, enfin sur ce qu'il s'était présenté tout des premiers à un cœur qui tôt ou tard devait se donner.

Il s'empressa donc de se lier, ce qui lui fut on ne peut plus aisé, avec toutes les *prime donne,* toutes les *ballerinas* chez lesquelles il pensait pouvoir rencontrer leur nouvelle camarade. Il fut désormais assidu aux concerts, aux répétitions, aux soupers d'après-ballet, aux bals d'artistes, partout enfin où il avait l'espoir de se trouver, ne fût-ce qu'un instant, auprès de celle qu'il voulait charmer. Il rechercha tous les moyens de lui plaire, de se concilier ceux qui l'entouraient; et il est certain qu'il ne reçut ni de Violette, ni de ses parents, un accueil de nature à lui interdire tout espoir.

Ceux-ci rêvaient toujours, pour leur fille, un mariage d'inclination qui la ferait pairesse du royaume-uni, et riche à millions. Sainte-Alme était loin de voir la chose du même œil; mais il ne contrariait pas ouvertement ses chers amis, comptant leurs espérances parmi les stimulants nécessaires à son élève.

Violette, elle, ne songeait à rien moins qu'à un parci

coup du sort; toutefois elle était flattée de la respectueuse préférence qu'en toute occasion lui témoignait lord Stanmore, qui avait eu l'esprit de choisir le respect comme un des plus sûrs moyens de gagner ce noble cœur.

Miss Norris avait deviné juste. La partie de Greenwich était un hommage à la préférée de lord Stanmore; hommage discret, dont celle qui l'allait recevoir ne songeait nullement à se vanter, bien qu'au fond elle en fût reconnaissante. Elle se rendit sans retard à l'appel de son amie, et comme elle avait *carte blanche* pour inviter qui bon lui semblerait, elle ne manqua pas de convier Émily ainsi que sa mère à être de la promenade.

— Merci, ma chère enfant, répliqua Émily un peu piquée. M. Harcourt nous avait déjà engagées... Mais puisque nous voilà sur le chapitre de lord Stanmore, qu'en faites-vous, ma petite?... Est-il homme à vous épouser?... A-t-il quelque mère, quelque odieux tuteur qui vous mette martel en tête?

— Vraiment, je l'ignore, répliqua Violette déjà troublée; mais je n'ai pas l'ambition que vous voulez bien me supposer. Les parents de lord Stanmore m'en voudraient sans doute à la mort s'il devenait mon mari... Et je vous avoue que, pour rien au monde, je ne voudrais encourir le juste mépris d'une famille où j'entrerais de la sorte.

— Vous êtes folle, en vérité! s'écria Émily éclatant de rire à cette déclaration de principes. Et si je ne vous connaissais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, je vous prendrais, savez-vous, pour une sotte... J'aime mieux supposer que lord Stanmore est un saint jeune homme auquel vous voulez plaire par des discours et une morale à son usage.

— Voyons, Émily, ne me raillez point ainsi. Vous savez bien que je suis sincère, et...

— Je sais que vous parlez comme les proverbes du feu roi Salomon, qui m'ont toujours paru fort divertissants... Mais laissons là vos affaires, et jasons un peu des miennes. Que dit-on de Harcourt et de moi?... Croit-on qu'il finira par se décider?...

Violette hésitait à répondre.

— Oh! parlez sans crainte, reprit Émily. Je suis sûre et certaine que la petite Céleste a déjà tenu cent méchants propos sur notre compte.

— Céleste?... Non pas que je sache; mais beaucoup de gens prétendent... prétendent...

— Que je suis la maîtresse de Harcourt?

— Oh! non, pas cela! s'écria Violette plus déconcertée que jamais... Seulement, on croit...

— On croit qu'il ne m'épousera pas? Eh bien, moi, je crois le contraire... et que j'aurai le bonheur de rabattre le caquet à toutes les pécores comme mademoiselle Céleste... A propos, est-elle invitée?

— Je le... j'en ai peur... Mais ne vous en inquiétez pas.

— M'en inquiéter, moi?... Je m'en réjouis : Harcourt la traitera, je vous le prédis, avec le mépris le plus profond; et ce n'est pas moi qui la plaindrai de l'aventure. Au surplus, ma chère enfant, si M. Harcourt m'épouse, vous serez toujours, je vous le garantis, ma meilleure amie. Il vous aime déjà beaucoup; et j'entends bien vous voir souvent avec nous... A nous trois, dans notre loge, ne sera-ce pas délicieux?... Et nous verrons danser mademoiselle Céleste, avec son pied en dedans.

— Vous êtes vraiment bien bonne, ma chère Émily;... mais... mais ne trouverez-vous pas mauvais que je vous

demande si vous avez des nouvelles de M. Larray?... J'ai bien peur qu'il n'ait lieu de se plaindre de vous... On le dit parti pour Paris... En savez-vous quelque chose?

Au nom de Larray, la physionomie d'Émily changea brusquement. A un rire nerveux et contraint, un éclat de pleurs succéda presque sans transition.

— Ne me parlez pas de lui! ne prononcez pas son nom! s'écria-t-elle cachant sa figure dans ses mains.

— Eh! mais, dit Violette surprise au plus haut point, si vous l'aimiez tant, pourquoi...?

— Pourquoi ne pas accepter sa main?... Ah! voilà!... Parce que je me suis laissé tourner la tête... parce qu'on m'a fait des impertinences, et que j'ai voulu éclabousser à mon tour celles qui avaient l'air de me traiter du haut en bas... Et quand Henri m'a vu coquette avec M. Harcourt, il m'a fait une scène... je me suis fâchée... je lui ai dit cent choses plus dures les unes que les autres... Il s'est d'abord mis dans une colère effrayante... et puis... et puis il s'est radouci... Il m'a pris la main; il m'a demandé de ne pas nous quitter sur une si fâcheuse impression... Il m'a dit qu'il m'avait beaucoup aimée... que je comprendrais cela plus tard... qu'en attendant, il me conseillait d'être prudente... qu'il me quittait sans emporter aucun mauvais vouloir, bien au contraire... Puis il est parti... moi ne me doutant de rien, et sûre que je le reverrais le jour d'après... Le lendemain il était en France!... Et tout est fini... fini pour toujours... et jamais, jamais je ne serai...

Ici les pleurs coupèrent la parole à cette étrange fille, et elle se jeta dans les bras de Violette sans se rendre compte à elle-même de l'inconséquence de ses sentiments.

VII

Une belle journée, j'entends une journée franchement belle, limpide et sereine, tiède et radieuse, n'est en aucun lieu du monde un méprisable présent du ciel. En Angleterre, cependant, où entre autres mérites, lorsqu'il s'agit d'une partie de campagne organisée à l'avance, elle a celui d'une bonne fortune rare, d'une coïncidence inespérée, une belle journée vaut cent pour cent de plus que partout ailleurs.

Et la journée était belle. Violette en s'éveillant, non sans songer quelque peu à lord Stanmore, l'avait proclamée « délicieuse, » et vers une heure de l'après-midi, M. Woodville venait d'envoyer querir, chez le loueur voisin, une calèche découverte, quand on lui remit un billet envoyé par le noble amphitryon.

Sa Seigneurie expliquait qu'ayant reçu des nouvelles alarmantes sur la santé de sa mère, et apprenant qu'elle avait mandé deux médecins, il n'avait pas cru pouvoir se dispenser de partir sur l'heure pour Brighton, où résidait lady Stanmore. Il entendait, néanmoins, que la partie projetée n'eût point à souffrir de ce contre-temps imprévu. Tous les arrangements subsistaient, et un de ses amis s'était chargé de faire à sa place les honneurs de la fête. Lord Stanmore finissait son billet par l'expression très-chaleureuse d'un regret qui n'avait rien d'affecté.

Violette, après cette lecture, demeura fort attrapée. Une bonne partie de son plaisir lui faisait défaut, et, s'approchant avec une moue charmante de la croisée

entr'ouverte, elle se prit à penser qu'après tout, puisque lord Stanmore ne pouvait venir, il ne faisait pas si beau temps.

Mistress Woodville était consternée, mais par un autre motif :

— C'était bien la peine, s'écria-t-elle, de commander ce beau chapeau rose!

— Allons, allons, s'écria Woodville, jamais une bonne fille comme la mienne n'a de trop jolis chapeaux.

— Je ne dis pas cela... mais si j'avais su que lord Stanmore serait absent, reprit la prudente mère, je n'aurais pas fait mettre tant de blonde sur celui-ci.

Les deux époux tombèrent d'ailleurs d'accord sur ce point : c'est qu'on ne pouvait se dispenser de se rendre à l'invitation pressante de lord Stanmore, puisqu'après tout la promenade avait été arrangée en l'honneur de Violette, et puisqu'on aurait l'air de témoigner du mépris au *gentleman* chargé de remplacer l'hôte absent.

La calèche arriva sur ces entrefaites. Elle était presque neuve et fort bien attelée. On s'y installa, non sans une certaine satisfaction intérieure. On alla prendre les dames Norris, à qui on l'avait promis, et on arriva, un peu tard, à Whitehall-Yard, où stationnaient trois ou quatre équipages remplis de belles personnes empanachées, enrubanées, pimpantes, et fort impatientées d'avoir failli attendre.

Derrière ces équipages, avons-nous besoin de le dire? se tenaient à distance deux ou trois cabriolets dont les propriétaires, gantés de blanc, et se mirant dans le vernis de leurs bottes, travaillaient de temps en temps à calmer, par leurs discours, les impétueuses sylphides au service desquelles ils s'étaient enrôlés.

L'arrivée des Woodville fut le signal du départ. On leur fit force reproches, pendant lesquels les *grooms* de ces messieurs, la main au chapeau, demandèrent leurs instructions pour la soirée. Au milieu de ce caquetage général, et pendant que ces dames s'enveloppaient de leurs châles, précaution de rigueur avant de s'embarquer, une petite voix de fausset dominait le tumulte. C'était celle d'une fort gentille et fort élégante créature, remarquable par les soins touchants qu'elle prenait d'elle-même.

— Mon cachemire, milord... Mille pardons... Est-il droit?... Oui, c'est cela... Que d'excuses, milord... Milord, c'est à merveille... Ne vous en inquiétez plus, milord... Que je suis indiscrète!...

Et le malheureux, dont on stimulait encore le zèle par ces excuses multipliées, redoublait d'attention pour draper sur les épaules de la dame en question un magnifique cachemire des Indes.

— Eh mais! reprit-elle, voici l'aimable, la délicieuse miss Norris... Ah! milord, votre bras, je vous prie; il faut que je lui dise deux mots!...

Émily, de son côté, l'avait à peine aperçue qu'elle s'était mise sur la défensive :

— Voilà Céleste! avait-elle dit à Violette, du même air que Wellington eût dit : « Voilà Buonaparte! »

— Ah! la jolie robe!... s'écria mademoiselle Céleste tirant la première, à l'encontre des traditions de Fontenoy. Et vous êtes charmante avec... Le bonheur vous va bien, ma chère... car il faut que je vous félicite... On vous félicite, n'est-ce pas?... Et vous aussi, M. Harcourt?... Allez, allez, vous serez heureux... vous êtes faits l'un pour l'autre... Mon Dieu, que le mariage est une drôle de chose!... Et à quel jour la noce, ma chère petite?

Ces derniers mots furent dits à demi-voix, mais de manière à ce que personne n'en perdît une syllabe. Rassemblant tout le sang-froid dont elle était capable, Émily Norris fit semblant de ne pas comprendre, et porta immédiatement l'attaque dans le camp ennemi.

— Je ne sais, en vérité, de quoi vous voulez parler, miss Céleste... mais laissez-moi vous dire combien nous avons été sensibles à votre mésaventure de samedi... Tout le monde m'a dit que le public avait été affreux pour vous, et j'aurais voulu pour beaucoup...

— Ah ! que vous êtes bonne ! se hâta d'interrompre mademoiselle Céleste. Prendre ainsi mes intérêts !... que c'est bien à vous !... Mais soyez tranquille... Ce que j'en ai fait samedi n'était que pour me débarrasser de ce rôle qui m'ennuie à la mort... Vous ne voulez donc pas, méchante, me prier à votre mariage?... Est-ce par ordre de M. Harcourt?... Ah ! monsieur, ce serait bien mal à vous!... Mais voilà milord que je tiens ici depuis un quart d'heure... Ne m'en veuillez pas, milord... Au revoir, ma chère enfant !

Puis mademoiselle Céleste s'éloigna, emportant la douce certitude d'avoir abominablement contrarié miss Norris, sinon directement, au moins et par ricochet, en exaspérant l'indolent amoureux de sa camarade. Harcourt, en effet, n'était pas d'humeur à prendre aisément son parti quand on se moquait de lui, sans qu'il lui vînt de bonnes répliques. Il trouvait cela désagréable.

Tout en causant et riant, on arriva au bord de la Tamise. Deux ou trois *gentlemen*, installés déjà sur les bateaux, préparaient tout pour la plus grande commodité des dames. L'un deux sauta sur la berge et dit tout bas quelques mots dans l'oreille de Harcourt qui le pré-

senta aussitôt à Woodville, formant l'arrière-garde du cortége.

Violette, à ce moment, s'appuyait sur le bras de son père, et boudait encore un peu. regrettant tout bas l'absence de lord Stanmore.

Elle reconnut M. d'Arcy, M. d'Arcy qu'elle n'avait pas rencontré une seule fois depuis la soirée chez mistress Norris.

Peu à peu, comme cela ne pouvait manquer, la bizarre impression qu'il avait ce jour-là produite sur elle s'était effacée et perdue dans une suite d'émotions nouvelles.

D'Arcy qui, chez mistress Norris, n'avait fait aucune attention à elle, mais qui en devait naturellement une assez grande à l'héroïne de la fête, à la préférée de lord Stanmore, resta ébahi devant le plus charmant visage que jamais, à son avis, il eût admiré.

Il la conduisit, après quelques mots de politesse, au premier bateau dans lequel venaient de s'installer, les uns après les autres, Émily Norris et M. Harcourt, encore tout irrité des plaisanteries de mademoiselle Céleste, puis cette jeune dame elle-même, et son *milord*. Quand M. Woodville et Violette eurent pris place à leur tour, d'Arcy s'aperçut qu'il n'avait plus où se mettre.

— Eh bien, d'Arcy, lui cria lord William C***, quels singuliers yeux nous faites-vous donc? Vous trouverez amplement de quoi vous loger dans les autres barques.

— Je le sais bien, répliqua d'Arcy, mais voici la seule où je puisse monter. Qui voudra bien se déranger pour moi?

— Ah! vous plaisantez, sans doute?

— En vérité, cher William, je parle très-sérieusement... il faut qu'un de vous soit assez bon pour

changer de bateau. Je suis spécialement chargé de veiller à ce que miss Woodville ne coure aucun danger, et je manquerais à ma mission si je ne restais auprès d'elle.

Se penchant alors à l'oreille de lord William, d'Arcy lui dit quelques mots qui eurent le merveilleux pouvoir de le déterminer à prier mademoiselle Céleste de s'en venir avec lui dans une autre embarcation.

Mais mademoiselle Céleste avait savamment manœuvré pour conquérir la place qu'elle occupait, et trouvait odieux, insupportable d'être ainsi expulsée : opinion qu'elle exprima nettement à lord William.

— J'ai beau faire, mon cher, dit ce dernier penché du côté de d'Arcy, mademoiselle se trouve bien, et vous ne voudriez pas la déranger.

Puis il ajouta, sur un ton beaucoup plus confidentiel :

— Voyez si vous pouvez la tirer d'ici... Pour ce qui me regarde, la chose m'est tout à fait indifférente... Mais je ne voudrais pas me brouiller... Nous n'en sommes pas encore là... Il faudrait se raccommoder ensuite, et je n'ai pas le temps de compliquer ainsi mes affaires.

D'Arcy, de l'air le plus doux du monde, tendit la main à mademoiselle Céleste, qui crut voir dans ce geste amical un symbole de paix, et prit sans défiance cette main robuste. Aussitôt elle sentit son joli poignet comme étreint dans un levier de fer qui bon gré, mal gré, lui fit quitter la banquette où elle était assise. Cette action vraiment déloyale fut accompagnée d'un sourire et d'un regard destinés à mademoiselle Céleste toute seule, et que, pour rien au monde, pas même pour la place qu'il ambitionnait près de miss Woodville, d'Arcy n'aurait voulu laisser surprendre à cette dernière.

Effectivement ce regard et ce sourire en disaient long.

Ils subjuguèrent complétement la pauvre petite danseuse, qui s'en alla, sans broncher ni mot dire, au grand étonnement de l'amoureux milord.

Elle fut à l'instant même remplacée près de Violette par M. d'Arcy, qui appela, pour tenir lieu de lord William, la seule dame de la compagnie venue à la fête sans se prémunir d'un cavalier. Lorsque celle-ci se fut assise à côté de lui, et c'était justement ce qu'il avait voulu, l'équilibre de la barque se trouva fort compromis. Un batelier pria M. Woodville de passer sur un autre banc. Peu à peu les choses s'arrangeaient au gré de d'Arcy.

Il débuta, du ton le plus aisé, par quelques compliments sur l'absence de lord Stanmore, et les regrets que Sa Seigneurie ne manquerait pas d'éprouver, regrets bien faciles à concevoir, lorsqu'on en savait la cause; et, la cause, il n'affectait point de l'ignorer, ce qui ne laissa pas que de gêner un peu miss Woodville.

Dès qu'il s'aperçut qu'elle lui répondait avec embarras, il détourna la conversation sur des sujets tout à fait indifférents, et s'y prit avec tant d'art que la timidité naturelle de Violette fit place en très-peu d'instants au charme d'un entretien enjoué, facile et dépourvu de toute prétention.

Ce n'était pas un médiocre sujet d'étonnement pour Violette que de se sentir si vite à son aise avec un étranger, et que cet étranger fût justement l'impitoyable railleur dont les propos l'effrayaient, la déconcertaient tellement lorsqu'elle l'avait entendu causer avec M. Harcourt.

Elle ne retrouvait plus en lui cette hauteur sèche et dédaigneuse, ce mépris amer dont elle gardait encore

un déplaisant souvenir. Sa physionomie était franche et bienveillante ; ses traits n'exprimaient plus qu'une sorte de philanthropie bénigne.

Comment avait-elle pu penser si mal d'un si digne garçon ?

VIII

— Croiriez-vous, miss Woodville, s'écria tout à coup d'Arcy, que je vous ai vue pour la première fois, à l'Opéra, mardi dernier? Je ne fais, c'est mon excuse, que rentrer en ville. Et, à ce propos, je vous dois beaucoup de remerciments. Vous m'avez procuré, à un degré dont je ne me croyais plus susceptible, le plaisir exquis de l'admiration.

— Je suis charmée que le ballet vous ait plu, répliqua timidement Violette. La mise en scène est réellement magnifique...

— La mise en scène?... Oui, c'est possible ; mais ce n'est pas précisément de la mise en scène que je parlais... Je n'ai réellement apprécié le ballet qu'à partir du moment où Vénus m'est apparue... Allons, je vois que vous êtes déjà fatiguée de vous entendre dire à quel point vous êtes belle... Jeune comme vous l'êtes, ce plaisir est déjà usé pour vous... Tant pis ! il faudra bien vous résigner à ce culte devenu importun, mais dont ne peut se défendre quiconque vous a vue.

— M. d'Arcy, vous vous trompez, répondit naïvement Violette. Je ne suis pas le moins du monde habituée à de si gracieux compliments... Mais je n'aime pas, je vous l'avouerai, qu'on exagère ce qu'on me dit de

moi-même... C'est me témoigner qu'on me croit vaine de ma figure, et je vous assure, monsieur, qu'on a grand tort... Aimez-vous l'Opéra, M. d'Arcy?

— Beaucoup, miss... D'abord, parce que je suis fort sensible au charme de la musique... Cela ne serait pas, d'ailleurs, que par principe, j'irais souvent.

— Par principe?

— Mon Dieu, oui. La vie de tous les jours nous rabaisse, nous endurcit tellement qu'il faut bien, de temps en temps, secouer la poussière de ses romans d'autrefois, et raviver ce qu'ils nous ont laissé de sensibilité à moitié détruite. Pour cela, rien ne vaut, à mon sens, ce spectacle idéal, où tous les arts unis concourent à nous faire oublier une prosaïque existence... Mais vous ne pouvez comprendre un tel besoin... Vous êtes trop jeune, miss, et d'ailleurs, il est exclusivement le partage de qui vient au monde avec de grands défauts... Or je gagerais bien, sur les miens, que vous ne vous en connaissez point.

— Je vous remercie de cette opinion, répliqua Violette en riant, mais vous vous trompez encore... Seulement, les défauts que je me connais, je me garderais de m'en vanter.

— Vraiment?... Eh bien, j'imagine que si j'insistais beaucoup, vous seriez la première à me les révéler?

— Et qui vous donne cette idée?

— La divine candeur de votre beau front.

— En vérité, monsieur, je vous le répète, vous me jugez beaucoup trop charitablement;... je ne vaux pas mieux, sachez-le bien, que le reste de l'espèce humaine.

De ce simple mot, d'Arcy partit pour établir une comparaison moitié sérieuse et moitié plaisante entre Violette et toutes les personnes embarquées avec elle. Ne se croyait-elle pas meilleure que la *dame seule* dont

nous avons parlé, confidente, depuis tantôt vingt ans, des chagrins de Desdemona et des noirceurs de Yago?... Ne valait-elle pas mieux que M. Harcourt?... On ne la comparerait pas à M. Woodville, le respectable auteur de ses jours;... mais miss Norris, par exemple...

— Miss Norris est mon amie, interrompit sur-le-champ Violette qui commençait à se rappeler mieux le langage méprisant tenu par M. d'Arcy à l'égard d'Émily.

— Ah! c'est différent! s'écria M. d'Arcy.

Pour comprendre au juste le sens de ces mots ambigus, Violette dut lever les yeux et scruter le regard dont ils étaient accompagnés. Or il arriva que ce regard, doué d'une vivacité, d'une pénétration particulière, et accompagné d'un sourire qui faisait valoir une bouche on ne peut plus spirituelle, s'adoucit singulièrement lorsqu'il rencontra celui de Violette. Et Violette détourna la tête aussitôt; mais elle avait, auparavant, ressenti une vive impression de plaisir.

Ceci n'a rien d'étonnant, car d'Arcy avait les plus beaux yeux du monde, au dire de tous ceux qui l'ont connu : et surtout les plus changeants, les plus expressifs. Leur charme, caché d'ordinaire sous le voile rigide d'une indifférence absolue, éclatait par moments, et par moments seulement, avec une puissance victorieuse. C'était là, comme agréments physiques, sa véritable supériorité.

Il continua sa revue satirique sur le ton très-confidentiel qu'elle rendait nécessaire et naturel aux yeux de Violette : elle le conduisit enfin à se proposer lui-même comme objet de comparaison, et à demander si miss Woodville voudrait bien échanger toutes ses perfections contre le mince mérite de son très-humble serviteur.

— Mais, M. d'Arcy, répondit-elle avec une adorable

simplicité, je vous connais si peu !... Je gagerais, cependant, que vous êtes un excellent homme.

Tant d'ineffable innocence, tant de confiante douceur étaient faites pour attendrir un tigre lui-même. D'Arcy aurait bien voulu sourire... mais il ne le put pas, même *in petto*.

Harcourt, qui était déjà au bout de ses discours à la belle Émily, vint fort à propos délivrer d'Arcy de l'embarras qu'il s'étonnait d'éprouver. Celui-ci dut répondre à son ami, qui se plaignait de mademoiselle Céleste, et Violette fut à même de voir, une fois encore, combien il changeait de langage et de ton, lorsqu'il s'adressait à d'autres qu'à elle.

Pendant la promenade qui précéda le dîner, il ne voulut laisser à personne le soin de donner le bras à Violette. Ils explorèrent ensemble les points de vue, visitèrent l'hôpital des matelots invalides, et ne se séparèrent qu'au seuil de l'hôtel « *The Ship* » où le dîner était commandé.

Émily, au même instant, abandonnait le bras de Harcourt, et sa mère, s'approchant d'eux pour la première fois depuis le départ :

— Je crains bien, chère enfant, lui dit-elle de ce ton discret qui lui était familier, je crains d'avoir gâté en partie votre journée de plaisir en ne trouvant pas moyen de prendre place dans le bateau où vous étiez... C'est une chose bizarre, M. Harcourt, que l'enfantillage d'Émily sur ce chapitre... Elle ne peut supporter de ne pas être chaperonnée, et chaperonnée par sa mère... Mais, vous en êtes témoin, la barque était pleine... Il aurait fallu déranger ces excellents Woodville... et ils étaient venus nous prendre avec tant d'empressement...

— Je vous remercie, chère mère; j'ai bien regretté que vous ne fussiez pas avec nous... Mais j'ai bien vu

que vous n'aviez pu mieux faire, répondit miss Émily en jeune personne bien apprise.

Et un moment après, tandis qu'elle arrangeait ses cheveux devant une glace, en attendant qu'on servît :

— Maman, reprenait Émily avec un tout autre accent, mais à demi-voix, je vous demande en grâce de ne pas vous mettre à table trop près de moi... Surtout, pas de vis-à-vis... Du même côté que nous, mais le plus loin possible... Vous m'entendez, n'est-ce pas?

— Bien, ma fille, bien, répondait mistress Norris du même air que si elles eussent échangé les plus tendres propos : mais prenez garde à ne pas trop agacer les nerfs de mademoiselle Céleste... Ces créatures-là sont à ménager... Elles ont la dent mauvaise... Pour mon compte, vous allez me voir lui faire toutes les politesses dont je pourrai m'aviser.

D'Arcy avait emmené son ami dans une embrasure de croisée.

— Dites-moi donc, Harcourt, vous connaissez, n'est-il pas vrai, cette petite fille?

— Qui cela?

— Cette petite Woodville, pardieu!

— Miss Woodville?

— Miss Woodville, si vous y tenez. Vous êtes quelquefois d'un pointilleux bien amusant... La bonne compagnie vous forme, à ce qu'il me semble... Eh bien, *miss* Woodville?

— Miss Woodville est une personne... fort bien.

— Je le savais... Après?

— Et vous perdriez votre temps si vous vous imaginiez...

— C'est mon affaire. Après?

— Elle est fort liée avec miss Norris, continua Harcourt prenant son air le plus grave, le plus solennel.

Elle ne reçoit guère conseil que de son amie, et miss Émily a de si excellents principes qu'une personne admise dans son intimité...

— Allez vous promener! s'écria d'Arcy lui riant au nez de la meilleure grâce du monde, et sachez bien que vous ne m'ôtez nullement la curiosité d'en savoir plus long... Au surplus, je vous remercie de vos renseignements. On en pourra tirer parti.

Le dîner était excellent. Le vin de Champagne, déclaré des plus fins, fut plusieurs fois remis en question, et critiqué *con amore*. On put remarquer, sous sa bénigne influence, un rapide développement dans l'indulgence de mademoiselle Céleste pour les madrigaux un peu cavaliers de *milord*. Émily et Harcourt s'entendaient aussi fort bien pour des gens qui jouaient évidemment aux propos interrompus. Mistress Norris, qui s'étonnait depuis quelque temps de n'avoir pas, de meilleure heure, préféré le vin de Champagne aux plus brillants échantillons de la race *dandy,* tout en lui faisant honneur, n'en conservait pas moins une majesté décente; et d'un œil de lynx, légèrement attendri toutefois, elle guettait les allures de son gendre prédestiné. Mais on voyait qu'elle avait médité ces vers du *Misanthrope :*

> A force de sagesse, on peut être blâmable.
> La parfaite raison fuit toute extrémité,
> Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
>
> . . . .
>
> Bref, c'est une folie à nulle autre seconde,
> Que vouloir se mêler à corriger le monde.

Après le dîner, d'Arcy fut très-prévenant pour M. Woodville, qu'il prit à part et auquel il se plaignit de « la ladrerie » des directeurs de théâtre. Puis il trouva mieux encore le chemin de son cœur, en lui parlant de Violette comme d'un miracle des cieux, d'une

Terpsichore nouvelle, et en lui répétant tout ce qui se disait, selon lui, dans les salons du plus grand monde, sur le compte de cette jeune merveille.

Quand il fut question de s'aller promener dans le parc de Greenwich, au clair de lune, d'Arcy s'inquiéta outre mesure du châle de mistress Woodville, à laquelle d'ailleurs il présenta solennellement un jeune homme de seize ans, son propre cousin, lord Toppington, pour la première fois admis à l'honneur insigne de dîner avec « des femmes de théâtre. »

Le malheureux en était tout hors de lui. L'excellente mistress Woodville, malgré toute la peine qu'elle prit à lui chercher la conversation la plus simple, la plus terre à terre, n'en put tirer que des balbutiements confus. Elle lui faisait autant de peur que sa grand'mère (j'entends la grand'mère du jeune homme, la noble duchesse de M***), quand elle le mandait avant le déjeuner, pour le semoncer vertement sur ses « folles dissipations. » Elle appelait ainsi tout excédant de vingt guinées dans les dépenses mensuelles de son petit-fils.

Pendant que, tout en nage et mal à l'aise, l'infortuné cherchait comment il pourrait mettre à profit sa présentation à une actrice de Covent-Garden, d'Arcy s'était glissé près de Violette, et c'était avec elle qu'il parcourait les sentiers éclairés par la lune, lui parlant du ciel et des astres, comme jamais encore elle n'en avait ouï parler.

Ils étaient les seuls perdus dans ces glorieuses contemplations. Ce n'était pas mademoiselle Céleste à qui *milord* eût osé répéter les belles choses que Fontenelle a dites de la lune et des étoiles. Leurs pensées, à l'un et à l'autre, n'allaient ni si haut, ni si loin.

Entre Émily et Harcourt, les affaires se gâtaient un peu. Harcourt l'appelait : *cruelle*, et miss Norris le

trouvait tant soit peu impertinent de ne pas aviser l'unique moyen qu'il eût de l'apprivoiser... Ah! si elle eût été certaine, là, bien certaine qu'il ne se proposerait jamais comme époux... Et encore... encore... Mais qui diable peut répondre d'une personne élevée par une femme aussi discrète que mistress Norris?...

— Savez-vous que c'est un charmant jeune homme que ce M. d'Arcy? s'écria Woodville quand il descendit de calèche à la porte de sa maison. Et, ce qui me plaît particulièrement en lui, c'est qu'il a, comme on dit, le cœur sur la main.

IX

La première fois que Violette revit d'Arcy, elle était sur la scène, et lui dans une des loges les plus voisines de l'orchestre. Ce fut un moment cruel pour la jeune fille, à qui revinrent aussitôt dans l'esprit les opinions émises par lui sur le compte des actrices en général.

— J'appartiens à cette *espèce* qu'il dédaigne, se disait-elle; car elle ne songeait plus au public, qui tout à l'heure absorbait son attention. Je ne suis qu'une danseuse d'Opéra... Eh bien! continua-t-elle, je lui prouverai par ma conduite qu'il a jugé trop vite, et trop sévèrement, et d'une façon trop absolue.

Deux ou trois jours après, d'Arcy parut chez les Woodville. Il venait, de son propre mouvement, leur apporter des nouvelles de lord Stanmore, dont la mère était au plus mal. Pendant qu'il parlait de lord Stanmore, Violette comprit qu'il tenait les yeux attachés sur elle. Cependant, comme elle était vraiment touchée

du chagrin que devait éprouver le jeune pair, elle ne songea pas un moment à retenir ou à déguiser l'expression d'un si légitime sentiment.

Arriva M. Sainte-Alme. Pendant qu'on lui faisait accueil, d'Arcy, s'adressant à Violette, de façon à n'être entendu que d'elle :

— Miss Woodville, est-ce que vous ne sortez jamais?

— Très-souvent, au contraire.

— Et à quelle heure de préférence?

— Le matin, avant le déjeuner.

— Et votre promenade ordinaire... ?

— Kensington-Gardens. Ce parc est si près... c'est tout à fait commode.

— Mistress Woodville vous accompagne sans doute?

— Oh ! non : maman ne se lève pas si matin.

D'Arcy aurait volontiers posé deux ou trois questions de plus, mais il sentit bien qu'à partir de ce moment elles pourraient bien éveiller les soupçons de l'innocente enfant, qui jusqu'alors ne comprenait pas la portée de ses réponses. On s'étonnera peut-être d'une simplicité si grande. Ce n'était pourtant pas manque d'intelligence, mais simplement défaut de précautions méfiantes. Se méfie-t-on, à dix-sept ans, lorsque personne ne nous a trompé encore? Violette entendait, il est vrai, parler chaque jour de ces trahisons et de ces déceptions, si fréquentes dans un certain monde; mais jamais ces choses-là n'avaient rapport à elle, et elles laissaient à peine trace dans sa mémoire, qui les rejetait d'elle-même, au lieu de se les assimiler.

Il y a des esprits ainsi faits. Ce sont les meilleurs et les plus purs. Rarement la Providence les met à l'abri de toute atteinte; rarement ils passent, gardant leur pureté primitive, par les voies fangeuses de ce bas monde.

La visite de d'Arcy fut naturellement commentée par les Woodville, en l'absence de Violette, et ils en vinrent à cette conclusion qu'il était, sans le dire, envoyé par lord Stanmore.

— Car lord Stanmore est amoureux de cette petite, ajouta Woodville. Je m'y connais, et l'on n'en remontre pas à un vieux pécheur comme moi. Il a pu voir, du reste, que je faisais bonne garde;... mais comment lui révéler, sans en avoir l'air, qu'elle est élevée de manière à lui faire honneur, dans quelque monde qu'il la mène... s'ils se marient, bien entendu? Peut-être croit-il qu'elle n'a jamais appris autre chose qu'à danser?... Je voudrais pouvoir lui montrer ce qu'elle nous a coûté en professeurs de tout genre.

— C'est un grand malheur que cette maladie! repartit mistress Woodville, qui ne s'astreignait pas plus que beaucoup d'autres femmes, d'ailleurs excellentes, à suivre les raisonnements de son mari. Maintenant, la saison va finir... Dieu sait quand nous reverrons lord Stanmore! Et encore, si sa mère meurt, il va se trouver en deuil... Dites-moi, Charles, porte-t-on le deuil de père et mère aussi longtemps qu'autrefois?

— Hein?... Je ne sais pas... Mais que diable cela nous fait-il?

Les visites de d'Arcy continuèrent. Il avait le talent de les rendre tout à fait naturelles. Tantôt il passait, par hasard, devant la porte, ou bien c'était un duo qu'il voulait prier M. Woodville de l'aider à déchiffrer, jouant lui-même assez joliment du violon. Toujours il glissait quelques mots de lord Stanmore. Quand il venait, Violette n'était pas toujours avec ses parents. Jamais d'Arcy n'avait le mauvais goût de la réclamer. Il restait moins de temps, et voilà tout.

En revanche, Violette ne figurait jamais dans le ballet

qu'elle ne vît d'Arcy dans la loge la plus rapprochée d'elle, et donnant le signal des applaudissements. Elle s'habituait ainsi à lui, et chaque fois se sentait plus intéressée par ce caractère, qu'elle se reprochait d'avoir mal jugé au premier abord.

Intéresser une femme, cela vaut bien mieux que de lui plaire. Lord Stanmore avait plu à Violette. Maintenant il était presque oublié.

Au bout de trois semaines, et après deux ou trois autres parties comme celle de Greenwich, d'Arcy qui faisait sa cour, mais sans en avoir l'air, et de façon à laisser Violette elle-même dans le doute à cet égard, d'Arcy s'était assuré qu'il n'avait pas, à proprement parler, de rival. C'était à quoi il tenait le plus. Pour le reste, il s'en fiait à l'effet du temps, et ne se hâtait pas de mettre Violette en demeure d'étudier, de se définir à elle-même les sentiments qu'elle avait pour lui. D'Arcy avait médité cet axiome d'un moraliste français : « Les impressions sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins sensibles. » Et pourquoi, d'ailleurs, ne pas savourer en paix les infinies douceurs d'un attachement qui naît et se développe par cette seule force que Dieu a mise en lui?

En vertu d'un autre calcul non moins juste, d'Arcy s'était bien gardé de mettre à profit les renseignements qu'il s'était procurés sur les matinales sorties de Violette. Il pressentait que, ne le connaissant pas encore assez intimement, elle serait plus étonnée que ravie de le voir intervenir ainsi dans ses habitudes quotidiennes. Mais à petit bruit, il s'était assuré qu'une espèce de femme de charge était la compagne ordinaire de miss Woodville, lorsque, par le conseil des médecins (car c'était après tout une assez délicate créature), elle allait, chaque matin, de très-bonne heure, pour ne pas trou-

bler les arrangements domestiques, faire le tour de Kensington-Gardens.

— Harcourt, mon bon ami, qu'avez-vous donc? demanda-t-il un jour à son ami qu'il vit entrer, l'air maussade et refrogné, dans les salons de Crockford (1).

— Je suis... malade; je suis tourmenté... je suis malheureux.

— « *Il n'y a pas de plus grande folie que d'être malheureux,* » répliqua tranquillement d'Arcy empruntant cette belle maxime à l'égoïste du Deffand... Mais enfin, de quoi s'agit-il?

— Eh, ne m'en parlez pas!... Cette infernale Céleste m'a compromis avec les Norris... Il y a eu des scènes, des gémissements, des attaques de nerfs, et vingt autres gaietés pareilles... Ma parole d'honneur, je ne sais plus à quel saint me vouer.

— A sainte Rupture, répliqua toujours du même flegme l'imperturbable d'Arcy.

— Oui... si Émily ne m'aimait pas.

— Pauvre garçon!... savez-vous bien que vous me faites pitié?

— Pardieu, cela vous plaît à dire, s'écria Harcourt de fort mauvaise humeur, vous qui n'avez jamais tenu à une femme depuis que vous êtes au monde.

— Vraiment! repartit d'Arcy riant de tout son cœur. Et mistress Conolly?... Et cette petite Italienne en l'hon-

(1) Crockford était le propriétaire d'un club célèbre, célèbre surtout comme *enfer* ou *maison de jeu* Depuis la mort de ce Benazet britannique, son club est fermé. Vingt autres ont pris sa place.

(*Note du traducteur.*)

neur de laquelle je me suis fait coiffeur?... Et Estelle qui m'a si proprement ruiné? Ne m'avez-vous pas vu aller à Rome pour l'amour d'une femme divorcée, dont j'étais le troisième séducteur?... N'ai-je pas professé le méthodisme afin de m'introduire chez cette jeune brasseuse que vous savez?... N'aurais-je pas vendu mon âme au diable pour un seul rendez-vous de...

— C'est bon, c'est bon... Je vous connais bien, d'Arcy... vous n'êtes pas fait pour me comprendre.

— Je suis fait, au moins, pour vous aider. Et comme il serait inutile, parfaitement inutile, de chercher à vous rendre raisonnable, ou même à peu près... Dites-moi donc, la Norris ne donne-t-elle pas un souper ces jours-ci?

— Oui... elle ne m'a pas invité.

— Tiens, ni moi non plus... Il y a là-dessous, pour ce qui me concerne au moins, un malentendu évident; mais je trouverai bien quelque moyen de leur rappeler que je suis au monde... et je me charge d'intercéder pour vous la belle Émily... d'attendrir à votre profit son vieux crocodile de mère... Blasphémerez-vous encore contre l'amitié?

Ainsi qu'il l'avait promis, d'Arcy alla le lendemain chez les Norris. Il lui parut que son arrivée interrompait une scène d'intérieur. La petite fille avait voulu se sauver au moment où il entrait; la mère eut quelque peine à retrouver son beau sang-froid. Cependant, à peine remise, elle lui demanda de venir le lendemain passer la soirée chez elle, s'il n'était pas engagé ailleurs.

D'Arcy ne voulait pas autre chose d'elle. Cependant, il jugea poli de causer encore quelques minutes. Émily n'avait pas ouvert la bouche; il lui parla de Harcourt, de la tristesse où on le voyait plongé depuis quelques jours. Elle resta complétement insensible à cette insinuation. Enfin d'Arcy s'aperçut qu'elle avait des larmes, de vraies larmes aux bords des paupières, et cette fois la curiosité le prit.

— Croirait-elle Harcourt envolé pour tout de bon? se demanda-t-il, et son horrible mère lui aurait-elle fait quelque scène à ce sujet?...

Cependant mistress Norris pérorait, à son ordinaire, sur un ton doux et mesuré. Sa fille, qui semblait n'y plus tenir, s'était levée pour se rapprocher de la fenêtre. D'Arcy, discrètement, s'apprêtait à lever le siége, quand arriva cette dame que nous avons déjà vue figurer à Greenwich sans le moindre cavalier avec elle. C'était une connaissance précieuse pour mistress Norris, qui aimait à s'entourer de personnes notoirement respectables. Aussi fut-elle on ne peut plus prodigue de prévenances.

Pendant qu'elle s'épuisait en civilités de toute sorte, d'Arcy s'approcha doucement de la fenêtre où miss Émily, qui continuait à pleurer, lui tournait le dos pour qu'il ne s'en doutât point.

— Ne serais-je pas assez heureux, miss Norris, lui dit-il à demi-voix, pour pouvoir vous être bon à quelque chose?

Les beaux yeux d'Émily, tout noyés de larmes, s'ouvrirent à cette question inattendue. Elle avait pris peur, sans trop savoir pourquoi, des manières inégales de d'Arcy, qui tantôt la brusquait, tantôt la complimentait outre mesure. Mais la question qu'il venait de lui adresser était faite sur un ton et d'une voix qu'elle ne

lui connaissait point. Tout au plus osait-elle s'y fier.

Cependant, quand il l'eut répétée en insistant sur le mot *heureux*, Émily lui jeta un regard d'intelligence... Mistress Norris (elle s'en assura d'un coup d'œil) avait encore le dos tourné, ne songeant qu'à la nouvelle venue... Tout à coup Émily tira de son sein une petite lettre qu'elle fourra, plus prompte que la pensée, dans la main de d'Arcy, lequel, non moins alerte, la fit subitement passer dans la poche de son habit. Après quoi il ne s'occupa plus que de son mouchoir, qui lui servit de contenance.

— Pour Harcourt, n'est-ce pas? demanda-t-il à mi-voix et entre ses dents.

— Non, non!... Vous verrez... à la poste... vous verrez l'adresse... et merci, merci à toujours.

D'Arcy pensa que jamais il n'avait vu miss Norris aussi jolie qu'en ce moment. Tant il est vrai que la reconnaissance, et en général tous les bons sentiments, rendent la laideur bien moins laide et la beauté bien plus belle.

X

Au sortir de chez les Norris, d'Arcy rencontra lord William qui le prit à partie.

— Ah! d'Arcy, mon cher ami, je vous trouve tout à point... Vous voyez un homme pris au piége... j'ai un duel... Voulez-vous être mon second?

— A vos ordres, mon camarade... Mais je suis fâché de l'aventure... De quoi donc s'agit-il?

— Oh! vous devinez bien que cette infernale petite

Céleste est au fond de tout cela... Ses mensonges et ses coquetteries m'ont valu ce gracieux accident.

— Oui-da !... je me doutais qu'elle vous porterait malheur... Avant de se risquer avec ces dames, il faudrait toujours s'informer de leurs vices rédhibitoires... consulter le *stud-book*... et connaître leurs allures... Enfin, William, comment les choses se sont-elles passées ?

— Mon cher, voici. Quand je l'ai prise, elle appartenait, paraît-il, à Spottington... Je la croyais libre, et je ne songeai seulement pas à m'enquérir des droits d'autrui... Comment pareille chose me serait-elle venue en tête?... Elle avait, à la vérité, beaucoup plus d'argent que son métier apparent ne devait lui en rapporter... mais elle me jura qu'elle n'aimait que moi... qu'elle ne tolérait aucun autre soupirant... Elle venait de mettre Dick Wentworth à la porte, en l'honneur de moi, disait-elle... Bref, je m'y laissai prendre... et comme un sot. Un beau matin que vois-je arriver?... Un défi très-en règle de Spottington, s'excusant, sur ce qu'il arrivait seulement de la campagne, de ne m'avoir pas demandé compte beaucoup plus tôt d'une conduite contraire aux procédés que l'on se doit entre *gentlemen*... Je crus ce brave garçon devenu fou... J'allai chez lui pour traiter à fond la question, voir ce dont il retournait avec lui, et de quoi il pouvait se plaindre... Il était sorti. Je lui écrivis alors, lui demandant de vouloir bien au moins préciser ses griefs... Ma lettre n'était point partie lorsque descend chez moi l'imposant Bubble, en qualité d'ami commun, lequel me raconte que pour avoir usurpé l'affection de mademoiselle Céleste, alors que mademoiselle Céleste se trouvait sous la protection déclarée et notoire de Spottington, je me trouvais atteint et convaincu d'une trahison que ce dernier ne pouvait me pardonner. A vrai dire, il n'y avait point là de quoi se couper

la gorge, et l'affaire était de celles qu'on arrange aisément; aussi j'aurais offert mes sincères explications à tout autre qu'à Spottington. Mais j'ai pour ce monsieur une sorte d'aversion ; et je soupçonne fort que l'affaire de Céleste n'est qu'un prétexte pour m'appeler sur le pré... Nous nous étions, une fois déjà, trouvés en délicatesse : mais alors, il n'osa pas montrer les dents...

— Ainsi donc, demanda froidement d'Arcy, c'est pour un sot, et une... coquette, que vous allez risquer votre vie?

— Il le faut, vous le voyez bien... D'ailleurs, je n'ai pas le droit de me plaindre, ayant moi-même fait preuve d'une rare stupidité... Au surplus, toute la question est là : voulez-vous me servir de second?

— Je vous ai dit que j'étais à vos ordres... J'irai chez Bubble d'ici à une heure.

Sans plus de paroles, ils se séparèrent, auprès de la Colonnade, dans Regent-street.

D'Arcy alors se rappela le billet mystérieux d'Émily, et voulut immédiatement, comme il s'en était chargé, le jeter à la poste.

Mais, hélas !... il avait compté sans les habiles *tireurs* de ce quartier fashionable... le billet s'était envolé, envolé avec le mouchoir en compagnie duquel il reposait au fond de la poche où d'Arcy les avait serrés pêle-mêle.

Rendons cette justice à d'Arcy, qu'il fut presque fâché de l'accident. Et comment le réparer? Il ne pouvait guère, avant le lendemain soir, avertir Émily que son message n'était pas rempli. Encore si la lettre eût été pour Harcourt!... Mais elle l'avait positivement nié. Il ne pouvait donc pas parler à ce dernier de cette mésaventure. Comment ravoir un second exemplaire de la

lettre sans éveiller les soupçons de mistress Norris?... Le seul espoir raisonnable était donc que le voleur de mouchoirs aurait l'honnêteté relative d'acheminer la lettre dont il n'avait que faire... Chance douteuse, il est vrai, mais qui n'était pas tout à fait perdue.

En attendant, et pour tâcher de s'éclairer, d'Arcy se rendit chez Tattersall (1), où il savait bien rencontrer Harcourt. Il le chambra, comme on dit, et voulut savoir ce qui avait causé sa rupture avec les Norris.

— Je vous l'ai dit... C'est cette damnée petite Céleste.

— Ah! oui... pensa d'Arcy... Voilà ce qu'on peut appeler de l'activité!

— N'a-t-elle pas, reprit son ami, écrit une lettre anonyme à mistress Norris?... A mistress Norris!... Vous jugez de la colère :

« — Si je l'avais mérité!... disait cette pauvre femme. Mais cela ne m'était jamais arrivé... Et c'est vous qui en êtes cause... Certainement cette lettre sera suivie de bien d'autres... Passe encore si elles m'étaient toutes adressées...

« Puis, un désespoir comme je n'en ai jamais vu... Ce n'est pas tout : dans cette damnée lettre, Céleste faisait allusion à une chaîne d'or qu'elle m'a soutirée le mois dernier... un jour où j'avais passé la soirée chez elle... et où je venais de gagner cent livres à cet imbécile de Spottington...

— Mais enfin, voyons. On ne vous a pas, pour de tels méfaits, mis à la porte de l'établissement?

— Non, pas tout à fait : mais comme je ne pouvais pas trop nier la chaîne d'or... et comme cette chaîne faisait soupçonner autre chose... la petite m'a boudé. La maman, du même air que la veuve Scarron aurait

(1) Marchand de chevaux et directeur de manége.

pu prendre s'il se fût agi d'une pensionnaire de Saint-Cyr, m'a déclaré qu'elle ne pouvait plus tolérer mes visites... que le cœur de sa fille...

— Assez! assez! interrompit d'Arcy : le cœur, la santé, les mauvais propos, la bonne renommée... Je connais la harangue. Après?

— Eh bien, après?... C'est tout.

— Vous vous en êtes allé.

— Sans doute, et l'oreille très-basse... J'en suis malade, tout simplement.

— Et vous y êtes retourné?...

— Je... c'est-à-dire... oui : j'y suis retourné... mais je n'ai pas été reçu.

— Vous n'irez donc pas demain au soir?

— Demain au soir?... Mais si... je compte y aller... J'écrirai à Émily que je veux la revoir... A tout prix, d'abord, il faut que je la revoie.

— Eh bien, cher, nous nous y retrouverons. Je ne fais l'amour, Dieu merci, ni à la maman ni à la demoiselle. Aussi m'ont-elles en odeur de sainteté... Je tâcherai d'en profiter pour vous être utile.

Je ne me charge pas de vous peindre le bonheur infini, caressé, couvé par miss Violette pendant la journée du lendemain. Elle était certaine de voir d'Arcy toute la soirée : elle était certaine que, comme elle, il pensait d'avance à la joie de se retrouver. Des premières félicités que donne l'amour, celle-ci est une de celles qu'on savoure le mieux, et qui s'ignorent le moins.

D'Arcy arriva un des premiers; et ce n'était pas pour Violette qu'était cet empressement remarquable. Il avait à cœur de pouvoir expliquer à miss Norris, avant qu'elle fût trop entourée, ce qui était avenu de sa lettre.

Émily paraissait aux anges : elle ne témoigna qu'un très-médiocre chagrin de ce malheur que d'Arcy, vu les circonstances, avait cru fort grand.

— Ainsi donc, lui demanda-t-elle rougissant un peu, et jouant avec son éventail, vous dites, vous affirmez que vous n'avez pas vu l'adresse?

— Sur mon honneur, non... Et, si vous ne m'aviez pas dit que la lettre n'était pas pour Harcourt...

— Êtes-vous parfaitement sûr que je vous aie dit cela?

— Je croyais l'avoir entendu.

— Eh bien!... peut-être avez-vous raison. En tout cas, oublions l'un et l'autre cette histoire... Je ne récrirai pas la lettre dont le ciel a disposé... Je crois décidément que j'avais eu tort de l'envoyer.

— A merveille, miss; et, puisque vous le désirez, nous en resterons là.

Sur ce, d'Arcy s'éloignait. Mais Émily le rappela vivement.

— M. d'Arcy, lui dit-elle avec un embarras plein de charme, je ne veux pas que vous me supposiez insensible à l'intérêt affectueux que vous m'avez témoigné hier matin... Je ne vous ai pas assez dit, et je vous répète qu'il m'a touchée... touchée d'autant plus que je n'y comptais pas... Il m'avait toujours semblé que... que je vous étais absolument indifférente... Ma reconnaissance n'en est que plus vive... Vous pouvez y compter, y compter toujours...

Émily Norris avait une voix fort douce qui prêtait un charme tout particulier à des paroles comme celles-là.

Joignez-y les dehors de la sincérité. Aussi, d'Arcy la trouva-t-il bien plus attrayante, ou bien moins déplaisante, si vous voulez, qu'il ne l'avait jamais connue.

— Décidément, elle est fort jolie, pensait-il en cherchant des yeux Violette.

Comme il lui demandait, un moment après, si elle avait eu « pitié » de lui pendant les trois jours qui s'étaient écoulés sans qu'il eût le bonheur de la voir :

— Pitié? répéta Violette. Non : je ne crois pas qu'il m'arrive jamais d'éprouver pour vous quelque chose qui ressemble à de la pitié.

— Vraiment !... Et pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas un sentiment à votre usage. Vous ne devez jamais en être l'objet ni le ressentir.

— Savez-vous que cette idée n'est pas précisément flatteuse?

— Je ne voulais cependant vous rien dire de fâcheux. Seulement, j'ai cette conviction que vous méprisez la pitié d'autrui, et que, si quelqu'un acceptait la vôtre, vous le mépriseriez aussi.

— Il y a beaucoup à dire là-dessus. Mais, ce qui est certain, c'est que peu de personnes ont le don de m'intéresser. En revanche, je m'amuse beaucoup.

— Vous vous amusez... vous?... Mais on dirait toujours le contraire.

— Vous avez encore raison ; ce n'est pas s'amuser que cela s'appelle; c'est...

— Oh ! ne cherchez pas tant... Je vais venir à votre aide... Vous n'êtes pas gai ; vous êtes moqueur.

Ici Violette rougit, pensant avoir été bien dure pour ce pauvre d'Arcy, qui, à vrai dire, était un peu étonné.

— Mais, dit-il, vous ne m'avez jamais vu tel que vous dites.

— Mon Dieu si !... A ce point que d'abord vous ne me plaisiez pas du tout.

— D'abord, pensa d'Arcy. Soit, reprit-il, et, cependant, vous m'étonnez de me connaître si bien, car, auprès de vous, je ne me reconnais pas moi-même. Vous avez le privilége de me rendre aussi bon que je puisse être, et je suis peu charmé qu'à mon insu, bien contre ma volonté, vous ayez découvert « le revers de la médaille. »

— Donc, vous n'êtes pas franc... Je vous croyais pourtant cette qualité... Et le mensonge, voyez-vous, est tout ce que je hais le plus au monde.

— Eh bien ! miss Woodville, s'écria d'Arcy dont la figure sembla rayonner, puisque vous avez eu cette bonne opinion de moi, il ne sera pas dit que je l'aurai démentie. Je vous promets, à mes risques et périls, de ne vous tromper jamais en rien. Regagnerai-je ainsi quelque chose dans votre bonne opinion?

— Peut-être... Et, tenez... il me semble que cela commence déjà.

Ils se turent alors tous deux; et tous deux étaient dans une sorte d'extase.

D'Arcy se leva tout à coup pour aller au-devant de Harcourt qui venait de paraître à la porte du salon avec la physionomie contrite et la contenance empêchée d'un écolier puni et gracié.

— Allons, allons, je viens vous prêter main-forte, lui dit-il à demi-voix, et je vais vous conduire à la dame de vos pensées... Mais, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas l'air si penaud.

— Ah! mon cher, repartit fort sérieusement le malheureux Harcourt, je suis dans une position difficile. Vis-à-vis d'une personne aussi *correcte* qu'Émily, l'histoire de la chaîne est une grosse affaire... Il faut, voyez-

vous, se mettre à sa place, et juger les choses avec cette extrême délicatesse que je lui connais...

— C'est bon, c'est bon, répondit d'Arcy. Mais vous ne savez pas?... La petite Céleste est partie...

— Ah bah! serait-il possible?

— Le ciel récompense ainsi vos vertus... Lord William et Spottington, le... titulaire, se sont battus ce matin... Tous deux avaient amené leur chaise de poste pour que le vainqueur pût s'éloigner à l'instant... Céleste, qui était de la partie, n'avait point dit encore dans laquelle des deux voitures elle entendait quitter l'Angleterre... Au bruit de la double détonation, elle s'est évanouie, comme de rigueur... Et Spottington, qui venait de blesser lord William dans les chairs du bras, une bagatelle, un rien, a retrouvé Céleste installée dans sa voiture, où le postillon lui administrait du *fil en quatre* en guise d'éther... Ils sont à Calais, dans le moment où je vous parle.

— Que Dieu les conduise! Cette Céleste me portait malheur.

— Ah! doucement... Parlons-en avec respect... Elle avait bien les plus jolis yeux... Mais que fait donc par là ce grand brutal de Goring?...

Et d'Arcy, laissant Harcourt affronter seul les périls de la réconciliation, s'avança vers un groupe de jeunes gens qui entouraient miss Woodville.

XI

— Ma foi, d'Arcy, vous arrivez à propos, lui dit le jeune homme qu'il avait désigné d'une façon si dédaigneuse. Miss Woodville nous traite, en bloc, avec une

rigueur sans pareille; rigueur que nous lui voudrions voir expier par quelques bonnes paroles pour l'un de nous. Il est question de savoir, non pas qui elle préfère, à Dieu ne plaise qu'un pareil mot soit ici prononcé, mais qui de nous quatre lui déplaît le moins. Vous voilà; vous ferez le cinquième.

— Non, non, répondit Violette qui avait pris en bonne part cette mauvaise plaisanterie. Quatre mécontents pour un heureux... ce serait vraiment mal à moi.

— Un heureux!... s'écria Goring. Miss Woodville a dit *un heureux!*... Ah! qu'il mérite bien ce nom. celui qu'elle peut qualifier ainsi.

— Mais je n'ai pas dit... du moins je n'ai pas voulu dire... Je prends ces messieurs à témoin..., continua Violette qui se sentait rougir et que l'embarras gagnait.

— Non, miss Woodville, interrompit d'Arcy, vous n'avez rien dit qui autorise personne à se croire des droits particuliers à votre attention... Et, l'eussiez-vous dit, d'ailleurs, nous saurions parfaitement à quoi nous en tenir sur ce châtiment infligé à notre présomption.

— Ce n'est jamais le plus maltraité qui se montre le plus modeste, reprit Goring, et, pour ma part, miss Woodville, je me contenterais bien, en fait de miséricorde, de celle que vous avez pour d'Arcy.

— C'est, repartit d'Arcy qui vit le trouble où ce langage commençait à jeter Violette, c'est que vous n'avez pas la moindre idée de ce que serait la miséricorde de miss Woodville.

Goring, qui avait inutilement essayé de faire agréer ses soins à Violette, n'était pas homme à profiter de la leçon.

— D'Arcy, dit-il tout bas à son rival, vous n'y allez pas de main morte, quand vous faites votre cour sur les épaules d'autrui.

— Soyez sûr, Goring, répliqua l'autre sur le même ton, que je n'ai aucun goût pour les exécutions inutiles.

— Allons, allons, reprit, plus déterminé que jamais, l'indiscret personnage, il nous faut respecter en M. d'Arcy les priviléges d'un adorateur déclaré.

D'Arcy ne laissa pas à Violette l'embarras de la réponse.

— Non, s'écria-t-il, je n'ai aucun droit à ce titre. Il aurait fallu pour cela l'autorisation de miss Woodville, et je ne me serais jamais permis de la demander, sachant combien elle est juste, même alors qu'elle méprise.

Sans apprécier tout à fait l'intention directement protectrice pour elle, et directement hostile à Goring, qui avait dicté cette réponse, Violette se sentait de plus en plus mal à l'aise d'être ainsi mise en scène.

— Je voudrais aller retrouver mon père, dit-elle en se levant à demi de son siége.

— Oh! miss Woodville, on ne vous laissera point partir ainsi! s'écria Goring, qui, joignant la pantomime à cette heureuse saillie, étendit les bras comme pour barrer le passage à l'aimable fille.

Depuis une dizaine de minutes, Violette souffrait avec une patience exemplaire ce qu'elle devinait être un langage inconvenant, un langage qu'on ne lui aurait pas tenu, se disait-elle, sans le préjugé dont elle avait, comme danseuse, à subir les conséquences. Mais quand elle vit Goring, les bras toujours étendus, lui répéter avec une affectation décidément impertinente, « qu'il ne pouvait consentir à la laisser aller, » cette douce enfant se révolta tout à fait.

— Laissez-moi passer, monsieur, lui dit-elle d'un ton très-ferme. Vous avez été si aimable pour moi depuis un quart d'heure, que, si je restais plus longtemps, vous me gâteriez tout à fait.

Elle prit, à ces mots, le bras que d'Arcy s'était empressé de lui offrir, et alla se placer à côté de son père, à l'autre bout du salon, près des musiciens. Là, peu à peu, le bel air d'*Eurydice* (1), que chantait mistress Norris, calma son légitime orgueil, froissé par les maladresses d'un homme habitué à vivre uniquement dans la société des femmes les plus dépravées.

Quant à Goring, il avait voulu se plaindre de ce qu'il appelait « une impertinence »; mais ses amis lui déclarèrent à l'unanimité que miss Woodville, honnête comme on la savait, n'était pas le moins du monde obligée de supporter les façons qu'il avait cru de mise avec elle. Il lui fallut donc battre en retraite, décochant quelques épigrammes à la vertu du corps de ballet, et se plaignant de la pédanterie qui se glissait dans les mœurs du beau sexe.

— Voilà, dit-il en concluant, ce que nous devons à tous ces bavardages sur le bill de réforme.

Le lendemain, Violette raconta tout simplement à son père combien elle avait été tourmentée, et comment elle avait trouvé chez d'Arcy un secours bien venu.

— Il est si bon ! s'écria-t-elle en terminant; il ressemble si peu aux autres ! Il me plaît tant !

(1) Dans l'*Orphée* de Gluck.

Ici, le pauvre Woodville ouvrit de grands yeux et regarda du côté de sa femme. Elle était absorbée par l'étude d'un rôle qu'il lui fallait répéter et jouer dans les vingt-quatre heures.

— M. d'Arcy. dit-il ensuite, s'est conduit comme un *gentleman;* cet autre, comme un manant. Mais, Violette. je ne vois pas la nécessité que vous vous amourachiez de M. d'Arcy, ni que M. d'Arcy vous fasse la cour.

— Mon papa... je vous assure... je vous assure qu'il n'en est rien.

— C'est-à-dire, je suppose, qu'il ne vous a pas dit formellement : Mademoiselle, je vous adore!... N'est-ce pas, chère enfant?

— Non, père. Il ne m'a jamais dit ces paroles-là.

— A la bonne heure, Violette; mais il faut nous expliquer. Vous êtes jeune, vous ignorez le monde. Je le connais, moi, et de reste. Il faut que mon expérience supplée la vôtre. Voyez-vous. petite... vous êtes une gentille et bonne enfant... mais vous n'êtes pas une *lady* (1)... Nous vous avons élevée comme si vous en étiez une... et certainement vous valez infiniment mieux que beaucoup d'entre elles... mais encore une fois, vous n'êtes point leur égale... Tout le monde sait que votre mère est au théâtre, et que je joue du violoncelle. Cela nous donne du pain, et quelques douceurs avec. mais ne nous rapporte aucune espèce de considération, voyez-vous... Maintenant, reprit Woodville embarqué pour la première fois depuis bien longtemps dans une aussi longue harangue, ces beaux messieurs qui vous disent

(1) Pour nos lecteurs français qui ne comprendraient point ce mot appliqué à une *miss*, nous dirons qu'il est pris ici dans son sens le plus général, et comme synonyme de *personne bien née*, personne appartenant à ce qu'on appelle *le monde*.

tant de jolies choses, peuvent bien, considérés en eux-mêmes, être de braves jeunes gens... mais ils n'en deviendront pas moins amoureux de vous, et ils ne se gêneront guère pour vous le dire; ce qui n'est pas bien de leur part... et cela parce qu'ils ne veulent pas vous épouser... encore le voudraient-ils, eux, que leurs familles sauraient bien les en empêcher. Ce qui devrait les arrêter, quand ils vous accablent de leurs flatteries (mais ils n'y prennent, ma foi, pas garde), c'est qu'ils savent très-bien que cela peut mal tourner pour vous, et non pour eux. A présent, Violette, remarquez bien ceci : je ne dis pas qu'il soit tout à fait impossible qu'un *gentleman* vous prenne pour femme. Non. J'aurais tort de parler ainsi. Certes, vous méritez bien qu'il s'en trouve un de cette humeur. Seulement, la chose n'est point probable. Et je prends peur, à cause de cela, quand je les vois maintenant papillonner et bourdonner autour de vous.

Ici M. Woodville soupira, moitié parce qu'il était réellement ému, moitié parce que la respiration commençait à lui manquer au milieu de ses phrases.

— Je conviens que M. d'Arcy est un jeune homme... très-engageant, continua-t-il. Je ne puis pas m'empêcher, moi-même, de le trouver fort à mon gré... il a surtout une manière ouverte qui vous gagne le cœur... Puis, en commençant, voyez-vous, je pensais qu'il venait ici comme un grand ami de lord Stanmore... A présent, je m'aperçois bien que c'est pour son propre compte... c'est-à-dire pour le vôtre... Mais il y a là quelque chose qui cloche... Quand même M. d'Arcy serait amoureux de vous, il ne vous épouserait pas... Ce n'est pas un de ces hommes qui se marient, et puis j'ai entendu dire par-ci par-là sur son compte deux ou trois choses qui ne me conviennent guère. En sorte

que, ma fille, il ne faut pas nous mettre à le trop aimer.

Telle fut la conclusion de ce mémorable discours, dont un seul passage avait porté coup. Woodville lui-même s'en aperçut quand Violette lui demanda d'une voix tremblante « ce qu'il avait entendu dire contre d'Arcy. »

— On assure, répondit-il, que M. d'Arcy devient très-facilement amoureux d'une femme, et qu'il la plante là plus facilement encore.

— Oh! père... Cela lui ressemble si peu!... Il a des ennemis, voyez-vous... Ce sont eux qui tiennent ces méchants propos...

— Ma fille, rien ne ressemble à un *gentleman* constant, comme un *gentleman* qui ne l'est pas... Mais, je vois que je vous ai fait du chagrin, et que, par conséquent, vous aimez déjà M. d'Arcy.

— Mon Dieu, non, papa... Seulement, je ne voudrais pas qu'on fût injuste à son égard. Je ferai en sorte... Je ferai tout ce que vous voudrez, du reste... Mais il ne serait pas juste, voyez-vous, qu'à cause de moi, vous en voulussiez à M. d'Arcy... qui a toujours été si bon... et qui mérite si peu d'être maltraité.

— Mon enfant, dit tout à coup mistress Woodville, qui depuis un moment avait cessé de répéter à voix basse les longues tirades tragiques de *Pizarre*, je crois avoir compris de quoi il s'agit, et je suis tout à fait de l'avis de votre père... d'autant que rien n'est encore terminé du côté de lord Stanmore; et je ne vois pas pourquoi il ne vous demanderait point. Mais ce n'est pas une raison pour y penser toute la journée : d'abord, parce qu'on ne sait pas ce qu'il fera; et ensuite, si sa mère guérit, vous êtes sûre qu'elle se mettra contre vous... Ah! voilà qu'on sonne à la porte... et le dé-

jeuner qui est encore là... Voyons... Pizarre!... non... mistress Hummings!... Eh bien, John, où est Hummings?

Le petit page, car cela s'appelle encore ainsi, qui était accouru précipitamment, répondit qu'il n'en savait rien, et que mistress Hummings (la femme de charge) n'était pas encore rentrée. Puis il enleva le thé en toute hâte, et alla ouvrir au bon vieux Sainte-Alme.

L'ex-premier sujet de la danse entra souriant, comme à l'ordinaire, sûr d'être le bienvenu de tous, et de Violette en particulier.

— Eh bien! eh bien! s'écria-t-il en lui pinçant familièrement la joue, on n'entend plus parler que des amoureux de Violette... La petite hypocrite fait la sournoise, et se garde d'en rien dire à son vieil ami... Mais, Dieu merci! nous ne sommes encore ni sourd ni aveugle.

— A la bonne heure, Sainte-Alme, repartit Woodville riant de tout son cœur. Défilez-nous votre petit chapelet. Je voudrais avoir la liste sous les yeux, et choisir moi-même pour cette ingénue.

— Bon. Eh bien! pour commencer, plaçons en tête M. d'Arcy. On prétend qu'il ne pense qu'à miss Violette, et qu'il ne manque pas une seule occasion de se trouver où elle est. Faut-il croire ce qu'on dit à ce sujet?

— Ah! ah! fillette!... vous voyez que j'avais raison, dit Woodville lançant à sa fille un regard malin.

Violette rougit et se mit à rire : car elle s'était un peu rassérénée depuis sa conversation avec son père, et n'éprouvait aucune peine à s'entendre dire qu'on croyait d'Arcy fort occupé d'elle.

Cependant elle se sentait embarrassée, et s'en vint prendre les mains de Sainte-Alme pour répéter un pas

nouveau qu'il avait fait introduire dans le ballet, tout exprès en l'honneur de sa jolie protégée.

Cette diversion réussit admirablement, et Sainte-Alme ne songea bientôt plus qu'à suivre, dans leurs gracieuses évolutions, les pieds de Violette, qui glissaient et se dérobaient, agiles et furtifs, sous son regard charmé.

Au reste, pendant que Woodville et sa fille discutaient ainsi le mérite et les projets de d'Arcy, tous deux étaient loin de se douter qu'il fût à cinq ou six portes de leur maison, montant et descendant le trottoir avec une persistance remarquable.

Et pourtant, il n'avait pas l'air d'y prendre grand plaisir. De temps en temps il bâillait à se démonter la mâchoire, frappant de sa canne ses bottes vernies, et même, une fois, perdant patience, il faillit rompre cette jolie petite badine sur une de ces grilles de fer qui protégent, comme les ouvrages avancés d'une forteresse, l'accès de nos maisons anglaises.

Il regardait à chaque instant par-dessus son épaule, et souvent tournait le coin de la rue ; mais pour reparaître quelques secondes ensuite avec précaution, comme un homme assez avisé pour savoir que les chances ne sont pas égales entre celui qui veut voir, et celui qui veut n'être pas vu.

On aurait pu croire ce chasseur sentimental à l'affût de miss Violette, d'une croisée entr'ouverte, d'un regard promis, d'un signal convenu, heureux d'entrevoir la manche de sa bien-aimée, ou même de perdre un brûlant regard sur le bonnet à rubans de mistress Woodville; mais alors d'Arcy se fût promené sur le

devant de la maison; ses yeux n'eussent pas quitté les fenêtres du premier étage, ou tout au moins la porte d'entrée.

Au lieu de cela, ses regards, sans cesse dirigés à fleur de terre, semblaient scruter les fondements de la maison, étudier la base des grilles, calculer la hauteur de la marche inférieure du perron.

A qui donc ou à quoi donc en avait M. d'Arcy?

(*Imité de* ***.)

O. N.

(*La fin au prochain volume.*)

Littérature.

DE LA QUESTION DU THÉATRE ET DU THÉATRE-FRANÇAIS EN PARTICULIER.

Une loi sur les théâtres s'élabore en ce moment. Un projet est soumis au conseil d'État et va l'être à l'assemblée. Je n'ai pas à m'occuper des dispositions de ce projet ni à les discuter; mais il s'agit d'une matière qui prête à bien des observations littéraires, morales, et je tâcherai d'en toucher quelques-unes.

Les doctrines absolues en toute chose ont rencontré leurs limites, et les bons esprits commencent à s'éclairer par l'expérience. La liberté absolue des théâtres a des inconvénients et des dangers frappants. On ne saurait, dans aucun cas, assimiler cette liberté à la liberté absolue de la presse. Un théâtre offre aux yeux en même temps qu'aux oreilles quelque chose de vif, de sensible, d'immédiat; il peut en résulter des conséquences telles que les pouvoirs publics aient à y intervenir à chaque instant, comme on a le droit d'éteindre

un incendie. Même en matière de presse, d'ailleurs, le gouvernement, en laissant la plus grande liberté possible, se réserve un organe à lui, un *Moniteur*. En matière de théâtre, le gouvernement, même en accordant toutes les facilités de concurrence, cesserait-il d'avoir des théâtres qu'il protége , et par conséquent qu'il surveille, qu'il fasse diriger ?

Il est trois ou quatre théâtres que l'on ne conçoit pas sans protection en France : l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Français et les Italiens. Ce sont des théâtres de luxe ou des écoles de goût. Je ne dis rien de l'Opéra-Italien, plante exotique, plante rare et délicieuse, qui s'acclimate chaque jour parmi nous, mais qui a besoin encore des artifices de la serre. Le Grand-Opéra est un spectacle unique. Relisez *le Mondain* et ce qu'en a dit Voltaire ; c'est encore vrai pour nous : l'Opéra représente la civilisation parisienne à ses grands jours , dans sa pompe et dans ses fêtes. Après chaque ébranlement social, voulez-vous avoir la mesure de la confiance renaissante? voulez-vous savoir si le monde reprend à la vie , si la société se remet à flot et rentre à pleines voiles dans ses élégances et ses largesses? Ce n'est pas tant à la Bourse qu'il faut aller , c'est peut-être à l'orchestre de l'Opéra. Quand Paris recommence à s'amuser , ce n'est pas seulement une classe privilégiée qui s'amuse , ce sont toutes les classes qui profitent et qui prospèrent. Paris alors est en bon train de se sauver , et la France avec lui.

L'Opéra-Comique représente ce genre moyen , cher à l'esprit français , dans lequel la musique se mêle au drame selon une mesure qui plaît à notre organisation et que l'on goûte sans étude et sans effort ; c'est un genre particulièrement agréable, qui refleurit à chaque saison et qu'il est naturel de maintenir. Mais le Théâtre-

Français surtout est et demeure, à travers toutes les vicissitudes, une grande école de goût, de bon langage, un monument vivant où la tradition se concilie avec la nouveauté. A l'époque où tant de ruines se sont faites autour de nous, il serait peu raisonnable de venir compromettre et livrer au hasard ce qui a survécu et ce qui subsiste.

« De ce que j'ai fait une faute, ce n'est pas une raison de les commettre toutes, » répondait madame de Montespan à quelqu'un qui s'étonnait de la voir faire maigre en carême. De ce que nous avons fait bien des fautes en politique, ce n'est pas une raison non plus d'y ajouter ; un gouvernement qui, de gaieté de cœur, se dessaisirait de ce qu'il peut conserver de force et d'initiative avec l'assentiment public, raisonnerait moins bien que madame de Montespan. Dans les choses tout à fait essentielles à l'État, si un accident imprévu cause une ruine, si une des poutres qui soutiennent l'édifice s'écroule, il vient un moment où le besoin absolu, qui se fait sentir à tous, peut amener une réparation ; mais dans l'ordre délicat, en ce qui touche les intérêts de l'esprit, les ruines, une fois faites, par le temps qui court, ont grande chance de rester des ruines, et quand la société a tant à lutter pour subvenir au strict nécessaire, il peut arriver que le jour de la réparation se fasse longtemps attendre pour le superflu.

Le superflu pourtant, *chose si nécessaire!* c'est Voltaire qui l'a dit, lui, le Français par excellence et qui connaissait si bien son espèce. Le mot est sérieusement vrai en France, surtout à Paris. On ne le sent jamais mieux qu'après l'avoir quelque temps quitté. On trouve ailleurs toutes sortes de qualités utiles et solides, de réalités essentielles : la facilité, l'art de vivre n'est qu'à Paris. Et c'est pour cela qu'on doit tant en vouloir à

ceux qui ne négligent rien pour rendre Paris inhabitable et sauvage : laissez-les un instant à l'œuvre ; ce sont gens à faire baisser tout le niveau de la civilisation humaine en quelques jours, en quelques heures. Cela s'est vu : on peut perdre en trois semaines le résultat de plusieurs années, presque de plusieurs siècles. La civilisation, la *vie*, sachons-le bien, est chose apprise et inventée, perfectionnée à la sueur du front de bien des générations, et à l'aide d'une succession d'hommes de génie, suivis eux-mêmes et assistés d'une infinité d'hommes de goût. Ces hommes-là, ces grands artisans de la civilisation, sans lesquels on en serait resté pendant quelques siècles de plus aux glands du chêne, Virgile les a placés au premier rang, et à bon droit, dans son Élysée ; il nous les montre à côté des guerriers héroïques, des chastes pontifes et des poëtes religieux,

Inventas aut qui vitam excoluere per artes.

Les hommes, après quelques années de paix oublient trop cette vérité ; ils arrivent à croire que la culture est chose innée, qu'elle est pour l'homme la même chose que la nature. Avons-nous besoin encore d'être avertis? La sauvagerie est toujours là à deux pas ; et dès qu'on lâche pied, elle recommence. Toujours est-il que, dans les bons temps, l'art de vivre, comme l'entendent les modernes, n'a été poussé nulle part ailleurs comme à Paris. Or, cet art perpétuel et insensible, ce courant des mœurs, c'est surtout par les théâtres qu'il s'enseigne, qu'il s'entretient ou s'altère. Les théâtres présentent le moyen d'action le plus prompt, le plus direct, le plus continu sur les masses. Nous vivons dans un temps où la société imite le théâtre bien plus encore que celui-ci n'imite la société. Dans les scènes scandaleuses ou gro-

tesques qui ont suivi la révolution de février, qu'a-t-on vu le plus souvent? La répétition dans la rue de ce qui s'était joué sur les théâtres. La place publique parodiait au sérieux la scène; les coulisses des boulevards s'étaient retournées, et l'on avait le paradis en plein vent. « Voilà mon histoire de la révolution qui passe, » disait un historien, en voyant de sa fenêtre défiler une de ces parodies révolutionnaires. Un autre aurait pu dire également : « Voilà mon drame qui passe. » Une chose entre autres qui m'a frappé dans ces événements si étonnants, et dont je ne prétends point d'ailleurs diminuer la portée, c'est, à travers tout, un caractère d'imitation, et d'imitation littéraire. On sent que la phrase a précédé. Ordinairement la littérature et le théâtre s'emparaient des grands événements historiques pour les célébrer, pour les exprimer : ici c'est l'histoire vivante qui s'est mise à imiter la littérature. En un mot, on sent que bien des choses ne se sont faites que parce que le peuple de Paris a vu le dimanche au boulevard tel drame, et a entendu lire à haute voix dans les ateliers telle histoire. Avec les dispositions d'un pareil peuple, abandonner au hasard la direction des théâtres, ne s'en réserver aucune, ne pas user de ces grands organes, de ces foyers électriques d'action sur l'esprit public, ne pas assurer une existence régulière à trois ou quatre d'entre eux qui, à force de zèle et d'activité, à force de bonnes pièces, de nouveautés entremêlées à la tradition, fassent concurrence aux théâtres plus libres et empêchent qu'on ne puisse dire : *Paris s'ennuie,* ou *Paris s'amuse à faire peur,* ce serait méconnaître les habitudes et les exigences de notre nation, le ressort de l'esprit français lui-même.

Qu'on ne s'y trompe pas : à travers les formes diverses et les bigarrures qui se succèdent, et qui déguisent sou-

vent le fond, cet esprit français subsiste ; il subsistera tant qu'il y aura une France, et il faut espérer que ce sera bien longtemps encore. Cet esprit qu'on croyait inhérent à l'ancienne société a triomphé de tout ce qui l'a modifiée successivement et détruite ; il a triomphé de 89, de 93, de l'empire, du régime constitutionnel des deux chambres. On le dit toujours mort ou bien malade ; il vit, il reparaît à chaque intervalle, le même au fond ; il cherche avec avidité à se satisfaire ; et ce qui importe, c'est d'empêcher qu'il ne tourne à mal et qu'il ne se pervertisse. Français, nous avons depuis quelque temps tous nos défauts ; gardons au moins quelques-unes de nos qualités. Là où les institutions favorisent et défrayent ces qualités, et où elles ne se sont pas écroulées avec le reste, maintenons-les soigneusement, et attachons-nous à les réparer plutôt qu'à les ébranler dans l'entre-deux des crises et au lendemain des orages.

Un petit nombre de choses anciennes sont restées debout en France à travers nos révolutions périodiques et plus que périodiques ; de ce nombre est ce qu'on appelle si justement la Comédie-Française. Lors de la première révolution, celle de 89, la Comédie-Française y avait, pour sa part, puissamment contribué. Les tragédies de Voltaire avaient fait des républicains de la veille de ceux-là même qui avaient goûté *le Mondain ;* ils purent s'apercevoir plus tard de la contradiction, trop tard pour se corriger. *Le Mariage de Figaro* avait enflammé les esprits, et allumé une gaieté folle, inextinguible, mais qui n'était pas inoffensive comme le bon rire des pièces de Molière. La tragédie de *Charles IX* sonna le tocsin. La Comédie-Française avait trop marqué pour rester inviolable et innocente ; elle fut atteinte et frappée. Une moitié des comédiens fit emprisonner l'autre. Il y eut, au sortir de la terreur, division per-

sistante et schisme; mais lorsque enfin la réunion se fit, jamais la Comédie-Française ne parut plus au complet ni plus brillante qu'à la veille de brumaire, et en ces années du consulat. Elle répara ses fautes avec splendeur. Nulle institution ne contribua plus directement à la restauration de l'esprit public et du goût. Après 1814, la Comédie-Française eut à peine un instant d'éclipse; durant toute la restauration nous l'avons vue briller du plus vif et du plus pur éclat. Sans vouloir faire tort à aucun des poëtes dramatiques d'alors, on accordera peut-être qu'elle possédait en Talma le premier de ces poëtes, le plus naturellement inventeur, créant des rôles imprévus dans des pièces où ils n'eussent point été soupçonnés sans lui, créant aussi ces autres rôles anciens qu'on croyait connus, et sur lesquels il soufflait la vie avec une inspiration nouvelle. Depuis qu'il eut disparu et mademoiselle Mars après lui, on a pu dire que la Comédie-Française dégénérait; et pourtant elle dure, elle s'est tout d'un coup rajeunie avec un jeune talent doué de grâce et de fierté; elle a des retours inattendus de faveur et de vogue auprès d'un public qui y raccourt au moindre signal et qui a le bon sens de lui demander beaucoup. Le public français, qui a si peu de choses en respect, a gardé la religion du Théâtre-Français; il y croit; à chaque annonce d'une pièce nouvelle, il s'y porte avec espérance. Voilà ce qu'on est trop heureux de n'avoir qu'à entretenir. C'est ce théâtre qu'il s'agit surtout aujourd'hui de ne pas abandonner, de ne pas laisser diriger non plus par plusieurs et en famille (mauvaise direction, selon moi, en ce qu'elle est trop intime, trop commode, et, comme on dit aujourd'hui, trop fraternelle), mais de faire régir bien effectivement par quelqu'un de responsable et d'intéressé à une active et courageuse gestion.

Un spirituel écrivain, qui entendait très-bien la matière, M. Étienne, dans son *Histoire du Théâtre-Français* pendant la révolution, a dit : « L'expérience a montré que les comédiens ne s'administrent bien que par eux-mêmes : c'est la seule république du monde où la puissance soit mal exercée par un chef. » Le mot est piquant. M. Étienne écrivait cela après le 18 brumaire, sous le consulat. Quand il y a un maître aux Tuileries, le dirai-je? cette petite république de la rue Richelieu offre moins d'inconvénients : un ordre d'en haut est bientôt donné, et il est toujours suivi. Mais, dans une vraie république comme la nôtre, où il y a tout simplement un ministère de l'intérieur, je craindrais le relâchement. N'abondons pas, en fait d'art, dans les inconvénients de notre régime. Ministre, ne vous dessaisissez pas.

J'ai cru remarquer que, même dans les lettres, dans cette république des lettres, le plus sûr, pour que les choses aient quelque ensemble, c'est qu'il y ait au fond quelqu'un, un seul ou un petit nombre, qui tienne la main. J'ai besoin de m'expliquer, ayant là-dessus depuis longtemps des idées qui ne sont peut-être pas d'accord avec celles qui ont cours aujourd'hui. En réfléchissant à ce qu'étaient ce qu'on appelle les grands siècles et pourquoi ils l'ont été, toujours il m'a semblé qu'indépendamment des beaux génies et des talents sans lesquels la matière aurait fait faute, il s'était rencontré quelqu'un qui avait contenu, dirigé, rallié autour de lui. Autrement le concert manque avec les plus riches éléments, et les beaux génies eux-mêmes courent risque de se dissiper. La conscience publique l'a bien senti lorsqu'elle a salué certaines époques des noms de Périclès, d'Auguste, de Médicis, de François Ier, d'Élisabeth. Au XVIIe siècle, en France, on avait Richelieu.

Après lui, sous Louis XIV, on eut d'abord Colbert, protecteur un peu lourd en fait de belles-lettres et qui s'aidait de Chapelain; mais bientôt on eut Louis XIV lui-même, avec son bon sens royal, aidé de Boileau. Et tout à l'entour, que de cercles délicats sans lesquels l'épreuve d'un bon ouvrage n'était pas complète! Il y avait l'épreuve redoutable de Chantilly, où M. le Prince, le plus railleur des hommes, ne faisait grâce qu'à l'excellent; l'épreuve de la cour de Madame, où la nouveauté était sûre de trouver faveur à condition de satisfaire l'extrême délicatesse; puis l'épreuve redoublée des cercles de M. de la Rochefoucauld, de madame de la Fayette, et de tant d'autres. Voilà ce qu'on peut appeler des garanties. Ainsi resserré et contenu par ces regards vigilants, le talent atteignait à toute sa hauteur. C'est à ce prix que se composent et s'achèvent les grands siècles littéraires. Le souffle vivifiant de la liberté, dans un premier moment d'inspiration générale et d'enthousiasme, suffit certes à féconder les talents; mais, en se prolongeant, il s'épuise ou s'égare; l'enthousiasme, sans points d'appui, sans foyers réguliers qui le concentrent et l'alimentent, se dissipe bientôt comme une flamme.

Au XVIII[e] siècle, il se fit un grand changement et une révolution dans la manière de voir et de juger; on se passa volontiers de la cour en matière d'esprit. On n'avait pas encore le régime de la liberté, on eut le règne de l'*Opinion*, et l'on y crut. Que si l'on analyse ce qu'était l'opinion au XVIII[e] siècle, on verra pourtant qu'elle se composait du jugement de plusieurs cercles réguliers, établis, donnant le ton et faisant la loi. C'était l'aristocratie constituée de l'intelligence; et cette aristocratie put, un certain temps, subsister en France, grâce à ce pouvoir absolu même qu'elle frondait le plus sou-

vent et qu'elle combattait. Avec la chute de l'ancien régime, les cercles réguliers qui en dépendaient tout en réagissant contre lui, et qui dirigeaient l'opinion publique, se brisèrent eux-mêmes, et ils ne se sont jamais reformés qu'incomplétement depuis. On eut l'entière liberté, mais avec ses rumeurs confuses, ses jugements contradictoires et toutes ses incertitudes.

De nos jours la dispersion est complète; elle ne l'était pas encore sous la restauration. Il s'y reforma tout d'abord des salons distingués, débris de l'ancien régime ou création du nouveau. Leur influence était réelle, leur autorité sensible. Jamais les grands talents qui se sont égarés depuis ne se seraient permis de telles licences, s'ils étaient restés en vue de ce monde-là. Une des grandes erreurs du dernier régime a été de croire qu'on ne dirige pas l'opinion, l'esprit littéraire, et de laisser tout courir au hasard de ce côté. Il en est résulté que les grands talents, ne sentant plus nulle part des juges d'élite, n'étant plus retenus par le cercle de l'opinion, n'ont consulté que le souffle vague d'une popularité trompeuse. L'émulation chez eux s'est déplacée, et, au lieu de viser en haut, elle a visé en bas. Aujourd'hui la dispersion, disons-nous, la confusion est arrivée à son dernier terme. Il n'y a plus en haut de pouvoir qui ait qualité pour diriger; les cercles distingués sont brisés pour le moment et ont disparu. On chercherait vainement quelque chose qui ressemble à une opinion régnante en matière littéraire.

Au milieu d'une situation si désespérée, ce semble, je persiste pourtant à croire qu'il ne serait pas impossible, si la société politique dure et se rassoit, de voir se rétablir un certain ordre où la voix de l'opinion redeviendrait peu à peu distincte. Il faudrait seulement que les gouvernements, quels qu'ils fussent, que les grands

corps littéraires, les Académies elles-mêmes, en revinssent à l'idée qu'une littérature se peut jusqu'à un certain point contenir et diriger. En tout état de cause, un Théâtre-Français, bien mené, serait un premier centre, un foyer, autour duquel pourraient se reformer une galerie habituelle et quelques juges.

Pour mon compte, je n'ai pas si mauvaise idée du public pris en masse, mais à condition qu'il soit suffisamment averti. « Combien faut-il de sots pour composer un public? » disait un homme d'esprit ironique. Je suis persuadé que cet homme d'esprit avait tort, qu'il disait une chose piquante et fausse. Un public n'est jamais composé de sots, mais de gens de bon sens, prudents, hésitants, dispersés, qui ont besoin le plus souvent qu'on les rallie, qu'on leur dégage à eux-mêmes leur propre avis et qu'on leur indique nettement ce qu'ils pensent. Cela est vrai de tous les publics, grands ou petits, même de ceux qui sont déjà un choix. Pour revenir au point tout particulier d'où je me suis éloigné, cela est vrai même des comités dramatiques. Les petits sénats dirigeants obéissent à un petit nombre qui les mène. En telle matière, la plus simple est encore d'en revenir à l'unité. Il s'agit de la bien choisir. Le bon choix une fois fait, tout s'ordonne. Ayez une bonne direction au Théâtre-Français; qu'elle sente que la responsabilité pèse sur elle, qu'elle ait intérêt à ce que le théâtre vive et prospère, se renouvelle le plus possible tout en se maintenant dans les grandes lignes des chefs-d'œuvre. On serait assez embarrassé de donner une définition précise du Théâtre-Français eu égard à ce qu'il doit être désormais. On a tant dit qu'il dégénérait; et nous l'avons vu se relever tout d'un coup du côté où l'on s'attendait le moins, et la tradition s'y réconcilier avec la jeunesse. Tandis qu'une grande actrice y rendait

la vie et la fraîcheur aux chefs-d'œuvre, de légers et poétiques talents y introduisaient la fantaisie moderne dans sa plus vive étincelle. Je définirais au besoin le Théâtre-Français d'après le rôle qui, plus que jamais, lui appartient, le contraire du grossier, du facile et du vulgaire; et dans l'intervalle des grandes œuvres, je m'accommoderais fort bien d'y aller voir encore, comme un de ces soirs, *Louison* et *le Moineau de Lesbie*.

Ce qu'il faut de plus en plus à la France, appelée indistinctement à la vie de tribune et jetée tout entière sur la place publique, c'est une école de bonne langue, de belle et haute littérature, un organe permanent et pur de tradition. Où le trouver plus sûrement qu'à ce théâtre? On y va voir et entendre ce qu'on n'a plus le temps de lire. La vie publique nous envahit; des centaines d'hommes politiques arrivent chaque année des départements avec des qualités plus ou moins spéciales et des intentions que je crois excellentes, mais avec un langage et un accent plus ou moins mélangés. Tout cela pourtant est voué par devoir et par goût à la parole et à l'éloquence. Où se former en se récréant? Sera-ce à voir les gracieuses esquisses, les charmantes bluettes des petits théâtres, où l'esprit tourne trop souvent au jargon? Les salons proprement dits, les cercles du haut monde ont disparu, ou, s'il s'en rouvrait encore, ils ne feraient que retentir, tout le soir, de la politique du matin. Mais le Théâtre-Français est là. Gouvernement, maintenez-le de plus en plus à l'état d'institution; de ce que vous êtes républicain vous-même, n'en concluez pas qu'il faille le laisser se régir à l'état de république. Appréciez mieux les inconvénients et les différences. Qu'il n'y ait là du moins qu'un maître et qu'un roi, comme dit Homère, mais un roi que vous ferez responsable, et que vous-même surveillerez.

Il y avait quelque chose qu'on appelait autrefois la censure pour les théâtres, vilain nom, nom odieux, et qu'il faut dans tous les cas supprimer. Est-ce à dire qu'il faille supprimer toute surveillance? Est-ce convenable et même possible? Est-ce dans l'intérêt même des auteurs et des théâtres, qui peuvent à tout instant (et nous en avons des exemples) être entraînés à des essais compromettants qu'il faut retirer ensuite, et qu'un peu de prudence eût fait éviter? La vraie surveillance théâtrale, telle que je l'entends, devrait s'exercer comme de concert avec le public honnête, et l'avoir de moitié pour collaborateur. Ce qui se passerait dans un bureau du ministère de l'intérieur serait de nature si nette et si franche, qu'à toute heure, à la première interpellation, il en pourrait être rendu bon compte au public du haut de la tribune, aux applaudissements des honnêtes gens. Voilà le genre de surveillance que j'entends et qu'il me paraît impossible de ne pas admettre dans une loi qui veut durer. L'esprit des auteurs n'en souffrirait pas, et y gagnerait plutôt. Que les plus exigeants se tranquillisent. Un homme de grand esprit, l'abbé Galiani, parlant de la liberté de la presse que Turgot, en 1774, voulait établir par édit, écrivait spirituellement : « Dieu vous préserve de la liberté de la presse établie par édit! Rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous ma définition du *sublime oratoire?* C'est l'art de tout dire, sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire... La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure, chez les Français. Gardez l'une et l'autre, sans quoi vous êtes perdus... Vous serez aussi rudes que les Anglais sans être aussi robustes... »

L'abbé Galiani en parlait un peu à son aise. La liberté de la presse n'a pas été accordée, elle a été conquise; elle n'a pas vérifié toutes les craintes du spirituel abbé, mais seulement quelques-unes. Elle a trouvé un correctif dans l'esprit français lui-même, qui, tout en s'émancipant, s'est encore imposé de certaines règles et de certaines difficultés pour avoir le plaisir de s'en jouer. Il existe une presse, et c'est la seule estimée, qui se commande à elle-même cette retenue dont la loi, à la rigueur, l'affranchit. Cette presse y gagne en esprit et en trait. Nous sommes en voie peut-être, sur trop d'articles de nos mœurs, de devenir aussi rudes que les Anglais et les Américains; mais, par moments aussi, dans le journal et dans le pamphlet, Voltaire nous reconnaîtrait encore. Le plus sûr pourtant, c'est, là où il y a une différence profonde et sentie, comme entre la liberté absolue du théâtre et celle de la presse, de ne pas abolir toute garantie, tout contrôle, et d'être persuadé que l'esprit français, dans le dramatique, ne s'en trouverait pas plus mal à l'aise pour se sentir un peu contenu.

Je n'ai pas à conclure ici. Ma seule conclusion serait que, sous une forme politique ou sous une autre, l'État en France a les mêmes intérêts et les mêmes devoirs; qu'il se tromperait en abdiquant toute direction de l'esprit public, en n'usant pas des organes légitimes d'action qui lui sont laissés; que c'est faire de la bonne politique que de travailler d'une manière ou d'une autre à contenir la grossièreté croissante, la grossièreté immense qui, de loin, ressemble à une mer qui monte, d'y opposer ce qui reste encore de digues non détruites, et de prêter la main, en un mot, à tout ce qui s'est appelé jusqu'ici goût, politesse, culture, civilisation. Quelles que soient les apparences contraires, et même

après tous les naufrages, pourvu qu'on n'y périsse point, il y aura toujours de l'écho en France pour ces noms et ces choses-là.

SAINTE-BEUVE.

Voyages.

LE

CHATEAU DE WALTER SCOTT.

Les romans de Walter Scott sont pour beaucoup dans la curiosité qui anime le voyageur visitant l'Écosse, et la mémoire du célèbre romancier reçoit ordinairement l'hommage de la première excursion que l'on fait dans le pays après avoir vu Édimbourg. Il n'est pas d'étranger qui ne s'empresse d'aller visiter le château d'Abbotsford, demeure que sir Walter Scott fit élever, où il vécut, où il écrivit, où il mourut, et qui appartient aujourd'hui à son petit-fils, officier dans les gardes de la reine Victoria.

Melrose, qui possédait jadis un magnifique monastère, possède maintenant la plus belle ruine de toute l'Écosse, une ruine faite par John Knox, le farouche réformateur qui avait déclaré une guerre acharnée aux églises et

aux maisons religieuses, et qui, le marteau à la main, guidait ses prosélytes en s'écriant : « Abattons le nid pour détruire la couvée ! » La ruine du monastère est dans le village même de Melrose ; on la voit en passant, et on prend le chemin du château de Walter Scott.

Abbotsford est situé au-dessous de la route, à mi-côte, dans une enceinte de collines ; on entre dans un parc de peu d'étendue, mais richement planté et entretenu avec un grand soin ; on suit la pente rapide et sinueuse des allées bordées d'un épais taillis, et c'est seulement en arrivant à la grille du petit jardin qui entoure l'habitation que l'on aperçoit, à quelques pas de distance, le château, construit dans le style du moyen âge, comme la plupart des demeures seigneuriales, des maisons de campagne et des édifices publics nouvellement bâtis en Écosse et en Angleterre. La symétrie et la régularité n'ont rien à voir ici ; c'est un assemblage de tours et de tourelles, de terrasses, de créneaux et de clochetons capricieusement groupés, de façon à former un ensemble gracieux et pittoresque. La fantaisie du romancier, servie par un habile architecte, a merveilleusement atteint ce but. Le castel d'Abbotsford est, dans de modestes proportions, un chef-d'œuvre du genre, et, si ce n'étaient la couleur de ses pierres, leur intacte conservation, et la date de 1822 inscrite sur sa façade, on le prendrait pour un monument contemporain de la bataille de Flodden.

Au pied du coteau, sous les fenêtres du manoir et dans le domaine du châtelain, passe la Tweed, cette rivière célèbre qui va plus loin séparer l'Écosse de l'Angleterre, et dont les bords ont été le théâtre de tant d'événements historiques. Abbotsford signifie le *gué de l'Abbé*. Un abbé, supérieur du monastère de Melrose, avait coutume, lorsqu'il allait chevaucher dans les envi-

rons de son abbaye, de traverser la rivière à cet endroit, qui offre un passage facile et peu profond. Cet abbé, dit la chronique, était un cadet de la noble famille des barons de Kalso ; entré dans les ordres religieux contre sa vocation, il portait sous sa robe de moine les passions d'un chevalier ; et, en dépit de la règle, profitant des licences que lui donnait sa qualité de supérieur du couvent, il ne se faisait pas faute de se livrer à ses penchants et de suivre les pratiques plus mondaines. Chaque jour, après vêpres, il montait à cheval, non pas sur une de ces douces haquenées dont l'amble s'accommode à la timidité d'un homme d'Église, mais sur un fougueux et rapide coursier qui ne pouvait être conduit que par un cavalier vaillant et accompli. Lorsqu'il passait, ferme sur ses étriers, la tête haute et l'œil ardent, nul ne se serait avisé de lui demander : « M. l'abbé, où allez-vous? » Les bonnes gens pensaient, dans la simplicité de leur âme, qu'il allait faire ses dévotions à quelque chapelle reculée, et ils s'agenouillaient pieusement sur la route pour recevoir la bénédiction que le saint homme leur envoyait du bout de sa cravache. Traversant la Tweed, au gué qui lui doit son nom, l'abbé poursuivait sa course jusqu'au château de Treimore, situé à deux lieues plus loin. Arrivé au terme de son pèlerinage, il mettait pied à terre, attachait son cheval à un arbre et frappait à une petite porte qui s'ouvrait discrètement. Ces précautions lui étaient recommandées, non-seulement par la dignité de sa robe, mais encore par ménagement pour la réputation d'une dame que ses visites assidues auraient gravement compromise si elles n'étaient pas restées secrètes. La belle comtesse de Treimore habitait le château, où elle vivait en recluse, et dans une sorte de veuvage qui lui était imposé par l'ambition et par la jalousie de son époux.

Le comte résidait presque toute l'année à Édimbourg, près du roi ; retenu par les devoirs de sa charge de chambellan et cherchant à pousser sa fortune aussi haut que possible, il ne voulait pas s'embarrasser de sa femme et l'exposer aux périls d'une cour aussi dissolue que l'était la cour d'Écosse à cette époque. Il la croyait plus en sûreté dans son château de Treimore, sous la garde de son vieux majordome, de ses fidèles écuyers et de ses serviteurs dévoués. L'excellent époux avait compté sans l'abbé de Melrose. Entre une châtelaine qui s'ennuie et un moine qui cherche aventure, la rencontre est plus menaçante pour le mari que ne le seraient les séductions des courtisans les plus alertes. Jeune, bien fait et de bonne mine, l'abbé n'eut pas de peine à faire accepter ses consolations ; et voilà comment et pourquoi, chaque jour, après vêpres, il quittait l'abbaye monté sur son coursier fringant, et passait la Tweed à l'endroit où s'élève aujourd'hui le château d'Abbotsford.

Protégé par le mystère, que respectait l'aveugle piété des habitants du canton, le tendre pèlerinage de l'abbé se prolongea pendant un long espace de temps ; mais les félicités coupables ne sauraient être éternelles, et le ciel ne peut permettre que les lois divines et humaines soient impunément violées par un homme investi d'une sainte mission. La vigilance des gens du château que le comte avait chargés de garder tous ses biens, longtemps mise en défaut par l'adresse de la châtelaine et par la prudence de l'abbé, devint enfin clairvoyante et découvrit le secret des entrevues si assidûment renouvelées. Aussitôt un avis prompt et sûr partit pour Édimbourg, afin d'apprendre au comte ce qui se passait. Un soir donc, pendant que la comtesse et l'abbé étaient dans l'oratoire, le pont-levis du château s'abaissa, une troupe de cavaliers envahit les cours intérieures, et l'escalier

retentit du choc des éperons et du cliquetis des épées. C'était le comte qui venait avec une bonne escorte châtier le crime et venger son affront. Averti par le bruit, et soupçonnant ce qui en était, l'abbé comprit qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que la fuite, et laissant la comtesse évanouie, il s'esquiva lestement par la fenêtre au moment où l'époux outragé renversait la porte d'un coup de pied violent et vigoureux. Parcourant le chemin qu'il avait suivi tant de fois avec une émotion plus douce, il parvint sans encombre à l'endroit où son cheval était attaché, et enfourchant le noble destrier, il s'éloigna de toute la vitesse d'un galop foudroyant.

Mais le comte, voyant fuir le traître, s'était mis en campagne avec ses gens, qu'il avait lancés dans toutes les directions, et bientôt malgré la rapidité de sa monture, l'abbé entendit derrière lui ceux qui le poursuivaient et qui étaient sur le point de l'atteindre, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, et s'enveloppant à la hâte de sa robe de moine, qu'il avait emportée dans sa fuite, il se dressa sur ses étriers et s'écria d'une voix formidable :

— Arrière, mécréants!

A l'aspect de ce blanc fantôme, au son de cette voix terrible, les cavaliers, croyant avoir affaire au diable, tournèrent bride et se sauvèrent épouvantés. L'abbé continua sa course; mais déjà d'autres chasseurs étaient sur ses traces, ayant à leur tête le comte, qui n'était pas homme à s'effrayer d'une robe de moine. Pressé de mettre la Tweed entre lui et ses persécuteurs, l'abbé, troublé par le péril, trahi par sa précipitation et trompé par les ténèbres, s'engagea dans la rivière à une portée d'arbalète au-dessous du gué qu'il prenait habituellement. La rivière en cet endroit était profonde et le courant rapide; le cheval perdit pied, fut emporté, s'enfonça dans les flots et noya son cavalier. Le lende-

main on trouva sur la grève deux cadavres : l'abbé de Melrose et son cheval.

En retournant au château après sa poursuite inutile, le comte aurait pu se venger sur sa criminelle épouse, et la tuer sans autre forme de procès; mais il se contenta de lui dire :

— Vos fréquentes conférences avec l'abbé de Melrose, madame, ont dû vous préparer suffisamment à la vie monastique. Je vais donc vous conduire chez les bénédictines de Glascow, sainte maison où vous passerez le reste de vos jours en expiation de vos fautes.

Walter Scott aurait pu composer un roman avec cette histoire de l'abbé de Melrose, dont le récit nous a retenu à la grille d'Abbotsford plus longtemps que le concierge du château n'y laisse les visiteurs qui se présentent. Au premier coup de sonnette, ce digne concierge arrive, son trousseau de clefs à la main ; il ouvre, il salue, il vous dit : « Soyez les bienvenus. » Tout cela en même temps, avec une prestesse et une civilité qu'on ne saurait trop louer. De plus, ce modèle des concierges parle français d'une façon très-intelligible, et c'est là un talent bien rare en Écosse, et que l'on rencontre difficilement , même dans la plus haute société; quant aux gens de petite condition, ils ne parlent pas même l'anglais ; ceux des villes et de la plaine se servent d'un patois originaire de la vieille langue saxonne, tandis que les montagnards du nord de l'Écosse ont conservé l'idiome celtique dans toute sa vétusté.

Conduits par le complaisant cicerone, qui, en l'absence du maître, fait aux étrangers les honneurs d'Abbotsford, vous traversez le jardin. A côté de la porte principale du château est une pierre tumulaire sur laquelle s'élève l'image sculptée d'un chien lévrier : c'est le tombeau et la statue de Maïda, un des trois chiens favoris de Wal-

ter Scott. Les deux autres se nommaient Camp et Bran. Dans ses portraits et dans les monuments consacrés à sa gloire, Walter Scott est toujours représenté ayant à ses côtés un de ces fidèles compagnons. Mais la porte est ouverte : entrons.

Le rez-de-chaussée d'Abbotsford est un musée d'une incomparable richesse, qui renferme les reliques de tous les temps qu'a parcourus l'écrivain, de tous les événements qu'il a racontés, de tous les personnages qu'il a mis en scène. C'est un vestiaire et un arsenal où tous ses héros pourraient s'habiller et s'armer de pied en cap. Il y a là des armes de toutes les époques, armes de guerre et de chasse, des lances, des piques, des arcs, des javelots, des arquebuses, des casques, le dirk des montagnards, la hache du Lochaber, le pectrinal, la pertuisane, la claymore, le mousquet et le fusil dans toutes leurs variétés, des pistolets de tous les calibres, des harnachements de chevaux, des cuirasses, des boucliers, des dagues, des poignards, des armures d'un admirable travail, des cottes de mailles légères, fines et souples comme le tricot de soie, et impénétrables à l'acier le plus tranchant et le plus aigu. La plupart de ces armes ont appartenu à des hommes illustres ou fameux : c'est le sabre de Douglas, le casque de Percy, la cuirasse de Montmouth, le fusil de Rob-Roy, le pistolet de Claverhouse ; tout cela très-authentique, sous l'expresse garantie de Walter Scott.

Viennent ensuite d'autres objets non moins curieux, des instruments de musique, des parures, des coffrets, des meubles, des ustensiles et des bijoux du moyen âge, depuis la couronne de duchesse jusqu'au sifflet d'argent avec lequel les femmes de haut rang appelaient leurs domestiques avant l'invention des sonnettes ; depuis la salière qui a figuré sur la table des Stuarts à Holyrood,

jusqu'au gobelet de fer dans lequel Wallace a bu l'usquebaugh.

Puis ce sont des tableaux de toutes les dates et de tous les maîtres; d'anciens et précieux portraits; les héros de Walter Scott peints d'après nature; les vues des sites les plus remarquables de l'Écosse; les principales scènes décrites par le romancier ou représentées au théâtre dans les pièces empruntées à ses livres. Dans le salon sont les portraits de famille : Walter Scott, sa mère, sa femme, sa fille en costume espagnol. La bibliothèque est ornée de meubles d'une grande valeur : une table donnée par le roi; un guéridon offert par lord Byron; des chaises gothiques admirablement sculptées, et parmi beaucoup d'autres objets d'art, un buste de Walter Scott pareil à celui qui orne une des salles du château de Windsor, et un portrait du propriétaire actuel d'Abbotsford, sir Walter Scott-Lockhart, petit-fils de l'illustre romancier, son unique descendant et son seul héritier.

Le cabinet de travail est tel qu'il l'a laissé; les livres dans le même ordre; le bureau et le grand fauteuil de cuir installés près d'une fenêtre d'où l'on voit la Tweed serpenter dans la plaine. On vous montrera dans la salle à manger la place où fut transporté le lit de Walter Scott mourant et où il rendit le dernier soupir. On conserve précieusement un grand nombre d'objets dont il faisait habituellement usage : son encrier, son canif, son couteau, sa canne, ses fusils de chasse et une magnifique épée qui lui fut donnée par les clans montagnards qu'il avait eu l'honneur de présenter à George IV dans la visite que ce prince fit à Édimbourg. On garde également avec un pieux respect, et l'on montre, renfermés dans une armoire vitrée, les derniers vêtements que porta Walter Scott : un habit de chasse en drap brun

garni de boutons d'acier, un gilet de poil de chèvre à petites rayures, un pantalon à petits carreaux blancs et noirs, des guêtres en drap couleur noisette, de gros souliers noirs et un chapeau gris.

Walter Scott a laissé une belle fortune, bien qu'il ne fût pas à beaucoup près aussi riche que ses libraires. Chaque fois qu'un de ses romans était sous presse, un bâtiment appareillait dans le port d'Édimbourg, et dès que l'ouvrage paraissait, le vaisseau mettait à la voile, emportant vingt mille exemplaires dans les colonies anglaises. L'Angleterre et l'Écosse en absorbaient un pareil nombre. Jugez d'après cela ce que les éditeurs ont dû gagner!

Quant aux richesses artistiques d'Abbotsford, ce sont en grande partie des présents faits à l'écrivain. Les familles dont il citait les ancêtres se plaisaient à lui offrir quelques reliques de ces héros; les villes qu'il célébrait lui faisaient de pareils dons. On ne découvrait pas dans le territoire de l'Écosse un seul débris d'antiquité sans que Walter Scott en eût sa part; on ne démolissait pas un vieil édifice, château, palais, église, monastère ou prison, sans qu'il en reçût un fragment. C'est ainsi qu'il a tapissé de pierres monumentales les murs de son jardin, et qu'il a placé à l'une des tours de son château la porte de fer de la prison d'Édimbourg, que lui offrirent les magistrats de la ville lorsque cette prison fut démolie.

La ville d'Édimbourg et le gouvernement lui devaient bien quelque petit cadeau en récompense du signalé service qu'il leur avait rendu et du magnifique présent qu'il leur avait fait. Au milieu des révolutions qui avaient bouleversé le pays, le trésor et la maison royale d'Écosse, les diamants et les joyaux de la couronne avaient disparu; toutes les recherches pour les retrouver

ayant été vaines, on pensa que ces richesses avaient été pillées, ce qui était assez probable, et que les voleurs s'étaient empressés sans doute de fondre l'or et d'égrener les pierreries. Deux siècles environ s'étaient écoulés depuis cette disparition, et le soupçon du pillage était enregistré dans l'histoire comme un fait avéré. Mais, en fouillant les vieilles chroniques pour y puiser les renseignements nécessaires à ses œuvres, et en étudiant avec un soin minutieux l'époque tumultueuse où les diamants de la couronne d'Écosse avaient disparu, Walter Scott fut amené à penser que la version du pillage, jusqu'alors acceptée comme vraie, n'était qu'une supposition dénuée de fondement, et que ces joyaux, que l'on croyait défigurés et perdus, avaient été prudemment placés en lieu de sûreté et devaient pouvoir être retrouvés quelque part; mais où? Comment découvrir cette cachette qui avait échappé aux recherches faites autrefois, que le hasard avait respectée, que le mystère et le temps enveloppaient de leurs ombres? Le romancier, avec la patience qui caractérisait son talent, interrogea les événements et les personnages de l'époque; il les suivit pas à pas dans leurs moindres démarches, et ses laborieuses et savantes investigations le conduisirent à la porte du château d'Édimbourg, où il s'arrêta en disant : « C'est là! » Il était guidé par cette seconde vue que l'intelligence et le travail donnent beaucoup plus sûrement que l'art et le fluide du magnétiseur ne l'éveillent dans les rêves du somnambulisme. Restait à savoir dans quel coin de la vaste citadelle le trésor était caché. Walter Scott étudia le plan de la forteresse avec la profonde et lumineuse méditation que Christophe Colomb mit à étudier l'incomplète mappemonde du XVe siècle, et comme le navigateur, le romancier, après avoir habilement examiné les localités, par-

vint au terme de ses calculs et posa le doigt sur un point de la carte, en disant une seconde fois : « C'est là! »

A cette époque, Walter Scott était déjà célèbre; de sorte que lorsqu'il fit part de ses idées au gouvernement britannique, on ne le regarda pas comme un visionnaire, et quand il demanda les moyens de réaliser sa découverte, on s'empressa de mettre à sa disposition toutes les ressources nécessaires et de lui donner licence pleine et entière pour fouiller la citadelle avec la pioche et le marteau. Le romancier se mit à la tête de quatre ouvriers mineurs; il leur fit ouvrir une petite tranchée qui démasqua une muraille dans laquelle une brèche fut pratiquée, et l'on entra dans une chambre secrète, murée depuis deux siècles. Au fond de cette chambre il y avait un grand coffre de bois de chêne, bardé de fer et muni d'une énorme serrure et de deux gigantesques cadenas. Les magistrats de la ville furent appelés pour assister à l'ouverture du coffre. On fit sauter la serrure, les cadenas cédèrent aux morsures de la lime; on souleva le pesant couvercle, et aussitôt les ténèbres du caveau s'illuminèrent à l'éclat de l'or et aux feux des pierreries : le coffre renfermait les parures royales, la couronne, le diadème, deux sceptres, une grande épée, des colliers et des décorations en diamant et beaucoup d'autres objets splendides et majestueux.

Ce fut pour Walter Scott un nouveau titre à la reconnaissance de ses compatriotes, qui lui ont voué une admiration fanatique, refusant même de faire la part de ses erreurs et des défauts qui parfois ont obscurci son talent et diminué le mérite de ses œuvres. Ils ne veulent pas convenir que le célèbre romancier se laissait trop dominer par l'esprit de parti, et que souvent il a fait preuve d'une partialité condamnable et d'une

insigne mauvaise foi dans sa manière d'envisager et de reproduire les événements historiques.

Il faut passer une journée entière au château d'Abbotsford, et le soir, retourner à Melrose, pour voir les ruines de l'abbaye au clair de lune, si toutefois la lune veut bien s'y prêter. Qui n'a pas vu l'abbaye de Melrose au clair de lune, ne l'a vue qu'à moitié. C'est seulement lorsque la pâle Phébé l'éclaire de ses rayons que la ruine apparaît dans toute sa majesté romantique.

J'eus l'inappréciable avantage de contempler le tableau dans sa poétique lumière, et de me promener dans les ruines de Melrose, à minuit, par un clair de lune magnifique. Le lendemain, voulant retourner à Édimbourg par une autre voie que le chemin de fer, afin de varier le voyage et de voir des sites nouveaux, je demandai à l'hôtelier qui m'avait logé un cabriolet et un cheval.

— Un cabriolet et un cheval? reprit-il d'un air de profonde surprise ; c'est impossible.

— Pourquoi donc? N'avez-vous plus le cheval et le cabriolet qui m'ont transporté hier au château d'Abbotsford?

— Si vraiment; le cabriolet est sous la remise, et le cheval à l'écurie.

— Sont-ils retenus pour la journée?

— Non certes!

— Eh bien donc, pourquoi ce cheval et ce cabriolet ne seraient-ils pas à ma disposition aujourd'hui comme hier?

—Vous avez donc oublié, monsieur, que c'est aujourd'hui dimanche?

— Je le sais fort bien. Après?

— Et vous voulez que je vous loue mon cheval et mon cabriolet dans un jour consacré au Seigneur?

— Pourquoi pas?

— Ce serait une impiété. Le dimanche, tout le monde se repose, les hommes, les chevaux et les cabriolets.

Je pensai que c'était là une manière indirecte d'arriver à me rançonner, et je dis à l'hôtelier que je payerais en raison de la fête.

— Vous me donneriez vingt-cinq livres sterling que vous n'auriez ni ma bête ni ma voiture.

— Pardon, mais si je vous donnais vingt-cinq livres sterling, ce ne serait plus une location, ce serait un achat, et il me semble qu'alors je pourrais user de mon emplette selon mon bon plaisir.

— C'est possible, mais un dimanche, je ne vends pas plus que je ne loue ; je ne fais aucune espèce d'affaires, et il n'y a pas de bénéfice qui puisse me faire broncher dans mon devoir.

— Alors, vous ne me donnerez donc pas à déjeuner ce matin?

— C'est différent. Le déjeuner est prêt depuis hier.

— Si je vous demande la carte, vous n'en recevrez pas le prix?

— C'est encore différent. Vous pourrez payer votre dépense lorsque vous le voudrez, et votre argent sera bien reçu. Mais quant à un cabriolet et un cheval, vous n'en trouverez aujourd'hui ni chez moi ni ailleurs.

La religieuse observation du dimanche est pratiquée en Écosse avec plus de rigueur qu'en Angleterre, et ce refus d'un cabriolet et d'un cheval rappelle une déplorable aventure dont les chroniques du pays ont conservé le souvenir.

Il y avait à Callander, petite ville située au cœur de l'Écosse, une jeune fille d'une rare beauté nommée Catherine Dickson. Le fils d'un des magistrats de la ville,

Et prévenant la question que le jeune homme allait lui faire :

— Ne me demandez point pourquoi, ajouta-t-elle; si vous avez le droit d'interroger ma mère, moi, j'ai celui de taire la cause de ma résolution. Le secret de nos choix nous appartient et personne ne peut nous en demander compte ; il vous suffit de savoir que ma décision est irrévocable !

— Ah ! je vous suis donc bien odieux ! s'écria René avec désespoir.

Cette plainte, jetée comme un cri, avait un accent si douloureux, si passionné et si sincère, que Gabrielle en tressaillit ; ses traits se détendirent, et des larmes montèrent à ses paupières.

— Vous odieux! répéta-t-elle d'une voix douce et contenue ; oh ! ne le croyez pas, M. René... Séparée de vous, je penserai toujours aux heures que nous avons passées ensemble... et... si nous ne devons plus nous revoir... mon amitié vous suivra partout.

— Ah ! je n'en veux pas! répondit le jeune homme impétueusement. Non ! ce que j'avais rêvé, c'était un partage entier de chagrins et de joies : deux existences à jamais confondues en une seule ! Mais puisque cette espérance est une chimère, je ne veux pas contraindre votre cœur à une affection qui ne serait que de la pitié ; ma présence ne doit point vous attrister plus longtemps, et j'espère que mon nom lui-même s'effacera bientôt de votre souvenir.

A ces mots, il s'élança hors de la chambre et disparut. Gabrielle avait tendu les bras comme pour l'arrêter ; mais elle fit un effort, se rejeta en arrière en criant :

— Ma mère ! ma mère !

Et tombant à genoux devant le canapé, elle appuya

sa tête échevelée sur un des coussins, afin d'étouffer ses sanglots.

L'amiral s'approcha d'Ernestine, lui montra la jeune fille éplorée, et lui dit à demi-voix :

— Je suis vengé, madame; voilà votre punition !

V

LE DÉPART.

Le jour même où les scènes de famille rapportées dans le chapitre précédent se déroulaient si tristement à Barville, Bouvard, ignorant tout ce qui s'était passé, se rendait gaillardement au château, en hâtant de la voix l'ardeur d'un magnifique cheval récemment sorti des herbages du Cotentin. Le notaire avait réussi à rattraper le dossier relatif au majorat et à en retirer sa demande de mariage; de sorte que, rassuré sur l'attentat aux *convenances* qu'il avait un instant redouté, il revenait à Barville uniquement occupé de ses espérances.

Persuadé que Gabrielle agréait son amour et que Marcel lui était favorable, sûr de l'approbation de la baronne, il n'avait plus à gagner que l'amiral, qui ne pouvait seul résister à tant de volontés réunies. Aussi maître Bouvard prenait-il, dans son cabriolet, des poses triomphantes, tout en poursuivant à part lui un monologue d'amoureux satisfait.

— Enfin, je suis agréé de quelqu'un ! pensait-il. Cela s'est fait attendre; mais voilà le fruit de la persévé-

Mais lorsqu'il voulut changer de chevaux au relais de Gretna-Green, on lui répondit :

— Impossible ! c'est aujourd'hui dimanche, la poste est fermée.

Les chevaux qui l'avaient conduit jusque-là avaient été si rudement menés qu'ils étaient tombés sur la route épuisés de fatigue. Il n'y avait pas moyen de leur faire doubler le relais. Malcolm pria, supplia, offrit l'or à pleines mains : tout fut inutile.

Il alla trouver le magistrat de l'endroit et lui dit quelle était l'affaire qui le pressait ; le magistrat lui répondit qu'il ne pouvait ordonner à ses administrés de contrevenir aux lois de l'Église.

Il alla trouver le pasteur du lieu pour solliciter son intervention ; il lui dit qu'il s'agissait d'arracher à la mort une jeune fille innocente ; le pasteur lui répondit que la sainteté du dimanche ne pouvait être violée sous aucun prétexte.

Après d'inutiles instances, le malheureux Malcolm, fou de désespoir, partit à pied, espérant trouver plus loin un cheval et le demandant à grands cris ; mais dans tout le pays qu'il avait à traverser de Gretna-Green jusqu'à Édimbourg, il n'y avait que de pauvres villages peu fournis de chevaux et très-encroûtés dans les préjugés religieux. Partout il n'obtint que la même réponse, froide, cruelle, inexorable :

— C'est dimanche. On ne peut pas louer un cheval le dimanche.

Il continua son voyage à pied pendant vingt-quatre heures. Dès que le dernier coup de minuit eut marqué le terme de cette terrible journée du dimanche, il eut son cheval, mais trop tard.

L'inique sentence avait été exécutée. L'innocente et belle Catherine Dickson était suspendue au gibet.

Cette histoire date de loin ; mais il n'y a pas longtemps qu'une très-grande dame, la duchesse de Sutherland, voulant se rendre en toute hâte en Écosse pour recevoir le dernier soupir de son père, ne put obtenir qu'un train spécial du chemin de fer partît de Londres le dimanche avant la fin des offices religieux, c'est-à-dire avant une heure de l'après-midi. Elle arriva aussi trop tard ; mais le duc son époux porta ses plaintes à la chambre des lords, et c'est depuis cette époque que les chemins de fer partent à Londres le dimanche dès le matin.

En Écosse, le progrès ne se fait que plus lentement ; et après les grands exemples qui viennent d'être cités, je ne pouvais m'étonner qu'on me refusât un cheval et un cabriolet. Ce n'était, d'ailleurs, qu'une affaire d'un mince intérêt, et ce fut sans trop de regret que je m'en allai de Melrose, comme j'y étais venu, par le railway calédonien.

Eugène GUINOT.

Art et industrie.

MANUFACTURES NATIONALES

DE BEAUVAIS ET DES GOBELINS.

Ce serait assurément une intéressante et curieuse histoire que celle de l'art de la tapisserie, depuis Arachné jusqu'à nos jours, depuis les fabriques renommées de Tyr, Sidon et Pergame, jusqu'à celles des Gobelins et de Beauvais : malheureusement, on est réduit aux conjectures, faute de monuments pour tout ce qui concerne cet art dans l'antiquité. Quelques auteurs nous donnent bien à entendre que, en Italie, il y a quelques siècles les tapisseries célèbres, remontant à une époque éloignée, formaient encore l'objet d'un brocantage assez important. Mais toutes ont péri comme les tableaux d'Apelle et de Parrhasius. La plus ancienne pièce connue en France, et vraisemblablement en Europe, est la fameuse tapisserie de Bayeux, qui passe

pour être l'œuvre de la reine Mathilde et remonte au XIe siècle.

Ce n'est guère que vers la fin du XIIIe siècle que la fabrication commença à s'établir chez nous, et encore, pendant de nombreuses années, les Flamands nous dépassèrent de bien loin dans cet art si long et si difficile. Nous avons vu au Louvre, dans les galeries de bois que la nouvelle administration a fait disparaître avec un empressement si digne d'éloges, une série de tapisseries des XIVe et XVe siècles ; comme la plupart des peintures de cette époque, elles sont beaucoup plus remarquables par leur intérêt archéologique que par le mérite de l'exécution. Vers le même temps à peu près, le pape Léon X et François Ier faisaient exécuter à Bruxelles, d'après les cartons de Raphaël et de Jules Romain, des pièces admirables pour l'ornement de leurs palais.

L'établissement des Gobelins remonte, comme chacun sait, à François Ier. Le premier embryon de cette manufacture, promise à de si hautes destinées, fut un humble atelier de teinture, fondé au XVe siècle par les frères de ce nom. La rare habileté de ces teinturiers leur procura vraisemblablement gloire et fortune, car deux cents ans plus tard leur nom était attaché à tout jamais à leur hôtel, et le vieux Régnier contribuait lui-même à leur renommée par cette réclame qui traversera les siècles :

> O nuit ! jalouse nuit !
> Car il semblait qu'on eût aveuglé la nature ;
> Et faisait un beau brun d'aussi bonne teinture
> Que jamais on en vit sortir des Gobelins.

Cette famille ainsi illustrée ne fit cependant jamais un pas au delà de sa spécialité, comme on dit de nos jours. Ce ne fut qu'après eux qu'un sieur Cannage, qui

leur succéda, fit quelques essais de tapisserie, et qu'un artisan de Bruges, nommé Jans, fabriqua, pour la première fois, la tapisserie sur des métiers de haute lisse.

Le règne de Louis XIV fut, pour la manufacture des Gobelins, l'époque de sa plus grande splendeur. Colbert eut l'heureuse idée d'y fonder une école des arts du dessin, dans leurs applications à tout ce qui a rapport à l'ameublement. Orfévres, ébénistes, horlogers et fondeurs, peintres, graveurs et sculpteurs même, recevaient là une direction intelligente et unitaire, qui ne pouvait manquer d'exercer, sur la décoration intérieure des riches demeures de ce temps, la plus heureuse influence. Cet établissement, placé sous la direction de Charles Lebrun, dont on retrouve partout à cette époque la savante mais tyrannique direction, prit le titre pompeux de « Manufacture royale des tapisseries et meubles de la couronne. »

Pour former des élèves dans l'art de la tapisserie, on fit venir des ouvriers de Bruxelles. Encore des Flamands! Mais bientôt nos ouvriers apprirent à se passer de leurs maîtres, et les surpassèrent. La prospérité de cette manufacture commença à déchoir vers la dernière année du XVII[e] siècle : presque abandonnée pendant la première moitié du XVIII[e] siècle, elle ne reprit quelque activité que grâce à d'importantes commandes faites par madame de Pompadour. La révolution de 1789 vint lui porter de nouveaux échecs ; 1791 supprima tous les corps d'état installés par Colbert, pour ne laisser subsister que la tapisserie ; 1792 retrancha l'école de dessin, suspendit les payements, dispersa les ouvriers, qui cherchèrent à vivre comme ils purent.

L'an II fut le point de l'aurore d'une réorganisation. Le consulat, l'empire et la restauration montrèrent pour cette fabrique, qui fit bientôt partie des attributions de

la couronne, une sollicitude plus louable qu'éclairée. Sous le règne de Louis-Philippe, quelques améliorations furent introduites, ou, pour parler plus juste, entrevues. La république de 1848 a eu le bon esprit d'adopter la vieille maison de M. Gilles Gobelin, et de lui donner pour directeur un homme intelligent et consciencieux, un habile peintre, M. Badin.

Nous avons passé très-rapidement sur l'historique de cet établissement ; le lecteur le retrouvera dans vingt recueils différents. Il en sera de même du mode de travail, dont la description la plus claire ne saurait donner une idée plus nette qu'une définition métaphysique de Kant ou un théorème de mathématiques transcendantes; nous avons examiné avec la plus grande attention ce travail féerique; nous avons épié de notre mieux les doigts agiles des artistes qui passent et repassent leurs milliers de broches à travers les milliers de cordes de ces métiers de haute lisse, qui semblent des harpes muettes et coloriées.

On nous a expliqué avec la plus grande complaisance ce que c'est qu'une *duite* et qu'une *hachure,* et nous avouons humblement ne pas comprendre beaucoup plus qu'avant nos visites ces bienveillantes explications, par quel sortilége ces fils de laine arrivent à reproduire, jusque dans leurs caprices les plus étranges et les plus imprévus, tous les hasards de la brosse des peintres, les glacés, les frottés au bitume qui laissent transparaître la toile grenue, les mille et une ficelles qui constituent la pratique de la peinture.

Le vertige vous prend rien qu'à considérer ces paniers hérissés de broches, qui sont les palettes des peintres tapissiers, palettes chargées de nuances où l'œil le plus exercé ne saurait souvent discerner la différence qui pourtant existe, et qui produira une dégradation indis-

pensable, une transition nécessaire. Souvent, en effet, le fil qui doit donner tel ton voulu est composé de plusieurs brins de couleurs différentes. Comme sur la palette du peintre, on marie l'ocre et le vermillon, le cobalt et le chrome, auquel le blanc sert de lumière et de délayant; il faut que l'artiste tapissier sache assortir les nuances dans toutes les gammes, depuis la plus claire jusqu'à la plus foncée, pour produire des tons légers, transparents, rompus, et qui produisent à l'œil une impression simultanée et uniforme.

C'est ici que le fameux mélange des couleurs, sujet éternel de la stupéfaction des philistins quand ils visitent l'atelier d'un peintre, devient une science véritable, un calcul inouï. En effet, le peintre improvise le plus souvent, et, sauf quelques tons connus, mais dont la combinaison est infinie, le hasard, ou, si ce mot est injurieux pour les œuvres du génie, l'inspiration le guide plus que le calcul. L'harmonie, cette caresse suprême qui vient donner à l'œuvre sa véritable et définitive valeur, s'obtient au moyen de corrections fréquentes, de repentirs rachetés bien facilement au moyen de tons frottés dans les ombres trop faibles ou d'empâtements lumineux repiqués dans les parties qui manquent de brillant.

L'artiste tapissier doit tout trouver d'un coup, le contour, le modelé, le ton, l'harmonie générale ; chaque fil passé dans la chaîne est définitif, irrévocable ; les repentirs lui sont interdits. On ne saurait donc contempler avec assez d'admiration les prodigieux résultats obtenus avec des moyens si compliqués, si difficiles, et cette admiration s'accroît encore en raison des connaissances qu'on a dans l'art de la peinture.

Parcourez la salle d'exposition, vous y verrez MM. Horace Vernet, Steuben, Guérin et autres contemporains reproduits avec une perfection qu'aucun de

leurs confrères, non pas même eux peut-être, ne sauraient atteindre. De près comme de loin, le *Massacre des janissaires*, d'après Horace Vernet, répète, comme une glace fidèle, les qualités et les défauts de ce peintre. La *Scène pastorale* de Boucher, la *Lice et sa compagne* d'Oudry vous frappent par une reproduction textuelle des procédés des maîtres du XVIIIe siècle, de leur peinture vaporeuse et brillante, de leur touche grasse et facile.

Mais, à côté de cette admiration méritée, se place bien vite un regret légitime.

On déplore l'emploi peu intelligent de tant d'habileté et les œuvres imposées à ces merveilleux copistes, Raphaël ou Guérin, Rubens ou Meynier, Jordaens ou Picot, Desportes ou M***, tout est reproduit avec le même génie, la même patience. Tant mieux si l'original est un chef-d'œuvre, vous le reverrez avec tous ses sourires; tant pis si c'est quelque croûte académique. elle sort du métier avec toutes ses grimaces : exécuter d'après certains tableaux les magnifiques tapisseries qui se voient là et qui représentent dix ou quinze années de travail et des sommes énormes, chaque ouvrier ne pouvant remplir qu'un mètre carré dans son année, et chaque mètre revenant à mille francs, c'est, à proprement parler, enchâsser des bouchons de carafes dans de merveilleuses montures d'or ciselé, c'est dépenser regrettablement et en pure perte des sommes précieuses et des talents plus précieux encore. Les spécimens de ce qu'on a fait ne peuvent servir qu'à montrer ce qu'on aurait pu faire.

D'ailleurs, chaque art a son domaine et son génie propre, dont il ne sort pas impunément. Les vitraux, pas plus que la tapisserie, ne sont de la peinture, quoiqu'ils se rattachent à elle par tant de points communs; et pourtant, du jour où vitrail et tapisserie ont voulu

entrer en lice avec la peinture, l'heure de leur triomphe, dans cette lutte insensée, a été celle de leur décadence et de leur anéantissement. Pour ne parler que du sujet qui nous occupe, il est bien certain, par exemple, qu'un panneau de tapisserie, encadré dans une bordure dorée, et faisant l'illusion d'un tableau jusqu'au moment où le doigt vérifie l'erreur de l'œil, cause plus de surprise que de plaisir.

Sans proscrire complétement ces imitations merveilleuses, nous croyons cependant qu'elles ne doivent pas être le but exclusif de l'art de la tapisserie, art essentiellement ornemental et dans lequel l'accessoire doit jouer un rôle tout aussi important que le sujet principal. C'est du moins ainsi que l'ont entendu tous les habiles en cet art, à commencer par Raphaël, qui a encadré de rinceaux et d'arabesques, de fleurs et de fruits, les peintures de la Farnésine, qui imitent des tapisseries; en continuant par Rubens, qui a fait quelques admirables compositions pour les fabriques de son temps, et qui a su leur imprimer un caractère tout particulier; par Oudry, par Coypel, par Lepautre et tant d'autres, dont les charmantes inventions resteront à jamais le type et le modèle du genre.

Une tapisserie est une pièce d'étoffe destinée à remplir sur un mur un espace déterminé, et à s'y encadrer d'une manière architecturale. Ce n'est donc pas un tableau destiné à être changé de place, suivant le caprice du propriétaire. Dans un tableau, œuvre d'étude et de destination sérieuse, tout ce qui distrait l'attention du tableau lui-même, est un hors-d'œuvre fâcheux. Dans une tapisserie, au contraire, l'encadrement en est presque aussi important que le sujet lui-même, et fournit à l'imagination de l'artiste mille occasions de déployer son goût et sa fécondité : animaux, chimères, fleurs,

fruits, feuillages et ornements, doivent se jouer autour du tableau, et le faire valoir sans l'écraser, sans le noyer, si l'artiste a vraiment le génie décoratif.

Nous avons, au Louvre, deux magnifiques échantillons de Rubens, l'*Ange apportant un pain au prophète Élisée,* et *le Triomphe de la Religion :* dans ces deux grandes compositions, Rubens a eu soin d'indiquer par des franges, des ornements, des plis opulents et nourris comme il savait les faire, que c'étaient bien des modèles de tapisserie, et non des tableaux qu'il a prétendu exécuter : la composition elle-même semble s'en ressentir ; elle a quelque chose de plus libre, de plus aéré, des allures plus dégagées que celles de ses peintures ordinaires. Nous insistons sur ce côté de la question, qui nous semble indiquer la véritable mission du tapissier, parce qu'on semble l'avoir méconnu depuis ces dernières années, et que par contre-coup le public s'est trop habitué à voir dans la peinture au moyen de laines colorées une simple émule de la peinture à l'huile.

Quand M. Badin a pris possession de la direction des établissements des Gobelins et de Beauvais, il les a trouvés fonctionnant d'après ces errements regrettables. Il a dû, avant d'entrer dans une voie franchement nouvelle, terminer l'arriéré qui lui était légué par ses prédécesseurs. Les métiers de tapisserie proprement dits étaient occupés par quelques copies d'après les cartons de Raphaël, par des sujets de chasse de Desportes et Oudry, par quelques vues des résidences royales. Ces différents travaux sont aujourd'hui ou achevés ou sur le point de l'être.

Il a donc pu dès à présent faire commencer un *Christ mort* d'après Sébastien del Piombo, des reproductions de cartons d'Ingres pour le genre sérieux, et pour les sujets d'un style moins élevé, quelques tableaux de

nature morte et des patineurs, imitation libre de Lancret, par M. Steinhell. M. Badin éprouve l'impatience bien légitime de montrer au public les nouveaux produits des manufactures nationales.

Quant aux tapis, il nous faudra attendre beaucoup plus longtemps. Le travail des tapis, qui diffère de celui de la tapisserie, à peu près comme le velours diffère d'un tissu ordinaire, n'est ni moins long, ni moins difficile. Ici, il s'agit de trouver les nuances et les contours dans les brins de laine, qui se présentent par la pointe, comme les soies d'une brosse, et viennent former ce tissu dense et serré, qui oppose aux pieds sa dureté élastique. Les houppes colorées une fois fixées à la chaîne au moyen d'un nœud particulier, on les rompt avec des ciseaux, et on se sert de la pointe de ces mêmes ciseaux, comme d'une estompe ou d'un pinceau, pour remanier, modeler, refondre les nuances.

Grâce aux immenses parquets auxquels la plupart de ces tapis sont destinés, il en est peu qu'on ait pu finir sous le règne du souverain qui les a commandés : il est peut-être tel de ces tapis où il a fallu remplacer les aigles napoléoniennes par les fleurs de lis de la restauration, celles-ci par le coq et la charte du monarque constitutionnel... Grave sujet de méditation que ces tapis ! Nous avouons que les emblèmes politiques nous importent assez peu du moment où ils sont bien rendus et d'un beau style, mais il nous est impossible d'accorder cet éloge à deux ou trois immenses et horribles tapis, commencés sous la restauration, sur les dessins d'un architecte plus ou moins académicien, *de cuyo nombre no quiero acordarme*. Rien de plus commun, de plus lourd, de plus banal que l'ornementation de ces malencontreuses machines, rien de plus discordant, de plus criard, de plus louche que ces assem-

blages de tons hétéroclites dont tout cela est arlequiné. Les hommes capables de pareilles pauvretés doivent être dénoncés comme corrupteurs du goût public.

Il y a progrès évident, amélioration sensible dans les tapis composés par MM. Alaux et Couder. Mais là encore, pas plus dans la composition que dans le coloris, nous ne trouvons la grâce, l'originalité, le style, la distinction que nous rêvons; tout cela est remplacé, tant bien que mal, par cette facilité un peu lâchée de nos architectes et de nos décorateurs contemporains. Malgré le mérite réel de ces tapis et leur exécution toujours prodigieuse, notre œil est plus réjoui par le plus grossier tapis de Smyrne, aux nuances riches, douces et graves, que par ce cliquetis de tons crus et d'un éclat suspect. L'Orient, pour cette industrie, reste, selon nous, sans égal. Inventions harmonieuses, fantaisies charmantes et imprévues, les tapis de la bonne époque réunissent toutes les qualités qu'on peut désirer. Nous l'avons vérifié mille fois dans nos pérégrinations, aussi bien que sur les objets rapportés par les voyageurs; les peuples, appelés barbares, sont nos maîtres en toutes ces choses, et vingt réunions de savants et d'académiciens n'ont jamais su rien inventer d'aussi délicat, d'aussi coloré que l'écharpe d'une Moresque, le puncho d'un chasseur de buffles mexicain ou le mocassin d'un sauvage de l'Amérique du Nord.

Théophile GAUTIER.

Poésie.

LE VIOLON BRISÉ.

Voyez là-bas sur la montagne verte
Le vieux moulin qui tourne si gaîment;
L'amour, l'amour, comme un rêve charmant,
Il le berçait dans mon âme entr'ouverte.

Au vieux moulin j'avais un violon,
Écho plaintif des chants de ma maîtresse,
Lyre d'amour, vibrante d'allégresse;
Mais mon bonheur, hélas! ne fut pas long.

Elle mourut! que de larmes amères!
Elle mourut au soleil du matin
En respirant la rosée et le thym;
Son âme au ciel emporta nos chimères.

Le lendemain, ses compagnes en deuil
Portaient son corps de neige au cimetière;
Moi, j'étais seul, sans larme et sans prière,
Dans le moulin comme au fond d'un cercueil.

Je te saisis, violon triste et tendre,
Et le doux air que Cécile aimait tant,
Je le jouai, le cœur tout palpitant :
Son âme sainte a passé pour l'entendre.

Je le jouai; mais, au dernier accent,
Mon cœur bondit comme un daim qui se blesse.
Je me perdis si loin dans ma tristesse,
Que je brisai mon violon gémissant.

Depuis ce jour, ma sœur la Poésie
A ranimé mon cœur à demi mort;
Ma lèvre ardente à bien des grappes mord
Sans retrouver la première ambroisie.

J'ai délaissé le moulin, mon berceau,
Le doux pays où m'allaita ma mère;
Je suis allé me perdre en l'onde amère,
Sans retrouver la source du ruisseau.

Perle d'amour, à ce monde ravie,
Au fond des mers je t'ai cherchée en vain;
Et je n'ai plus de mon bonheur divin
Qu'un souvenir : c'est la fleur de ma vie.

Quand je retourne au moulin délaissé,
Ce n'est que joie et peine renaissantes.
Ah! quand j'entends ses ailes frémissantes,
Mon pauvre cœur est un violon brisé!

Arsène HOUSSAYE.

A UNE JEUNE FILLE.

I

Jeune fille qui cours au bal fraîche et légère,
La vanité dans l'âme, aux lèvres la chanson,
Songe moins à ta grâce, un peu plus à ta mère,
Dame de bon secours, sainte de la maison!

Son cœur, sans mesurer, te répand sa tendresse;
Il te la jette à flots, il aime à t'en couvrir;
Il est riche et prodigue, et dépense sans cesse
Tout son trésor d'amour, sans jamais s'appauvrir.

Tout a dans la maison sa tâche journalière :
La fleur du vase d'or la remplit de senteur,
Le serin d'harmonie, et l'âtre de lumière :
La mère y donne une âme et l'emplit de bonheur.

Humble et sublime, elle aime une petite sphère.
Et rayonne à l'écart entre ses murs bénis;
Elle est comme le feu du foyer, qui n'éclaire
Que l'étroite famille, et ne luit qu'au logis.

Des larmes! qu'as-tu donc?... Oh! que ton front s'appuie
Sur celle qui console! Oh! va, Dieu toujours bon
Te donne avec les pleurs la main qui les essuie;
Peut-être te faut-il indulgence et pardon?

Ton cœur, si pur qu'il soit, parfois dans l'ombre cache
Quelque faute à laver dans les pleurs de tes yeux;
Car la fleur la plus fraîche a souvent quelque tache
Que lave la rosée en descendant des cieux.

Dis à ta mère, enfant, ton âme et ses mystères,
Car elle a des pardons qu'on ne peut épuiser :
Sa faiblesse est sublime. Oh! sur vos lèvres, mères,
A côté du reproche est toujours le baiser!

II

Tes yeux ont du soleil! Les ans te font si belle!
Ta mère aime à les voir ainsi s'illuminer;
Et pourtant, chaque année, en la touchant de l'aile,
Effeuille sa beauté, lui prend pour te donner.

Les ans brillent sur toi, mais ils neigent sur elle;
Qu'importe! pour ta mère ils sont les bienvenus :
S'ils creusent à son front une ride nouvelle,
Ils posent sur le tien une grâce de plus.

Mais un époux t'enlève, et ta mère soupire :
Elle ne verra plus, à son réveil joyeux,
Reluire en même temps le jour et ton sourire,
La lumière du cœur avec celle des yeux.

Elle cherche et croit voir partout ta jeune tête;
Ta chambre résonnante et folle hier encor
Est triste aussi : la mère a perdu son trésor,
Le nid muet et vide a perdu sa fauvette.

Mais tes larmes, à toi, tarissent en un jour;
Il ne faut, pour sécher les pleurs de jeune femme
Et la pluie au printemps, qu'un peu d'ardente flamme,
Un rayon de soleil, un sourire d'amour.

Et cependant ta mère et ton frais nid de mousse
Parlaient à l'âme autant que cet amour nouveau.
Va, la voix qui nous dit : « J'aime, » n'est pas plus douce
Que la voix qui chanta les chansons du berceau!

Madame Anaïs SÉGALAS.

Critique littéraire.

LES CONFIDENCES, par M. de *Lamartine* (2 vol. in-18. — Meline, Cans et Cᵉ., à Bruxelles).

Et pourquoi donc n'en parlerais-je pas? Je sais les difficultés d'en parler convenablement : le temps des illusions et des complaisances est passé ; il faut absolument dire des vérités, et cela peut sembler cruel, tant le moment est bien choisi. Pourtant, parce qu'un homme tel que M. de Lamartine a trouvé convenable de ne pas clore l'année 1848 sans donner au public ses Confessions de jeunesse et sans couronner sa politique par des idylles, faut-il que la critique hésite à le suivre et à dire ce qu'elle pense de son livre, faisant preuve d'une discrétion et d'une pudeur dont personne (et l'auteur moins que personne) ne se soucie? Je prendrai donc le livre en lui-même ; je l'isolerai tant que je pourrai de la politique ; en oubliant le Lamartine de ces dernières années, je tâcherai de ne me souvenir que de celui d'avant *les Girondins*. En effet, littérairement parlant, *les Confidences* viennent bien après *Jocelyn*, *la Chute d'un Ange*, *les Recueillements poétiques*, et elles continuent, sans trop de décadence, cette série de publications dans lesquelles les défauts de l'auteur vont s'exagérant de plus en plus, sans que ses qualités pour cela disparaissent.

Le livre commence par une préface sous forme de lettre adressée à un ami ; cette préface apologétique a pour objet d'excuser l'auteur qui sent, malgré tout, l'inconvenance d'une publication romanesque dans les circonstances graves où il s'est placé et où il a tout fait pour placer son pays. Le poëte a

le don des larmes; il en verse quelques-unes pour essayer de nous attendrir. Il s'agissait pour lui de vendre Milly, sa terre natale, la terre des tombeaux de famille, ou de vendre son manuscrit des *Confidences*. Au dernier moment, et par respect, dit-il, pour l'ombre de sa mère, de son père, de ses sœurs, il n'a pas hésité : « L'acte était sur la table. D'un mot j'allais aliéner pour jamais cette part de mes yeux (Milly). La main me tremblait, mon regard se troublait, le *cœur* me manqua... Je pesai d'un côté la tristesse de voir des yeux indifférents parcourir les fibres palpitantes de mon *cœur* à nu sous des regards sans indulgence; de l'autre le déchirement de ce *cœur* dont l'acte allait détacher un morceau par ma propre main. Il fallait faire un sacrifice d'amour-propre ou un sacrifice de sentiment. Je mis la main sur mes yeux, et je fis le choix avec mon *cœur*... » Je ne connais rien de plus triste que cette prodigalité de cœur qui est répandue sur toute cette préface, sous prétexte d'y couvrir ce que l'auteur ne fait par là qu'étaler. Puisqu'il fallait qu'il se décidât à un parti pénible, une préface brève, nette et simple, aurait bien mieux convenu, et elle nous aurait convaincus plus réellement de la violence qu'il se faisait à lui-même.

L'auteur vient de nous dire qu'en publiant *les Confidences*, il sacrifiait l'amour-propre au sentiment. En parlant ainsi, il s'exagère un peu le sacrifice; son amour-propre, en effet, on va le voir, n'est pas le moins du monde en souffrance dans tout le livre. « Mon Dieu! s'écrie-t-il en commençant, j'ai souvent regretté d'être né; j'ai souvent désiré de reculer jusqu'au néant, au lieu d'avancer, à travers tant de mensonges, tant de souffrances et tant de pertes successives, vers cette perte de nous-même que nous appelons la mort! » C'est là une boutade sombre qu'on dirait empruntée à René. M. de Lamartine, dont la disposition habituelle est plutôt le contentement et la sérénité, rentre bien vite dans le vrai de sa nature, lorsqu'il nous peint sa libre et facile enfance, sa croissance heureuse sous la plus tendre et la plus distinguée des mères : « Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété... Si j'avais à renaître sur cette terre, c'est encore là que je voudrais renaître. » Il aurait bien tort, en effet, et il serait bien injuste s'il croyait avoir à

se plaindre du sort à ses débuts dans la vie. Jamais être ne fut plus comblé : il reçut en partage tous les dons, même le bonheur; c'est à croire que toutes les fées assistèrent à sa naissance, toutes, excepté une seule, celle qui brille le moins et dont l'absence ne se fait sentir que plus tard, à mesure qu'on avance dans la vie. Qu'avait-elle donc au fond de sa boîte, cette fée absente qui, seule, a fait défaut à M. de Lamartine? Je le dirai tout à l'heure, si je l'ose; mais certainement le poëte ne croit pas qu'elle lui ait manqué.

Il nous expose lui-même avec complaisance toutes les qualités et les grâces dont il était revêtu. « Ton enfant est *bien beau*, pour un fils d'aristocrate, » disait un jour un représentant du peuple à sa mère. Sa première éducation fut toute maternelle, toute libre, toute buissonnière. « Ce régime, dit-il, me réussissait à merveille, et j'étais alors *un des plus beaux enfants* qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes, où la race humaine est cependant si saine et si belle. Des yeux d'un *bleu noir* comme ceux de ma mère; des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive, comme était la sienne; un éblouissant rayon de joie intérieure éclairant tout ce visage; des cheveux *très-souples* et *très-fins*, d'un brun doré comme l'écore mûre de la châtaigne, tombant en ondes plutôt qu'en boucles sur mon cou bruni par le hâle (je supprime, j'en demande pardon à l'auteur, quelques détails sur la finesse de la peau)... En tout, le portrait de ma mère avec l'accent viril dans l'expression : voilà l'enfant que j'étais alors. Heureux de formes, heureux de cœur, heureux de caractère, la vie avait écrit bonheur, force et santé sur tout mon être. » Et plus loin, quand il quitte la maison maternelle pour le collége, il dira : « Je ressemblais à une statue de l'Adolescence enlevée un moment de l'abri des autels *pour être offerte en modèle aux jeunes hommes.* » Tout cela doit avoir été très-juste, très-fidèle; il est dommage seulement que ce soit l'original lui-même qui se fasse de la sorte son propre statuaire et son propre peintre. M. de Lamartine répondra que Raphaël s'est bien peint lui-même. Je pourrais lui répondre à mon tour que l'écrivain, pour se peindre, a besoin de plus de travail moral, de plus de réflexion et de préméditation que le peintre proprement dit, et que, du moment que le moral intervient, un

autre ordre de délicatesse commence. M. de Lamartine loue beaucoup sa mère; rien de plus naturel au premier abord; il semble qu'un père et qu'une mère soient de ces êtres qu'on ne puisse trop louer ou du moins trop aimer. Mais il y a là encore une nuance de délicatesse. Louer à tout moment sa mère comme une femme de génie, comme un modèle de sensibilité expressive et de beauté, prenez garde, c'est déjà un peu se louer soi-même, surtout quand toutes ces louanges vont à conclure qu'on est en personne tout son portrait vivant. Oh! que Racine fils, nourri dans la pureté et la religion du foyer domestique, s'entendait mieux à cette pudeur qui accompagne toute vraie piété! Il hésite à prononcer tout haut le nom illustre de son père, ce nom qui était le sien :

> Virgile qui d'Homère appris à nous charmer,
> Boileau, Corneille, *et Toi que je n'ose nommer*,
> Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères?...

Nous touchons ici à un défaut essentiel dans l'éducation de M. de Lamartine, à une erreur de cette mère excellente qui, nourrie de Jean-Jacques et de Bernardin dont elle associait les systèmes avec ses croyances, ne voulut élever son fils qu'à l'aide du sentiment. A aucun moment, en effet, la règle n'intervient dans cette éducation abandonnée à la pure tendresse : « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère... Elle ne me demandait que d'être vrai et bon. Je n'avais aucune peine à l'être... Mon âme, qui ne respirait que la bonté, ne pouvait pas produire autre chose. Je n'avais jamais à lutter ni avec moi-même ni avec personne. Tout m'attirait, rien ne me contraignait. » C'est cette limite, c'est ce *veto* contre lequel son enfance ne s'est jamais heurtée, qui a manqué à l'éducation de M. de Lamartine, et qu'il n'a rencontré que très-tard dans la vie. Même hors de l'enfance et durant toute sa jeunesse, cette nature favorisée n'a cessé de s'épanouir sans se trouver en présence d'un obstacle qui l'avertit. Le monde l'a traité d'abord comme l'avait traité sa famille : il avait été l'enfant gâté de sa mère, il le devint de la France et de la jeunesse. Son génie facile, abondant, harmonieux, s'épanchait sans économie au

gré de tous ses rêves. C'est ainsi qu'il a dépensé continuellement les plus riches dons, sans être averti de les ménager, jusqu'à ce qu'il les ait dissipés à peu près tous, oui, tous, excepté ce don de la parole qui semble chez lui intarissable, et dont il jouera jusqu'à la fin comme d'une flûte enchantée. Pour me représenter M. de Lamartine et ses erreurs sans lui faire trop d'injure, je me suis demandé quelquefois ce que serait devenu un François de Sales ou un Fénélon, une de ces natures d'élite, qui n'aurait pas été élevée du tout, qui n'aurait connu aucune règle, et se serait passé tous ses caprices. Un Fénélon gâté et sans aucun frein, une manière d'Ovide à demi mystique, parlant du ciel et s'occupant de la terre, vous êtes-vous jamais figuré une combinaison de ce genre-là ?

Il faut pourtant qu'indépendamment de l'éducation il ait manqué quelque chose encore à cette nature et à cet esprit d'ailleurs si doué ; car lorsqu'une qualité un peu forte existe en nous, elle sait très-bien se produire tôt ou tard, et se passer après tout de l'éducation. Nous voici revenu à cette fée absente, la seule, disions-nous, qui ait fait défaut au berceau du poëte. Voyons si lui-même, dans son ingénuité d'aveux, il ne nous mettra pas sur la voie pour la reconnaître. Parmi les auteurs qu'il lit d'abord et qu'il aime, nous trouvons le Tasse, Bernardin de Saint-Pierre, Ossian ; c'est tout simple, et l'affinité des natures, la parenté des génies se déclare. Mais ce jeune esprit ouvert à tout, amoureux de tout, repousse un seul livre parmi ceux qu'on lui met entre les mains ; il a d'instinct une aversion. Et pour qui donc ? Pour la Fontaine : « Les fables de la Fontaine, dit-il, me paraissaient à la fois puériles, fausses et cruelles, et je ne pus jamais les apprendre par cœur. » Cela me rassure de voir que M. de Lamartine n'ait jamais eu de goût pour la Fontaine, et dès lors je me confirme dans mon secret jugement. Car enfin, qu'il tourne le dos à Rabelais, qu'il ait même l'air de mépriser Montaigne, je le conçois de la part d'une si platonique nature, et ces paroles de dédain ne signifient autre chose, sinon : Je ne leur ressemble en rien. Mais la Fontaine ! c'était un rêveur comme lui, épris comme lui de la solitude, du silence des bois, du charme de la mélancolie, et par moments aussi raffolant de Platon. Qu'avait donc de plus ce rêveur, pour lui tant déplaire ? Il avait, au milieu de son

rêve, l'expérience, le sentiment de la réalité, le bon sens. C'est lui qui, dans la fable du *Berger devenu ministre,* a dit, pour nous expliquer comment le pauvre homme, brusquement jeté du milieu de son troupeau au gouvernail d'un État, s'en tire beaucoup mieux qu'on n'aurait pu croire :

Il avait du bon sens, le reste vient ensuite.

Cette fée, qui a manqué au berceau du poëte, ne serait-elle donc pas tout simplement la fée qui avait doué le Berger de la fable, la fée du bon sens et du sens réel? M. de Lamartine assurément ne le croit pas, car il nous dit en parlant de sa formation précoce : « Cette vie entièrement paysanesque et cette ignorance absolue de ce que les autres enfants savent à cet âge n'empêchaient pas que, sous le rapport des sentiments et des idées, mon éducation familière, surveillée par ma mère, ne fit de moi *un des esprits les plus justes,* un des cœurs les plus aimants, etc., etc. » Voilà qui est clair, et c'est sur ce point aussi que nous sommes forcés de lui crier clairement : *Holà!* J'entends par bon sens, remarquez-le, non pas le bon sens vulgaire, mais le tact, l'esprit de conduite, le bon goût, bien des choses à la fois, en un mot la justesse d'esprit dans ses applications les plus variées et les plus délicates.

Et, par exemple, sans sortir des *Confidences,* dans l'ordre des choses de goût et de sentiment, que fait M. de Lamartine quand il nous parle de sa mère? Il ne se contente pas de nous la peindre, il nous la décrit. Décrire avec une si visible complaisance une personne qui nous touche de si près et à laquelle on a tant de chances de ressembler, c'est déjà un manque de tact en si délicate matière. Mais en quels termes encore la décrit-il? Tantôt « on retrouve en elle ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si *imbibé* de sensibilité, qui *ruisselait comme une caresse éternelle* de son œil un peu profond et un peu voilé, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux. » Tantôt « ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant; *sa peau*

transparente laisse tellement apercevoir sous son tissu un peu pâle le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions ; ses cheveux très-noirs, mais très-fins, tombent *avec tant d'ondoiements* et *des courbes si soyeuses* le long de ses joues *jusque sur ses épaules*, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou trente ans. » Un spirituel romancier qui, de nos jours, a inventé un genre, M. de Balzac, a décrit aussi la femme de trente ans, et il ne l'a pas fait avec des traits plus choisis et plus délicieusement disposés ; mais, en la décrivant, il ne décrivait pas une mère. Est-ce que vous ne sentez pas la différence? « On comprend, dit M. de Lamartine, rien qu'à voir ce portrait, toute la passion qu'une telle femme dut inspirer à mon père, et toute la piété que plus tard elle devait inspirer à ses enfants. » Oui, l'on comprend la passion, mais non la piété. La piété chaste, sainte, vraiment filiale, n'analyse pas ainsi. Racontant l'emprisonnement de son père pendant la terreur, M. de Lamartine nous fait assister à des scènes tant soit peu romanesques, et qu'il me permettra de ne croire qu'avec réserve; car il était trop enfant pour les remarquer alors, et aucun des deux acteurs n'a dû certainement les lui apprendre avec le détail qu'il nous donne aujourd'hui. Selon lui, moyennant une corde lancée d'un toit à l'autre avec une flèche, son père et sa mère correspondaient, et son père put même quelquefois sortir la nuit de sa prison, pour aller passer quelques heures avec sa mère. « Quelles nuits, s'écrie le poëte, que ces nuits furtives passées à retenir les heures dans le sein de tout ce qu'on aime ! A quelques pas, des sentinelles, des barreaux, des cachots et la mort ! Ils ne comptaient pas, comme Roméo et Juliette, les pas des astres dans la nuit par le chant du rossignol et par celui de l'alouette, mais par le bruit des rondes... » Le poëte continue ainsi à s'enflammer sur ces nuits *délicieuses*, sur ces *entrevues des deux amants*, et à vouloir nous y intéresser. Il semble avoir complétement oublié qu'il est fils, et qu'il s'agit de son père et de sa mère. Tout cela est choquant au dernier point, et tellement indélicat, que c'est presque une indélicatesse à la critique elle-même de venir le relever. « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » a dit Vauvenargues ; mais comme l'âme ne saurait être mise en doute dans un pareil sujet, je me contente de dire que cette violation du goût et de la bien-

séance tient à un manque de justesse première que l'éducation n'a rien fait pour corriger.

On aurait tort de croire qu'à travers ces défauts qui blessent, il n'y ait pas, malgré tout, de charmants détails, mille retours heureux où le poëte se joue et retrouve sa touche légère. Au moment où l'on s'impatiente et où l'on désespère, tout d'un coup le talent reparaît vif, facile, plein de fraîcheur, et l'on se sent reprendre avec lui. Pourtant ce n'est qu'en avançant dans ses *Confidences* que l'écrivain se dégage un peu de la phrase proprement dite, de ce que j'appellerai la rhétorique du sentiment. Cette rhétorique, qu'on ne saurait plus confondre avec la poésie sans profaner ce dernier nom, se marque par une singulière habitude et comme par un *tic* qui finit par devenir fatigant. Il est question, dans le roman d'*Adèle de Sénange,* d'un personnage qui ne parle point sans placer trois mots presque synonymes, l'un après l'autre, qui ne vous salue. par exemple, qu'en vous priant de compter sur sa *déférence,* ses *égards,* sa *considération*. M de Lamartine, sans s'en apercevoir, a pris également l'habitude de couper sa pensée, sa phrase par trois membres, de procéder trois par trois. Lorsqu'une fois on a fait cette remarque, on trouve occasion de la vérifier dans mainte page des *Confidences*. Si le poëte rouvre ses manuscrits de famille, c'est qu'il veut *retrouver, revoir, entendre* l'âme de sa mère. S'il veut nous faire regretter Milly, c'est pour les images de tendresse qui ont *peuplé, vivifié, enchanté* cet enclos; il s'enveloppe de ce *sol,* de ces *arbres,* de ces *plantes* nées avec lui; il revient visiter ses *souvenirs*, ses *apparitions*. ses *regrets*. Cette phraséologie abondante et monotone finit par lasser ceux mêmes qui aimaient le plus à se laisser bercer à la belle langue du poëte. Ceux surtout qui savent ses vers par cœur (et le nombre en est grand parmi les hommes de notre âge) en retrouvent, non sans regret, des lambeaux entiers étendus et comme noyés dans sa prose. Cette prose, dans *les Confidences,* n'est trop souvent que la paraphrase de ses vers, lesquels eux-mêmes étaient devenus vers la fin la paraphrase de ses sentiments.

Le livre ne prend tout son intérêt qu'à partir de l'épisode de Lucy, et cet intérêt se prolonge jusqu'à la fin de l'épisode de Graziella. Ce premier amour avec Lucy, sous l'invocation

d'Ossian, est une jolie esquisse, d'un trait pur et simple; c'est finement touché; il y a du sourire, un peu de malice, en un mot de ces qualités qu'excède aisément le talent de M. de Lamartine, mais qui font d'autant plus de plaisir à rencontrer chez lui. Le passage du nord au midi est sensible; on fait le chemin en compagnie de la piquante cantatrice Camilla. Le nuage d'Ossian se dissipe peu à peu au soleil d'Italie; la beauté romaine se dessine. La Camilla fait transition entre Lucy et Graziella. Celle-ci est la véritable héroïne des *Confidences*.

L'épisode de Graziella a des parties supérieurement traitées, et dans lesquelles on reconnaît un pittoresque vrai, sans trop de mélange du faux descriptif, un sentiment vif de la nature et de la condition humaine. M. de Lamartine, en prenant soin de mettre la date de 1829 à la suite de cet épisode, a voulu nous avertir qu'il l'avait écrit dès cette époque, et que les vers qu'il consacrait à la jeune Napolitaine en 1830 ne sont venus qu'après comme un couronnement. Quoique cet épisode de la Graziella soit écrit avec plus de fermeté et de simplicité que le reste des *Confidences*, on y trouve pourtant quelques-uns de ces tons discordants et forcés, tels que M. de Lamartine n'en admettait pas encore dans sa manière à la date de 1829; on se prend à douter de cette date; et, en effet, l'auteur lui-même, qui a des instants d'oubli, nous dit dans sa préface des mêmes *Confidences*, que c'est en 1843, à Ischia, au moment où il composait son *Histoire des Girondins*, qu'il écrivit comme intermède cet épisode de Graziella. S'il dit vrai dans sa préface, il s'est donc permis une légère supposition à l'autre endroit du livre. Mais peu nous importe, et le poëte a eu, dans sa vie, bien d'autres oublis plus graves La seule conséquence que je veuille tirer de cette date récente, est toute littéraire; elle porte sur un défaut qui affecte désormais la manière de M. de Lamartine, même à ses meilleurs moments. Je voudrais essayer ici de faire sentir ce défaut, de le faire toucher du doigt.

Parmi les auteurs qui ont eu le plus d'influence sur M. de Lamartine, et qui ont le plus agi de bonne heure sur sa forme d'imagination, il faut mettre au premier rang Bernardin de Saint-Pierre. Le poëte des *Harmonies* et de *Jocelyn* procède manifestement de lui; il ne perd aussi aucune occasion de l'avouer pour maître et de le célébrer. *Paul et Virginie* a été

son livre de prédilection dès l'enfance. Un des plus heureux passages de l'épisode de Graziella, c'est quand le poëte, après la tempête qui l'a jeté dans l'île de Procida, réfugié au sein de cette famille de pêcheurs, se met à lire et à traduire à ces pauvres gens, durant la veillée, quelques-uns des livres qu'il a sauvés du naufrage. Il y a trois volumes en tout : l'un est le roman de *Jacopo Ortis*, l'autre est un volume de Tacite (le poëte, dès ce temps-là, ne sortait jamais sans un Tacite, en prévision de ses futures destinées); enfin le troisième volume est *Paul et Virginie*. Le poëte essaye vainement de faire comprendre à ces bonnes gens, tout voisins de la nature, ce que c'est que la douleur de Jacopo Ortis, et ce que c'est que l'indignation de Tacite ; il ne réussit qu'à les ennuyer et à les étonner. Mais *Paul et Virginie!* à peine a-t-il commencé à le leur traduire, qu'à l'instant la scène change, les physionomies s'animent, tout a pris une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. La note naturelle est trouvée; les larmes coulent; chacun a sa part dans l'attendrissement. La pauvre Graziella surtout va puiser dans cette lecture charmante du livre innocent le poison mortel qui la tuera. Il y a là une admirable analyse de *Paul et Virginie*, une analyse en groupe et en action, telle qu'un poëte seul a pu la faire. Eh bien! ce feu d'une passion qui s'allume à l'autre, ce roman qui va naître du roman, aura-t-il la même pureté, la même simplicité d'expression ? C'est là que, *Paul et Virginie* en main, j'ose à mon tour faire la leçon à M. de Lamartine, et lui demander compte de ce qu'il m'a tout à l'heure si bien appris à sentir. Sa manière, que nous avons connue si noble d'abord, un peu vague, mais pure, s'est gâtée; elle dément à chaque instant ses premiers exemples et ses modèles. Est-ce Bernardin de Saint-Pierre qui, pour exprimer la facilité de liaison et de cordialité, naturelle aux conditions simples, aurait dit : « Le temps qui est nécessaire à la formation des amitiés intimes dans les hautes classes ne l'est pas dans les classes inférieures? Les cœurs s'ouvrent sans défiance, ils se *soudent* tout de suite... » Est-ce Bernardin de Saint-Pierre encore, qui dans cette scène, jolie d'ailleurs, où Graziella, pour mieux plaire à celui qu'elle aime, essaye de revêtir la robe trop étroite d'une élégante de Paris, est-ce lui qui viendrait nous dire, après les

détails sans nombre d'une description toute physique : « Ses pieds, accoutumés à être nus ou à s'emboîter dans de larges babouches grecques, *tordaient* le satin des souliers?... » Ce défaut, dont je ne fais que toucher quelques traits, est presque continuel désormais chez M. de Lamartine; il se dessine et reparaît à travers les meilleurs endroits. Tantôt c'est une existence *extravasée;* tantôt, lisant Ossian, il sent ses larmes se *congeler* au bord de ses cils. Il n'a pas seulement l'amour de la nature, il en a la *frénésie*. Les notes d'une guitare ne font pas simplement vibrer les fibres de son cœur, elles vont les *pincer* profondément. Ce sont des *ruissellements* perpétuels, ruissellements de soleil, de tendresse. Ici c'est le cœur qui est trop *vert,* plus loin c'est le caractère qui est *acide*. Remarquez que ce n'est pas précisément tel ou tel mot qui me paraît grave, car alors on pourrait l'enlever aisément, c'est la veine elle-même, qui tient à une modification profonde dans la manière de voir et de sentir du poëte. Je voudrais la mieux spécifier encore. J'ai déjà nommé M. de Balzac; ce romancier original a trouvé, je l'ai dit, une veine qui est bien à lui; elle peut nous plaire plus ou moins, mais elle est sienne; il n'a pas prétendu faire du chaste et de l'idéal; il se pique avant tout de physiologie, il pousse à bout la réalité et il la creuse. Qu'a fait M. de Lamartine? Il a fini, sans trop y penser peut-être, par opérer un singulier mélange, par adopter cette manière étrangère sans renoncer pour cela à la sienne propre, par faire entrer, en un mot, du Balzac dans du Bernardin. C'est ainsi que je définirais au besoin son style de romancier.

Les Confidences sont, en effet, un roman. Après l'épisode de Graziella terminé, il ne faut rien leur demander de plus; elles offrent toujours de jolies pages, mais aucune suite, aucun ensemble, et elles n'ont pas assez de vérité pour inspirer confiance en ce qui est des faits ou même des sentiments. L'auteur s'y souvient, mais à peu près; les portraits de ses amis, il les force et les exagère. Il se figure lui-même qu'il était, en ces temps éloignés, beaucoup plus libéral et plus voisin du tribun actuel qu'il ne le fut certainement. Cette préoccupation du présent, qu'il porte dans le passé, deviendrait piquante à l'étudier de près. C'est l'inconvénient de ce genre de Mémoires qui n'en sont pas, et dans lesquels on pose. Ce sont bien là en gros les

événements de votre jeunesse, mais revus et racontés avec vos sentiments d'aujourd'hui ; ou bien ce sont vos sentiments d'alors, mais déguisés sous les couleurs d'à présent. On ne sait où est le vrai, où est le faux ; vous ne le savez vous-même ; ce faux et ce vrai se mêlent à votre insu sous votre plume et se confondent. En veut-on un tout petit exemple ? Une noble dame qui accueille M. de Lamartine réfugié en Suisse pendant les cent-jours, la baronne de Vincy, lui explique qu'elle ne voit point madame de Staël, que la politique les sépare, et qu'elle a le regret de ne pouvoir le présenter à Coppet : « Elle est fille de la Révolution par M. Necker, disait madame de Vincy ; nous sommes de la religion du passé. Nous ne pouvons pas plus *communier* ensemble que la démocratie et l'aristocratie. » *Communier* ensemble ! Je vous demande si, avant les banquets humanitaires, on avait l'idée de s'exprimer ainsi. Madame de Vincy a dit *communiquer*. M. de Lamartine commet là un anachronisme qui n'est pas seulement un anachronisme de langage, mais qui en est un au moral. Dans *les Confidences*, il en a commis perpétuellement de semblables.

SAINTE-BEUVE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par *D. Nisard*. Tome IVe ; le Siècle de Louis XIV (1).

Racine ! Molière ! La Fontaine ! La Bruyère ! La Rochefoucauld ! Bossuet ! Fénélon ! Sévigné ! Saint-Simon ! !...

Vous figurez-vous la joie d'un critique, échappé d'hier aux *aménités démocratiques et sociales* que vous savez, et se trouvant tout à coup, un matin, sans autre effort que d'ouvrir un livre, en pareille compagnie ? Vous figurez-vous le soulagement qu'il éprouve, le doux et calme orgueil qui se glisse dans son âme au moment où il aborde cette sphère divine,

(1) Chez Meline, Cans et Ce, éditeurs à Bruxelles.

habitée par ces grands esprits? « Lorsque Télémaque sortit de « ces lieux (l'Enfer), il se sentit soulagé comme si on avait ôté « une montagne de dessus sa poitrine. A mesure qu'il s'éloi- « gnait de ce triste séjour des ténèbres, son courage commen- « çait peu à peu à renaître. Il respirait, et entrevoyait déjà de « loin la douce et pure lumière du séjour des héros!!... » C'est une sensation de ce genre que j'éprouve aujourd'hui en sortant de ces sombres carrefours de la passion et de l'injure contemporaine, pour entrer dans le grand air et dans la saine clarté du siècle de Louis XIV. M. Nisard, car c'est son livre qui nous ouvre ces radieuses perspectives, est un admirable guide pour un pareil voyage. Nous allons le suivre.

M. Nisard a publié, il y a cinq ans, les trois premiers volumes de l'*Histoire de la littérature française,* dont il nous donne aujourd'hui le quatrième. C'était nous faire attendre bien longtemps. Mais aux longues œuvres comme aux plus rapides, « le temps ne fait rien à l'affaire. » L'important est qu'elles soient bonnes. L'ouvrage de M. Nisard est un véritable traité sur la matière si l'on regarde à la logique vigoureuse et toutefois un peu tranchante de sa théorie, une histoire complète de la langue si l'on se préoccupe davantage de ses origines, un tableau brillant des chefs-d'œuvre de l'esprit français pour ceux qui recherchent particulièrement, dans la physionomie générale de l'art, la trace qu'y laisse la personnalité libre, attrait et puissance du génie humain. Tel est le triple caractère du livre de M. Nisard : l'esthétique y est associée à l'archéologie, la biographie s'y mêle à l'histoire générale; l'éclat du style y relève la sévérité de la doctrine. L'ensemble de l'œuvre, je ne fais que résumer mon jugement sur les trois premiers volumes, donne l'idée d'une érudition excellente, d'une aptitude à généraliser très-remarquable, malgré son excès, d'une rare conscience dans le juge, d'une sagacité sans rivale dans le critique, d'un style supérieur dans l'écrivain. C'est avec ces qualités et avec ces défauts que M. Nisard aborde, dans son quatrième volume, l'histoire des grands génies littéraires du siècle de Louis XIV.

M. Nisard était fait pour écrire cette histoire du siècle, et, dans cette histoire, celle des écrivains qui appartiennent particulièrement à ce que j'appellerai la période subordonnée, l'âge d'or monarchique de la littérature française sous Louis XIV.

M. Nisard a été autrefois plus libéral que moi en politique; mais il m'est arrivé souvent (qu'il me le pardonne) de me croire plus libéral que lui en littérature. Le dirai-je? la même influence qui l'a rapproché de nous me ramène à lui. Son excessive rigueur dans la critique des ouvrages de l'esprit me choque moins, et par la même cause, depuis que notre foi politique l'attire davantage. En effet, M. Nisard s'est rallié, et depuis longtemps, aux principes conservateurs de la société, parce qu'il a pressenti, avant de le voir ouvert sous ses yeux, le gouffre sans fond où les passions anarchiques nous entraînaient; et j'éprouve à mon tour le besoin de confesser sa foi littéraire, si rigoureuse qu'elle soit, comme un gage de plus à donner à ce principe d'autorité dont M. Nisard est, en littérature, un défenseur si éprouvé et si courageux.

De tous les critiques de notre époque, nul autre en effet n'avait accepté plus résolûment, en haine des faux dieux, la tâche épineuse de faire respecter, dans la France littéraire, le génie de la langue et l'autorité de la tradition. On se souvient de ses luttes contre la littérature facile. Nous avons eu, depuis, la politique facile, celle des coups de main; on nous en a donné à la fois la pratique, dans une révolution improvisée, la théorie, dans une définition célèbre. Mais avant cette époque, au temps des grands coups de plume de M. Nisard contre les littérateurs faciles, c'est par l'indiscipline littéraire qu'on préludait, sans le vouloir, à l'anarchie dans la politique. La révolte des esprits présageait celle des cœurs. On foulait aux pieds la poétique de Boileau avant de déchirer la charte de 1830. L'esprit romantique procédait, le plus souvent malgré lui et à son insu, de l'esprit révolutionnaire; et quand madame de Staël nous dit si dédaigneusement, à propos de cette littérature du siècle de Louis XIV, qui va nous occuper : « Cette littérature, sans autre « but que les plaisirs de l'esprit, ne pouvait avoir l'énergie de « celle qui a fini par ébranler le trône (1), » je sais qu'elle entend caractériser l'indépendance philosophique du XVIIIe siècle par opposition à la subordination du XVIIe. Mais qu'aurait-elle dit du nôtre? La philosophie du moins avait sa règle. Elle

(1) *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, chapitre XIX.

retrouvait, comme on l'a dit de Montesquieu, les droits perdus du genre humain ; elle promulguait dans les livres, elle introduisait dans les mœurs, elle faisait pénétrer dans les lois, elle conduisait jusqu'à la limite d'une révolution, que d'autres devaient franchir, ces grands principes fondateurs de la société moderne qu'on a appelés les conquêtes de 89, et que les hommes du *progrès* nous disputent aujourd'hui, tandis que les hommes de la *réaction* veulent les conserver. Voilà ce qu'a fait la philosophie du dernier siècle, et ce qu'elle n'aurait pu faire si son énergie n'eût été réglée. Aussi les grands philosophes du XVIIIe siècle sont-ils presque tous de grands écrivains : ils ébranlent la vieille société, ils respectent la vieille langue; ils s'appuient sur la tradition du bon style contre la tradition des mauvaises lois ; ils sont révolutionnaires par la pensée et conservateurs par la forme. Ils ne sont pas si imprudents, dans l'emportement de leur zèle novateur, que d'affaiblir entre leurs mains cet instrument de toute grande réforme, la langue traditionnelle de leur pays. Si l'esprit philosophique a ébranlé les institutions du passé, c'est qu'il les a attaquées avec ensemble, discipline, bon sens, décision, intelligence. Si c'est là ce que madame de Staël appelle « l'énergie de la littérature » philosophique, elle a bien raison.

Mais nous, ce n'est pas par l'énergique effort d'une pensée révolutionnaire que notre littérature a contribué à ébranler les fondements à peine assis de la société. C'est au contraire par le relâchement des âmes, par la mollesse des cœurs, par l'anarchie des intelligences, fruit de la confusion des systèmes, du mépris des règles, de l'inconséquence et de l'étourderie des théories novatrices. Cet immense désordre des esprits, croyez-le, la littérature de notre époque y a plus contribué que le socialisme. Le dégoût des règles a engendré le mépris des lois. On croyait ne changer que la langue, et on altérait, en se jouant des traditions qui le protégent, le fond même du génie français. On croyait s'attaquer aux remparts, et c'est le cœur même de la place qui était miné. La révolution qui est sortie de cet abâtardissement de l'esprit public par la corruption de l'esprit littéraire a eu l'incontestable cachet de son origine ; elle a été sans règle, sans idées, sans énergie, si ce n'est celle de la destruction, sans initiative, sans génie. Elle est bien la révolution

d'un peuple tombé dans la langueur et l'amollissement intellectuel, et glissant sur le penchant d'une décadence littéraire. On a dit de la Rome des empereurs que la corruption de ses mœurs était le châtiment de ses victoires. Notre littérature, depuis trente ans, a plus fait pour la revanche de l'Europe que les traités de 1815. Elle nous a plus profondément amollis et dénationalisés. Ceux qui s'en consolent, parce que nos drames sont joués à Moscou et que nos romans passent le Rhin, comprennent étrangement, il faut l'avouer, la mission civilisatrice de la France!

Je le sais bien. J'ai l'air de plaider une cause gagnée. Tout le monde est aujourd'hui d'accord sur les excès de notre littérature contemporaine. Le romantisme est une bien vieille querelle. Nos révolutionnaires et nos utopistes de 1848 ont laissé bien loin derrière eux la *théorie du grotesque*. Le livre des *Contradictions économiques* a remplacé dans l'attention publique la *Préface de Cromwell*. Oui, je le sais bien. Le socialisme a pris la place du romantisme. En France, toujours un désordre chasse l'autre. L'esprit français, par une heureuse impuissance où se retrouve son ancien bon sens, ne comporte pas une double anarchie, du moins apparente. Mais qu'on y prenne garde; la querelle des classiques et des romantiques semble reléguée bien loin dans les curiosités du passé: elle est toujours au fond des choses. Si elle n'éclate plus dans les œuvres, si les novateurs font silence, si les théories s'ajournent, la question couve sous la poussière d'une révolution, et le principe d'autorité ne sera restauré dans la littérature que par le même effort qui le rétablira, je ne sais comment ni à quel prix, dans la politique.

M. Nisard aborde sans enthousiasme, avec une joie sereine, avec une confiance toujours justifiée, avec une raison calme, mais avec une rigueur qui trahit parfois l'esprit de système, la grande étude qui remplit son quatrième volume, l'étude du siècle de Louis XIV, et il faut avouer qu'il est bien là sur son terrain. Il en abuse peut-être. Il s'y met trop à l'aise. Sa méthode est saine; elle est parfois dure; elle le prend de trop haut avec ces grands génies que l'habitude de vivre dans leur commerce lui fait traiter comme des égaux. Mais cette hauteur même de la critique est un attrait de plus dans ce curieux livre.

On aime à les voir, devant ce tribunal du bon sens rigide, dépouillés de toute auréole, jusqu'au moment où la main du juge en rajuste les rayons autour de leur tête, ces grands justiciables qui répondent aux noms de Molière, de Bossuet, de Fénélon, de la Bruyère, de la Rochefoucauld! On aime à assister à ce procès contradictoire entre le génie protégé par le temps, et la critique appuyée sur la tradition. C'est un spectacle qui a presque toujours sa grandeur et son émotion, qui quelquefois aussi se rabaisse jusqu'à la chicane ou se perd dans l'obscurité métaphysique. Ceci me conduit à dire un mot de la méthode critique de M. Nisard.

M. Nisard a fait la loi qu'il applique; rien de plus juste, si la loi est assez large pour embrasser toutes les aptitudes régulières et toutes les originalités légitimes de l'esprit humain; rien de moins équitable, si elle est exclusive. Et, par exemple, n'admettre comme type du plus noble langage ou comme source de l'inspiration la plus élevée, que ce qui se rapporte à une certaine mesure commune de bon sens; ne chercher dans le plus beau style que sa conformité avec la vie ordinaire; soutenir spirituellement ce paradoxe : « que l'homme de génie en « France, c'est celui auquel le plus de gens ressemblent; » dire de la langue que parle Alceste « que c'est dans cette langue que « s'exprime tout homme qui est ému par quelque intérêt sé- « rieux; » défier le critique le plus exercé, « s'il ne sait pas « l'endroit de mémoire, de reconnaître à qui appartient une « pensée exprimée en perfection; » enfin, supprimer systématiquement dans la physionomie des écrivains supérieurs, pour la plus grande gloire du sens commun, l'empreinte qu'y laisse toujours une personnalité vivace et ineffaçable, et la retrancher au compte de leur génie et de leur grandeur; que serait, je le demande, une pareille théorie, si elle était rigoureusement appliquée?

M. Nisard, je lui rends cette justice, n'en fait pas abus. La théorie circule dans son livre, plus qu'elle n'y domine. Elle côtoie sa critique plus qu'elle ne s'y confond; elle se montre, à certains moments, comme la férule dans la main du maître, pour menacer plus que pour frapper. En un mot, la règle que s'impose M. Nisard, tout compte fait, lui laisse une parfaite liberté d'allure : elle semble plutôt le tenter que le posséder;

elle est plus qu'une fantaisie, moins qu'une conviction ; elle nage dans ce milieu toujours un peu vague des formules générales et des idées préconçues où la métaphysique de notre âge aime à perdre, de temps en temps, le sens de la réalité et de l'observation, comme les mandarins lettrés à s'enivrer d'opium. L'ivresse passée, le sens redevient lucide, l'esprit reprend son niveau ; et c'est ainsi que M. Nisard, après s'être un moment égaré dans l'examen des tragédies de Racine, après avoir appliqué à ce grand poëte la théorie contestable des rapports du langage dramatique avec les sentiments familiers de la vie humaine, après avoir fait descendre l'Andromaque antique, celle que Racine a voulu peindre, au rôle vulgaire de « l'épouse inconsolable ; » c'est ainsi, dis-je, que M. Nisard, après cette rapide éclipse de son bon sens critique, reprend tout à coup, en se trouvant en face de Bossuet, la supériorité de son jugement et l'éclat de son style. Je n'ai pas souvenir en effet d'avoir jamais lu (et cependant M. Saint-Marc-Girardin a passé par là) un portrait de ce grand homme plus fièrement touché, d'une exécution plus haute, d'une touche plus fine et plus hardie, d'un coloris plus vrai, réunissant plus d'onction et plus de majesté, plus de charme et plus de grandeur. Quand M. Nisard dit que la perfection du langage est dans sa conformité avec une pensée juste et relevée, il ne fait cette fois que poser un principe de style dont il lui était réservé de donner, en parlant de Bossuet, un parfait modèle.

Bossuet représente fidèlement, même de sa hauteur, la période du XVIIe siècle, qui commence avec l'influence de Louis XIV, et que j'ai appelée la période subordonnée. Bossuet n'avait que onze ans de plus que Louis XIV. Le grand évêque entrait dans la vie active presque en même temps que le grand roi. « Ayant, dit M. Nisard, toutes les qualités qui peuvent « pousser un homme à toutes les témérités de l'invention, un « esprit hardi, fécond, dominateur, une subtilité à embarras- « ser un saint Augustin, une imagination à donner un corps et « des couleurs à des ombres, c'est une marque incomparable « de bon sens qu'il se soit rangé tout d'abord, comme le plus « humble du troupeau, à la discipline commune, à la tradi- « tion. » C'est que Bossuet a par-dessus tout les qualités de cette époque, le bon sens, la discipline. Certes, il en a d'autres,

mais elles ne sont que l'éclatante parure d'une raison supérieure même à son génie. Ce qui le distingue, mais sans l'isoler, c'est d'avoir conservé, à cette hauteur si bien faite pour lui causer des vertiges, l'empreinte commune de l'esprit de son époque, la subordination.

Je m'arrête à ce trait de cette immortelle physionomie. J'aime à prononcer ce mot, lustre et vertu d'un grand siècle. La subordination, pendant le règne de Louis XIV, ce n'est pas le produit d'un système politique, ou d'une constitution particulière et artificielle de la société; c'est pour ainsi dire l'atmosphère où on vit, l'air même qu'on respire. « Le gouvernement de Louis XIV, dit madame de Staël, n'était pas un « despotisme qui comprimait les esprits et les âmes, mais qui « paraissait à tous tellement dans la nature des choses, qu'on « se façonnait pour lui comme pour l'ordre invariable de ce qui « existe nécessairement. » (*De la Littérature*, etc., chap. XIX.) Et telle est l'attente dont ce gouvernement est l'objet, tel est le besoin d'ordre et de discipline qui tourmente les âmes, que même avant que Louis XIV ait saisi les rênes de l'État, quand il est encore invisible et caché derrière Mazarin, déjà les passions s'apaisent, les ténèbres se dissipent, une sorte de crépuscule annonce l'approche du jeune roi à l'horizon du règne, comme les premiers rayons de l'aurore précèdent le retour de l'astre qu'il devait prendre un jour pour emblème. Louis XIV est à peine âgé de dix-sept ans et Mazarin vit encore, quand il entre au parlement en costume de chasse, le fouet à la main; et ce jour-là, le peuple le plus brave, le plus chatouilleux et le plus spirituel de la terre, le peuple qui comptait parmi ses magistrats un Mathieu Molé, parmi ses tribuns un cardinal de Retz, parmi ses mécontents un la Rochefoucauld, parmi ses généraux un duc d'Enghien, ce peuple baisse la tête et reconnaît son maître. L'impertinence faite au parlement fut le début du règne le plus poli de notre histoire, de même que le coup de main qui fit sauter, par les fenêtres de l'Orangerie de Saint-Cloud, les membres du conseil des Cinq-Cents, a inauguré l'ère du gouvernement représentatif en France. La France et l'histoire sont remplies de ces contradictions.

Chose singulière! cette grande subordination du règne de Louis XIV, commencée le fouet à la main, ce qui la distingue

de toutes les époques semblables de l'histoire du genre humain, car Louis XIV n'a pas inventé le despotisme, c'est une parfaite dignité dans l'obéissance, une sorte d'orgueilleux consentement à la discipline commune, la soumission générale et pourtant volontaire, quelque chose où le cœur se prend comme à une douce amorce, et qui charme l'orgueil humain en le domptant. « Tant qu'on n'avait vu au gouvernement, dit judicieusement « M. Nisard, qu'un roi moins la royauté, comme Richelieu, ou « qu'un habile homme d'affaires, comme Mazarin, princes, « grands seigneurs, parlements, personne n'avait eu au-dessus « de sa tête quelque chose d'assez grand pour se trouver petit, « et, par cette comparaison, arriver à une juste idée de soi. La « grandeur de la royauté, sous Louis XIV, et la grandeur per- « sonnelle du roi, en abaissant tout le monde, mirent chacun « dans sa vérité. » C'est bien là le cachet de l'époque. Chacun est dans la vérité, parce que chacun est à sa place. On se sent libre de toute la liberté que permet la croyance à un principe supérieur. On se sent fortifié par la limite même où on se renferme comme derrière un rempart. On aime cette subordination qui vous protége contre les caprices du sens personnel ; on est glorieux de cette règle, qu'on accepte comme une sauvegarde plutôt que comme un obstacle, et qui semble le frein volontaire d'un égoïsme qui s'estime moins que le devoir et la vérité. Ou j'ai bien mal compris l'influence de Louis XIV sur ses contemporains des quarante dernières années du siècle, ou cette influence est celle-là.

Je me rappelle un Anglais qui me disait, quand la reine Victoria monta sur le trône : « Nous avons obéi à un roi fou, et « nous obéissons à un enfant. Notre intérêt a créé cette fiction, « notre orgueil s'en accommode. Nous aimons à placer sur cet « appui fragile le symbole de la royauté. C'est notre adhésion « qui fait sa force, c'est notre loyauté qui assure sa puissance. « Dans cet emblème périssable, c'est l'immortelle grandeur de « la vieille Angleterre que nous adorons. Le membre du parle- « ment qui met le genou en terre devant la reine ne fait pas « un acte de courtoisie, mais d'orgueil national. Il s'agenouille « devant la personnification sensible de la puissance britan- « nique. »

L'orgueil que ressentait au XIXe siècle un fils de la libre

Angleterre à genoux devant le trône alors occupé par un enfant, qu'on imagine ce que cet orgueil devait être au XVIIe, en présence de ce roi dont la vive et sérieuse jeunesse rehaussait une autocratie séculaire, en qui la personnalité fortifiait la tradition, qui s'imposait du même coup aux esprits et aux volontés, supérieur en même temps à Racine et à Colbert, non qu'il fît des tragédies ou qu'il s'essayât à des plans de finances, mais parce qu'il avait, de par Dieu, la supériorité du bon sens appuyée sur une autorité matérielle immense, à la fois puissant et mesuré, judicieux (c'est l'éloge qu'en fait Molière) et irrésistible, et, comme le dit Saint-Simon, majestueux et naturel.

C'est avec cette double force qu'il fit non-seulement la loi, mais la règle. L'Académie française, instituée par Richelieu, avait la prétention de régler la langue, et Port-Royal tendait au gouvernement de l'esprit. Louis XIV prit leur œuvre au point où elle s'arrêtait, et il la continua, non pas en frère convers, mais en souverain, non pas comme l'hôte, mais comme le maître de la maison. La règle, non plus sortie du cloître ou échappée du collége, mais descendant de ce trône magnifique par d'éblouissants degrés, la règle, ainsi promulguée, c'était l'orgueil de cette élite de grands esprits qui naissaient, qui croissaient, qui se disciplinaient tour à tour sous cette main puissante, subissant le frein, prenant le mouvement, réglant leur allure à mesure qu'ils entraient dans la carrière, mais ralliés plus qu'asservis, plutôt conduits qu'entraînés, et reproduisant dans leurs œuvres inspirées et contenues par cette vigoureuse discipline les qualités qui, suivant la remarque de M. Nisard, signalent les trente premières années du gouvernement de Louis XIV, la création prudente, l'originalité alliée à l'expérience, la hardiesse réglée par le goût, l'esprit d'ordre et d'unité. Aussi, dès le début du règne, Bossuet, l'homme du siècle qui devait en réfléchir avec le plus d'éclat les qualités fortes et la mâle subordination; Bossuet, du haut de la chaire, dans un de ces mouvements de patriotisme et d'orgueil dont le *loyalisme* anglais nous offre aujourd'hui les derniers exemples, Bossuet s'écriait, lui, le saint évêque devant le jeune roi : « ... Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour « dans la chaire, à Dieu ne plaise! Je suis Français et chrétien.

« Je sens, je sens le bonheur public et je décharge mon cœur « devant Dieu (1)!... »

Je cherche à définir et à limiter, aussi clairement que le permettent les bornes de ce travail rapide, les principaux caractères de cette période de soumission morale, si remarquable dans l'histoire de l'esprit français. L'époque subordonnée commence avec le règne, je veux dire avec l'influence de Louis XIV, et elle finit plus tôt que lui. Avant Louis XIV, les œuvres de l'esprit français sont très-loin de présenter ces signes de subordination visible qui éclatent dans les œuvres écloses au foyer vivifiant et dans l'atmosphère exclusive de son action. Il suffit de regarder aux dates. Descartes meurt en 1650; Louis XIV avait douze ans. Corneille jette avec une sorte de fatigue dédaigneuse, dans l'éclatante aurore du grand règne, les rebuts de sa vieillesse et les restes décolorés de son génie : *Agésilas* est de 1666, *Attila* de l'année suivante. Arnauld est condamné et exclu de la Sorbonne en 1654. Les *Lettres provinciales* sont de l'année 1657. Pascal meurt quelques années plus tard ; il échappe à Louis XIV. D'autres, à des titres divers, et pour des causes bien différentes, Saint-Évremond, Bussy-Rabutin, le grand Arnauld, celui qui disait à Nicole : « N'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité tout entière? » Nicole lui-même, n'échappent au grand roi que par l'exil. Plus tard, quand le règne est déjà sur son déclin, quand la subordination, devenue plus étroite dans la pratique extérieure, a fléchi dans les consciences et s'est altérée dans les cœurs, Fénélon, « le plus chimérique des beaux esprits, » comme l'appelait Louis XIV, commence dans *Télémaque* la lutte interrompue depuis quarante ans de l'esprit de liberté contre l'esprit de discipline. Fénélon est né en 1651, treize ans après Louis XIV; tous ses ouvrages sont postérieurs à la période subordonnée. Le plus innocent de tous, *l'Éducation des Filles,* est de 1687, le plus controversé, les *Maximes des Saints,* de 1697, le plus hardi sous la forme la plus charmante, *Télémaque,* est de la fin du siècle. De même le duc de Saint-Simon, courtisan délié, observateur impitoyable, qui assiste tout jeune (il était né en 1675) à la vieillesse de Louis XIV et à la décadence du règne, Saint-

(1) Sermon sur *les Démons*.

Simon échappe à l'action du grand roi en paraissant absorbé dans son atmosphère. Il l'observe en l'adorant. Mais de ces yeux respectueusement baissés, il sort pourtant des regards qui vont percer, jusque dans l'oratoire de madame de Maintenon, le mystère de cette grandeur défaillante. Saint-Simon, grand seigneur et mécontent, tout rempli de regrets aristocratiques et de rancunes libérales, représente à l'*OEil-de-Bœuf* l'esprit d'opposition au gouvernement de Louis XIV, que Fénélon représente au prie-Dieu de madame Guyon :

> Il croit posséder Dieu dans les bras du démon,

disait Boileau. Mais si dissimulée ou si mystique que soit la forme de cette opposition, l'esprit n'en appartient plus à l'influence dominatrice des quarante ans. Louis XIV pourra peser encore sur le siècle du poids de sa vieillesse redoutable et de son malheur noblement porté. Mais l'influence lui échappe. Avec le « chimérique » auteur de *Télémaque* et l'inexorable et patient chroniqueur des *Mémoires*, c'est le XVIIIe siècle qui commence.

Nous connaissons donc, à une année près, la limite exacte qui renferme à ses deux extrémités, avant qu'elle commence, après qu'elle est finie, la période d'influence personnelle et incontestée de Louis XIV. Mais si limitée qu'elle soit, cette période est non-seulement la plus brillante dans l'histoire de son règne, elle est la plus grande dans l'histoire de l'esprit humain. C'est en 1680 que Louis XIV reçut le surnom de Grand. Ce nom résumait l'admiration du monde. Mais l'hôtel de ville de Paris, qui déféra ce glorieux titre au puissant monarque, n'avait fait qu'enregistrer en quelque sorte le jugement des beaux esprits. La véritable grandeur de Louis XIV était dans leurs livres. En effet, de tous ces noms qui représentent chez nous la pure substance et la forme supérieure de la littérature classique, il n'en est pas un seul qui ne soit, à quelques années près, contemporain du roi, vivant sous son influence, animé et inspiré de son souffle, et atteint, même quand ils s'en éloignent, comme la Fontaine, de cette chaleur vivifiante et contagieuse qui rayonne autour du trône. C'est à ce foyer que germent de

tous côtés les chefs-d'œuvre. *Andromaque* et *Tartufe* sont de 1667, les *Fables* de 1668, les *Maximes* de 1665, les *Oraisons funèbres* de 1669 et années suivantes, les *Satires* de 1666. Madame de Sévigné écrivait dans le même temps. Bourdaloue prêchait l'Avent à Versailles en 1670. Fléchier prononçait en 1676 l'*Oraison funèbre* de Turenne. La Bruyère traçait lentement à la même époque, sous la même influence, *les Caractères,* qui n'étaient publiés qu'en 1687. Que conclure de toutes ces dates, et quelle leçon tirer de ce rapprochement si remarquable entre la plus grande subordination littéraire et la plus abondante production de chefs-d'œuvre qui fut jamais, si ce n'est que la subordination est bonne à quelque chose en ce monde, même dans la république des lettres? Pour le moment, je ne dis rien de plus. Je ne fais pas la théorie du despotisme, mais de la règle. Je ne rêve pas une restauration monarchique; hélas ! je me contenterais d'une restauration littéraire !

M. Nisard a jeté de vives lumières sur toutes ces questions, qui, aussi bien, l'occupent depuis vingt ans. Chemin faisant, il est arrivé, et en passant à travers une révolution démagogique, à ce grand siècle qui est l'époque de la royauté respectée, de l'ordre triomphant, de la règle victorieuse et souveraine. Arrivé là, M. Nisard a fait comme moi et mieux que moi : il s'est pris de passion pour ce beau spectacle. Il a demandé au passé ce repos d'esprit et ce contentement de l'âme que le présent ne nous donne plus. Il y a trouvé aussi ces satisfactions d'orgueil national que la contemplation des gloires contemporaines ne nous permet pas. Son livre est la théorie de la subordination littéraire, il en est quelquefois le dithyrambe.

M. Nisard, je suis tout près de penser comme lui, mais en attendant je l'en accuse, M. Nisard se défie trop de la liberté humaine. Il faut y croire dans une certaine mesure pour la régler. Il faut lui témoigner le respect, pour lui demander l'obéissance. Je n'aime pas, par exemple, que M. Nisard se montre si inquiet et si troublé vis-à-vis de l'indépendance de Fénélon, et qu'il regrette cet abandon, *cette petitesse du disciple fidèle* qu'il sent, dit-il, à toutes les pages de Bossuet. M. Nisard fait un inventaire bien minutieux de toutes les témérités du grand archevêque de Cambrai. Il détaille avec une rigueur bien impitoyable les chimères de sa théologie, celles

de sa politique, celles de sa conduite, celles de sa grammaire. Il ne lui pardonne pas même l'inoffensive Salente avec ses habitants vêtus de blanc, de bleu, de vert, de rouge pâle ou de jaune aurore, suivant les conditions. « C'est une institution, dit fort durement M. Nisard, que Fénélon rêvait pour Salente et qu'il eût imposée à Paris. » Mais qu'eût donc fait Pascal, à prendre ainsi les solitaires rêveries des beaux esprits au pied de la lettre? Pascal, s'il en faut croire Nicole (1), disait en 1562 au jeune duc de Roannez, alors âgé de vingt-deux ans : « Ne « vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que « vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître... « Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais « n'est-ce pas par mille hasards que vos ancêtres les ont acquises « et qu'ils les ont conservées? Vous imaginez-vous aussi que ce « soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos « ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est « fondé que sur la seule volonté des législateurs qui ont pu « avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un « droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avait plu « d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les « pères durant leur vie, retourneraient à la république après « leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre... « Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est « pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un « autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous « aurait rendu pauvre; et ce n'est que cette rencontre du hasard « qui vous a fait naître, avec la fantaisie des lois favorables à « votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens. « Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légiti- « mement : mais, etc., etc. »

Ainsi parlait Pascal. Nous voilà bien loin de Salente! Car à Salente du moins le roi est absolu, les sujets classés, la propriété inviolable. Que dira M. Nisard? Certes, Pascal est bien autrement hardi dans sa doctrine que Fénélon dans son utopie. « La fantaisie des lois! » c'est plus terrible que « le jaune aurore. » Ce n'est pas le socialisme qu'on pratique qui est re-

(1) *Voyez* l'édition de *Pascal*, par M. Prosper Feugère, 1844. (P. 539 et suiv.)

doutable; il y a toujours au bout de toute expérience de cette sorte une banque du peuple ou une Icarie, l'odieux ou le ridicule. Le socialisme qui est à redouter n'est pas celui qu'on applique, mais celui qu'on prêche. C'est à Pascal que M. Nisard devait s'attaquer plus qu'à Fénélon. Mais ni l'un ni l'autre, je l'ai montré, n'appartiennent à l'époque subordonnée du grand règne, et je n'ai aucune raison de les disputer aux vivacités spirituelles de l'ingénieux critique.

Je lui pardonne moins volontiers d'avoir si étroitement mesuré la liberté à la Bruyère. L'auteur des *Caractères* est aussi un de ces écrivains de génie qui inquiètent M. Nisard. « La « Bruyère, dit-il, doit être lu avec précaution... Il est peut-être « le seul des grands prosateurs du XVIIe siècle qui ait d'autres « défauts que ceux de l'imperfection humaine. » Cela veut-il dire que la Bruyère y met du sien, et qu'il caresse ses défauts tandis que d'autres les ignorent? Boileau pourtant lui reproche « d'avoir négligé l'art des transitions. » Au fait, peut-être la Bruyère est-il, de tous les écrivains du grand siècle, celui qui tient la plus juste mesure entre l'insouciance de l'art et son excès. Il est, comme penseur, un des plus libres esprits de la période subordonnée, à laquelle il se rattache pourtant par toutes sortes de liens volontaires. Il vit obscur, mais avec un profond regard ouvert sur le monde qu'il s'est donné mission de peindre, et qu'une admirable sagacité lui révèle. Il est sans ambition, sans passion, sans intrigue, sans patronage de cour; il ne dîne pas à la table de Louis XIV, tout au plus à celle de Louis de Bourbon, auquel il donne des leçons d'histoire; mais il voit la cour dans un jour qui l'éclaire sans l'éblouir. « Il en a, comme dit judicieusement M. Nisard, plutôt le spectacle que le contre-coup. »

Cette position, aussi bien, est celle de presque tous les grands esprits du siècle de Louis XIV. Le monde les attire sans les absorber. Ils y assistent en spectateurs, ils s'y mêlent pour le compte de leur esprit, ils y font provision d'expérience; ils y passent plutôt qu'ils n'y demeurent; et, de son côté, le monde, j'entends la cour, les accueille sans les retenir, les honore sans les rechercher, plutôt prodigue d'égards que d'empressement, tenant à distance même le génie, habile à lui mesurer même l'admiration. Et personne ne s'en plaint. La race des Jean-

Jacques n'est pas née. Les mœurs comportent cette inégalité. L'indépendance naturelle aux grands esprits s'en accommode. Moins près du monde, ils se sentent plus de tentation et en même temps plus de liberté pour le peindre. Au XVIIIe siècle, la liberté de l'esprit consiste à démolir le vieux monde, au XVIIe, à le juger. Au XVIIIe siècle, les grands seigneurs se mettent de la partie, au XVIIe, ils laissent faire. Molière les pose en pied sur la scène, Bossuet les châtie du haut de la chaire, la Fontaine les met dans ses fables côte à côte avec ses bêtes, la Bruyère les peint au vif. Personne ne se plaint, si ce n'est M. Tartufe. Louis XIV sourit, la cour applaudit, le monde approuve. Pas un homme de lettres, à cette époque, ne sort de sa sphère, n'imagine de mettre la main aux affaires de l'État. Quelques-uns l'auraient voulu peut-être; mais la Rochefoucauld était trop vieux, il avait trente-trois ans de plus que Louis XIV; Saint-Simon était trop jeune; Pascal n'était *qu'un roseau pensant*, comme il le dit lui-même; Fénélon attendait le règne du duc de Bourgogne. Parmi ceux qui appartiennent véritablement à la période subordonnée, aucun ne tranche de l'homme d'État, non, pas un, pas même Bossuet, quoique Massillon l'appelle « un homme de toutes les sciences et de tous les talents. » Louis XIV les fait dîner à sa table sans les mêler à ses conseils; le monde se met à la merci de leur critique sans se mettre, comme de nos jours, à la discrétion de leur politique. Il les admire et les contient. Cette contrainte est leur force. Quand par aventure ils en veulent sortir, leur admirable bon sens les avertit, et s'ils succombent à la tentation, il les punit. Racine, quand une pensée généreuse lui inspira cette démarche ridicule qui mécontenta Louis XIV, Racine se rendit justice. Il tomba malade et il mourut, moins de sa disgrâce que de son repentir.

Tel est, car il faut finir, tel est le caractère de cette littérature et de cette époque. M. Nisard, dans son excellent livre que je quitte à regret, a merveilleusement saisi cette époque par son côté le plus saillant, la discipline; il l'a plus sévèrement jugée par son côté moins apparent, la liberté; cette liberté qui, dans les œuvres littéraires du règne de Louis XIV, se montre si réglée, si maîtresse d'elle-même, si subordonnée, si calme, et qui pourtant garde tous les signes de cette hauteur d'inspira-

tion et de cette vive et naturelle profondeur des esprits d'où elle émane, « semblable à un grand fleuve qui retient encore, « coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse « qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine. » Bossuet applique cette comparaison à saint Paul. Voyons-y, avec l'image de Bossuet lui-même, le symbole de cet immense courant de mâles idées et de beau langage qui a traversé deux siècles, de Louis XIV jusqu'à nous, avec tant de puissance, de régularité, de force irrésistible et d'immortelle grandeur!

CUVILLIER-FLEURY.

LES ÉCRITS DU MARÉCHAL BUGEAUD.

Ce qui donne la plupart du temps chez les peuples modernes un caractère si mesquin aux mœurs politiques, c'est la rareté de ces existences si fréquentes dans l'antiquité où se mêlent la pensée et l'action. Un homme illustre *par le conseil et par la main,* pour me servir d'une expression romaine, ne se rencontre qu'à de longs intervalles. Les hommes nourris dans l'atmosphère des salles d'audience, rompus à tous les combats de la chicane, abondent dans notre représentation nationale; mais nous avons peu d'orateurs qui soient familiers avec le grand air et la poudre à canon. Et cependant quand viennent les jours de crise comme ceux auxquels nous sommes maintenant condamnés, les seules voix qui aient de l'autorité sont celles qui s'échappent des poitrines où l'air des batailles a circulé. Il n'est pas de civilisation qui puisse détruire chez les peuples certaines idées de tous les temps et de tous les lieux plus anciennes que la première pierre de la première cité. C'est à l'homme fort qu'il appartient de gouverner. Or celui-là seul est doué de la force, qui possède un esprit ouvert à l'intelligence de la vie et un cœur fermé à la crainte de la mort.

Le maréchal Bugeaud avait ce don précieux de la force. Aussi avait-il embrassé la carrière pour laquelle Dieu, qui ne proscrira pas plus, quoi qu'en disent les philosophes, la guerre de notre globe que la foudre du ciel, avait créé son âme et son corps.

En ces jours où la France rachetait au prix du sang sacré de ses soldats tout ce que les passions honteuses de ses tribuns lui avaient fait perdre dans l'estime du monde, Thomas Bugeaud entra dans l'armée française. Il porta le fusil et le sac. Il brûla des cartouches à Austerlitz. Cette humble et glorieuse condition à laquelle sa naissance, car il était d'une famille ancienne, l'eût peut-être soustrait dans un autre temps, lui donna cette grave, puissante et sympathique intelligence des misères humaines que n'atteindra jamais celui qui n'a pas connu l'incommensurable entassement de périls et de fatigues dont une seule heure de la vie militaire est remplie parfois. Le maréchal Bugeaud était donc bien en droit de sourire quand il entendait protester contre le patriotisme de sa rude et laborieuse existence ces prophètes crasseux du socialisme qui n'ont pas, pour me servir de la poétique comparaison de l'Évangile, l'éclat des lis, mais en ont toute l'oisiveté. Il souriait aussi, et d'une manière qui avait quelque chose de touchant. Dans ses œuvres, méditées sous la tente et derrière la charrue, car le maréchal Bugeaud fut, comme on sait, agriculteur presque autant que soldat, on sent, même aux passages qu'anime une gaieté virile, cette humeur un peu triste de l'homme que saisit malgré lui la rêverie des grands horizons.

Ces œuvres du maréchal Bugeaud sont l'objet de mon étude d'aujourd'hui, étude incomplète, car c'est dans les courts loisirs et avec les ressources bornées de la vie militaire qu'est écrit ce jugement sur un publiciste soldat. Je n'ai pas entre les mains tout ce qui est sorti de la plume du maréchal Bugeaud; mais ce que j'ai pu me procurer est marqué d'un caractère assez frappant pour qu'il y ait en moi une impression nette que je m'efforcerai de traduire nettement.

Je commencerai par déclarer que le maréchal Bugeaud a pour moi, comme écrivain, une incontestable valeur. Je le pense depuis longtemps; les véritables écrivains sont ceux qui ne font pas métier de leur talent, mais qui écrivent un certain

jour, parce qu'il y a tout à coup dans leur cerveau quelque chose qui veut sortir.

Le style de M. Bugeaud a souvent de la verve, quelquefois de la finesse; il a toujours la qualité dans laquelle résident la dignité des hommes et la grandeur des choses : il est simple. Il n'a point une brutalité affectée ni une bonhomie de convention, mais il est la précise expression de l'honnête et saine pensée d'un soldat. Rien n'est plus éloigné de tout art de rhéteur que cette bonne et droite méthode du maréchal. Chez M. Bugeaud, l'inquiétude de l'effet ne se sent dans aucune phrase. L'écrivain est en paix avec son esprit, comme l'homme avec sa conscience. Ce n'est pas un orateur qui cherche à prolonger les plaisirs d'un auditoire, c'est un témoin qui devant la justice publique s'arrête là où le quittent la science des faits et la certitude de la vérité.

Un article publié en 1845 dans la *Revue des Deux Mondes* sous le titre de *Bataille d'Isly* nous permet de juger M. Bugeaud comme écrivain militaire. Le maréchal adopte dans ce récit de l'acte le plus éclatant de sa vie guerrière la manière impersonnelle de César. Il n'est pas un homme, parmi ceux dont la sueur et le sang ont coulé dans nos campagnes africaines, qui ne lise avec attendrissement ces pages remplies d'une sympathie profonde pour la patience et l'intrépidité de nos soldats. Il y a longtemps déjà, un prince dont le souvenir restera parmi les touchants souvenirs de notre histoire, parce qu'il était brave, parce qu'il avait été doué de la grâce française par le Dieu de François Ier et de Henri IV, le duc d'Orléans, haranguait en Afrique les convives d'un banquet où se trouvaient réunis, quoique les sergents alors fussent à leurs pelotons et non à la chambre, des officiers, des sous-officiers et des soldats, et il leur disait :

— Dans ce pays tout languit, tout s'use, excepté le cœur, chez les hommes tels que vous.

Ces fières et mélancoliques paroles avaient raison : le sang de la France croupissait alors, excepté dans ces généreuses veines où les blessures ne permettront jamais qu'il soit stagnant. La maladie de langueur que le duc d'Orléans signalait a conduit ceux qu'elle rongeait à un accès de fièvre violente; mais la vie s'est conservée réglée et vigoureuse dans les cœurs aux-

quels le jeune prince s'adressait. Tandis que les mots abstraits égarent conscience et bon sens chez le peuple, l'armée reste avec les mots simples et clairs de sa vieille devise.

Dévouée non pas à ces lois chimériques de la vertu qui inspirent les crimes et le pathos, mais à ces règles certaines de l'honneur d'où naissent les nobles paroles et les grandes actions, elle sait qu'il faut combattre, souffrir et se soumettre en ce monde pour être digne de la cité des hommes aussi bien que de la cité de Dieu. Dans le récit que le maréchal Bugeaud nous a laissé de la bataille d'Isly, on sent à chaque ligne ce droit et noble esprit de l'armée. Je ne sais rien de plus touchant qu'une description en quelques mots d'un punch donné au gouverneur de l'Afrique dans le lit d'une rivière par des officiers de cavalerie. On parla de la bataille qui devait se livrer le lendemain. Un toast porté par le futur duc d'Isly fut le signal d'un enthousiasme universel.

« On se promit (ici je transcris les paroles mêmes du maréchal) de se secourir mutuellement de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade. Des larmes provoquées par le sentiment le plus vif de la gloire et de l'honneur ruisselaient sur les longues moustaches...

« — Ah! s'écria le général, si un seul instant j'avais pu douter de la victoire, ce qui se passe en ce moment ferait disparaître toutes mes incertitudes. Avec des hommes tels que vous, on peut tout entreprendre. »

Le maréchal disait vrai. Avec les hommes qui conservaient en Afrique, au prix de leur sang, la dignité nationale, on peut même dire la dignité virile, car le jour où l'esprit des rhéteurs triompherait de l'esprit guerrier, il n'y aurait plus d'homme dans le sens mâle et noble du mot; avec ces braves gens, dis-je, on pouvait tout entreprendre, même de repousser dans le pays des fantômes les monstrueuses chimères un instant déchaînées contre notre patrie. Ceci nous mène aux écrits politiques du maréchal Bugeaud.

J'en prendrai deux : l'un s'appelle *les Socialistes et le travail en commun*, l'autre *les Veillées d'une chaumière de la Vendée*. « Ces hommes, dit le maréchal en parlant des socialistes, paraissent croire qu'avant eux tout allait mal dans le monde, et que beaucoup de choses n'allaient pas du tout. »

Cette phrase donne l'esprit et le ton de tout un traité où les plus saines pensées se produisent constamment sous une forme originale et vive. Le maréchal Bugeaud avait, comme agriculteur et comme soldat, un double mépris pour des hommes qui, n'ayant jamais ni conduit une charrue ni manié un fusil, excepté peut-être derrière quelque barricade, prétendaient gouverner et même refaire la société. Lui qui savait comment vient le blé et comment coule le sang, comment on gagne et comment on expose sa vie, il prisait avec raison beaucoup plus que la philosophie des clubs et des carrefours sa philosophie des champs de labour et de bataille.

Si on en croyait les socialistes, le mal ne serait en ce monde qu'un accident destiné à disparaître un jour, le jour où ils auront trouvé cette pierre philosophale qu'ils demandent à fabriquer avec l'or et le sang de leur pays. Les hommes sont tous bons, excepté, bien entendu, les aristocrates et les tyrans, *ces esclaves révoltés contre la nature*, pour parler le langage de Robespierre. Laissez se développer en eux cette fraternité dont vos lois entravent l'essor, laissez-les ne former par l'association qu'une vaste famille, et la misère disparaîtra, écrasée par nos nouveaux prophètes, comme le serpent par le Fils de l'homme. N'est-ce pas à peu près ce que dit l'école de M. Louis Blanc?

L'homme à qui nous devons ce récit, dont nous donnerons des fragments tout à l'heure, l'homme qui avait partagé l'enthousiasme de ces braves se promettant secours de régiment à régiment, d'escadron à escadron, de camarade à camarade, connaissait une fraternité qui vaut bien celle dont est sortie, l'an dernier, la grande bataille de juin. Il connaissait la fraternité d'armes, la seule qui jusqu'à ce jour n'ait pas été une trompeuse et ridicule parole. Il n'en savait que mieux à quoi s'en tenir sur les vrais sentiments que Dieu a mis au cœur même des meilleurs et des plus forts d'entre nous.

Le maréchal Bugeaud d'ailleurs, dont l'esprit n'était point rêveur, mais pratique, qui tenait toujours des faits en réserve derrière les opinions qu'il défendait, devait à une expérience personnelle des lumières particulières sur l'association. En 1842, il fonda en Afrique trois villages avec des soldats du même régiment. Les rêves des socialistes étaient réalisés dans

cette colonie militaire. Là on accordait à tous même part dans le travail et dans la rétribution. On jouissait de cette liberté que promettent à nos enfants les ennemis de l'*individualisme*, pour prendre à M. Louis Blanc son barbarisme favori, c'est-à-dire qu'on était commandé de corvée pour toute chose, pour faucher, former les meules et serrer le grain. C'était là une société idéale, n'est-ce pas? Eh bien! voilà qu'un beau jour le maréchal Bugeaud, visitant sa colonie, remarque sur tous les visages une expression chagrine. Les soldats l'aimaient, car il avait les qualités qu'aime le soldat: l'indifférence des coups de fusil, la grande préoccupation des vivres; quand on n'était pas tué avec lui, on mangeait. Il interroge donc ses travailleurs et leur a bientôt arraché leur secret.

— Mon gouverneur, lui crie-t-on de toutes parts, désassociez-nous : nous ne récoltons rien, parce que nous ne travaillons pas.

— Et pourquoi ne travaillez-vous pas? leur répond le maréchal.

— Parce que nous comptons les uns sur les autres, que nous ne voulons pas en faire plus l'un que l'autre, et *qu'ainsi nous nous mettons au niveau des paresseux*.

Le maréchal Bugeaud fut vivement frappé de ces dernières paroles qu'il a souvent citées. Il consentit au désir des colons, et la prospérité naquit quand l'association disparut. Cependant, comme le remarque le maréchal, ces hommes faisaient partie du même régiment où nombre d'entre eux n'avaient pas encore fini leurs congés; ils avaient donc ce lien si puissant de mêmes périls bravés, du même drapeau défendu; ils étaient célibataires, partant, étrangers à l'esprit d'isolement que crée la famille. Que serait l'association entre des hommes sortis de toutes les conditions et dominés par les intérêts du foyer? On devine quelle conclusion nette et vigoureuse fournit à M. Bugeaud ce raisonnement.

La liberté dont les démagogues de nos jours font, du reste, assez bon marché, qu'ils sont constamment prêts à confisquer, par cela même qu'elle est un bien, la liberté proteste avec violence contre la doctrine des socialistes. Ce qui est l'objet de sa plus légitime horreur, c'est l'accouplement forcé. Les socialistes font des accouplements non-seulement forcés, mais monstrueux.

En attachant l'activité à la paresse, ils attachent le cadavre au vivant, la vie à la mort. Dieu veut que la vie succombe en ces sortes d'unions. »

Après avoir fait justice du principe même du socialisme, le maréchal Bugeaud poursuit ses attaques, et met maint axiome de club au néant. Il demande où existent les trésors qu'il est sans cesse question de répartir entre les pauvres, pour qu'ils aient en même temps l'opulence et l'autorité des rois. Sont-ils enfouis dans les caves des riches? Mais les riches, objets éternels de déclamations furibondes, les révolutions, en quelques mois, les débarrassent de leurs richesses sans fermer une seule des plaies que creuse au flanc du peuple la pauvreté.

Jamais tyran n'adopta système de confiscation plus implacable que la Convention nationale. A-t-on fait de l'or avec le sang des nobles et la poussière des couvents? Les limiers du pouvoir révolutionnaire ont-ils découvert dans les retraites qu'ils violaient de quoi vêtir de pourpre les patriotes? Non, ils ont installé dans les villes, promené dans les campagnes la misère aussi bien que la mort. La richesse, dit fort bien le maréchal Bugeaud, n'est pas un amas de choses précieuses qui soit entre des mains connues et dans un lieu déterminé. Présent du ciel, on la trouve partout; c'est le travail qui la donne. Son nom politique, son nom social est donc le travail.

Le travail, voici le mot que répètent sans cesse les socialistes dans leurs appels aux passions révolutionnaires. Eux les discoureurs, les oisifs, ils ont toujours ce nom sacré à la bouche, et voudraient s'arroger à eux seuls le droit de le prononcer. M. Bugeaud parle à son tour du travail, et en parle en homme qui l'a étudié autre part que dans les champs métaphoriques de la philosophie. Il démontre en quelques paroles l'absurdité de tous ces prétendus systèmes organisateurs qui tuent l'ordre et frappent l'activité de paralysie. Il prouve, c'est là surtout où brille la logique railleuse de sa pensée et de son style, que rien n'est nouveau dans ce que nous donnent pour des découvertes les hommes qui se sont appelés hommes de l'avenir et du progrès.

« On croit innover (c'est le maréchal qui parle) en nous prêchant l'association du capital, du travail et de l'intelligence; mais cette association est partout... Comment les esprits dis-

tingués qui professent cette théorie n'ont-ils pas remarqué un fait qui occupe toute la surface du pays depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées? C'est la culture par métayer... Le propriétaire fournit le capital de la terre... Le métayer n'apporte absolument que ses bras... Si le propriétaire entend l'agriculture, il fournit aussi son intelligence. N'est-ce pas là l'association complète, telle que la demande la démocratie pacifique?

M. Bugeaud a raison. Nos usages, nos mœurs, nos lois reconnaissent, établissent, sanctionnent la plupart de ces principes dont les socialistes réclament l'application avec tant de pompe et de fracas. La grande révolution qui a clos le dernier siècle laisse à peine quelques épis dans les champs de la démocratie pour les glaneurs attardés, et voilà une bande de moissonneurs qui se présentent brandissant d'énormes faux; il ne leur reste plus qu'à déchirer le sol.

« Les socialistes (c'est la remarquable phrase qui termine le traité de M. Bugeaud) veulent aujourd'hui fonder par la spoliation et la guerre de classe à classe ce qui a été fondé par la justice et la force des choses. »

Les Veillées d'une chaumière de la Vendée ne font que répéter les vérités contenues dans *les Socialistes*. Seulement cet ouvrage, que le maréchal écrivit quelques mois avant sa mort, est marqué d'un caractère particulier. A la malice et à la force habituelle du style se mêle quelque chose de mélancolique. Ce pamphlet tient un peu de l'idylle; ce n'est pas une églogue de Gessner toutefois, c'est toujours l'œuvre d'un soldat, mais d'un soldat à qui était chère cette odeur des foins qu'il faut aimer, suivant Jean-Jacques, sous peine d'être un scélérat. Dans les autres écrits du maréchal, l'amour de la nature ne s'exprime jamais qu'avec une extrême réserve; c'est un sentiment réprimé par cette pudeur dont tous les cœurs aux émotions fortes et vraies semblent rechercher le frein. Dans ce dernier ouvrage, le fond éternel de toutes les grandes âmes, la poésie, il faut avoir le courage de dire ce nom, se produit avec une liberté toute nouvelle. *Les Veillées d'une chaumière de la Vendée* sont empreintes d'une franche et expansive tendresse pour les champs, puis d'un sentiment qu'avait encore traduit à peine l'esprit dont elles sont sorties. Dieu paraît dans ces pages, sa pensée domine les derniers horizons que contem-

ple celui qui est placé déjà au seuil invisible de l'autre vie.

Paul-Louis Courier n'a pas de pamphlet qui débute avec plus de verve, en phrases d'un ton plus original et plus piquant que le dernier écrit du maréchal.

« Probablement beaucoup de gens ignorent que le chou et la rave font la prospérité de la Vendée. Mais qui s'occupe de choux dans ce temps-ci?... Et cependant il y a dans le chou et la rave mille fois plus de progrès réel pour le peuple que dans toutes les théories des Proudhon, des Louis Blanc, des Considérant et autres grands docteurs. »

Cette vérité établie, M. Bugeaud nous donne un dialogue entre Pierre et Paul Carrier, les deux fils d'un de ces cultivateurs vendéens pour qui le chou et la rave ont fait effectivement beaucoup plus que ne feront jamais tous les grands hommes du socialisme pour les ouvriers de Paris. Pierre est un homme instruit; il a été avocat; mais il a trouvé qu'on gagnait son pain d'une plus calme et plus honnête manière en se servant de ses deux bras qu'en faisant abus de sa parole et de son esprit; il a jeté les sacs de procès aux orties et s'est mis derrière la charrue. Dans la vie droite et simple qu'il s'est choisie, il apporte cette élévation de cœur et cette rectitude de jugement que donne aux natures courageuses leur victoire sur les ambitions de ce monde. Paul, moins instruit que son frère, n'a point trouvé sa voie comme lui. Il ne sait pas que Dieu a mis dans les épis plus de bien que n'en peuvent mettre les philosophes dans leurs livres. Les nouveautés des docteurs du jour l'inquiètent; il s'est établi dans son village, depuis la révolution de février, un club entre l'école et le cabaret. C'est là qu'il passe ses soirées; il revient de ce lieu bruyant et malsain avec un cortége de chimères pire que les fantômes et les loups-garous du vieux temps. Il ne fait plus rien, et demande du travail pour tous les bras. Il marche à grands pas vers la pauvreté, et demande la suppression des pauvres. Chaque jour il verse le poison à son intelligence, et il appelle le règne de la raison. Enfin il est en train de devenir un parfait démagogue, quand son frère Pierre l'entreprend sur les doctrines qui alimentent la rhétorique des clubs.

Avant d'attaquer les principes mêmes du socialisme, Pierre Carrier s'en prend aux hommes qui représentent cette foi nou-

velle dans le village où est le club de Paul. Il demande à son frère quels titres ont à sa confiance les apôtres de cette religion politique à laquelle il veut tout sacrifier. Celui-ci est un avocat sans probité et sans talent, qui poursuit en province dans la bassesse une vie commencée à Paris dans la débauche. Celui-là est un mauvais chirurgien qui, pour conquérir ses honoraires, fait vendre la paillasse des paysans qu'il a estropiés. Cet autre est un instituteur aux mœurs impures et à l'esprit encrassé d'ignorance, qui a écrit contre tout ce qu'il y a de noble et de sacré des pamphlets heureusement tombés dans le ruisseau de son village. Paul reconnaît la vérité de ces portraits, qui ne conviennent que trop en effet à la plupart des coryphées de club. Ces caractères se trouvent ailleurs qu'au village où le dialogue de M. Bugeaud est placé. Les docteurs du socialisme se comparent sans cesse aux apôtres avec une impudence grotesque et impie. Les apôtres conservaient pure la chair et pure la pensée qu'ils avaient dévouées à leur divin enseignement. La Rome spirituelle ne s'est pas fondée, comme la Rome terrestre, avec un amas de gens perdus.

Mais laissons les hommes, et venons aux idées. Les idées! qu'on a étrangement abusé de ce mot, qui, dans la langue emphatique des démocrates, désigne comme une sorte de divinités nées dans la cervelle humaine, mais plus fortes que les hommes une fois qu'elles ont quitté leur berceau et envahi l'espace. Je crois, pour ma part, beaucoup plus aux sylphes et aux lutins qu'aux idées des démagogues. Le fait est qu'aucune vision n'est plus impalpable que les systèmes démocratiques : c'est ce que démontre le maréchal Bugeaud.

Travail en commun, répartition des richesses, suppression du capital, le maréchal examine de nouveau dans son dialogue villageois tout ce qu'il a examiné déjà dans son *Traité des socialistes*. Mais il ne combat point les mêmes fantômes par les mêmes exorcismes. Comme je l'ai dit, le langage des *Veillées* a un caractère particulier de grâce et d'onction. Le sentiment de la famille évoqué sans cesse n'est pas traité avec cette fatigante banalité qu'entraîne trop souvent la nécessité où l'on est de le mettre en avant chaque jour.

« — Crois-tu que je ferais ce que je fais, si j'étais associé à trente-cinq millions de frères? Ce sont ces marmots qui me

poussent ; c'est pour eux et ma femme que je travaille souvent au clair de lune pour ne pas perdre le bénéfice d'un beau temps. »

Ainsi s'exprime Pierre Carrier. L'œuvre tout entière est composée avec cette vigoureuse netteté de forme et cette douceur lumineuse de ton. La sobriété des descriptions donne quelque chose d'antique à ce dialogue, mais il y a pourtant, dans ces phrases tempérées à la manière grecque ou romaine, cette émotion qui appartient aux âmes où le christianisme a éveillé la divine inquiétude du ciel. Ce qui pour moi met les *Veillées d'une chaumière de la Vendée* beaucoup au-dessus de tout ce que le maréchal Bugeaud a écrit, c'est la préoccupation qui se trouve en cette œuvre d'autres choses que les choses humaines.

« — Maintenant que tu as vu la lumière, dit Pierre Carrier à son frère (car Paul est converti), tu élèveras les enfants dans la religion. »

Ces mots me touchent sous la plume du maréchal. L'épée de Bayard sera une croix dont on ne détruira jamais le prestige. Il y aura toujours une force persuasive et un victorieux attrait dans la foi du soldat. Cette foi ne vient pas de la terreur, le seul sentiment dont la foi elle-même puisse être ternie, elle vient au contraire d'une secrète et confiante union entre la mort et les cœurs qui vont sans cesse au-devant d'elle.

La grande prétention des socialistes, c'est de représenter l'idée, comme ils disent, aux prises avec la force brutale ; et ces hommes de l'idée n'ont pour eux ni la religion de l'Église, ni celle du foyer. Ils nous accusent d'être animés de l'esprit superbe et avide des pharisiens, eux qui, au mépris de cet Évangile que souillent leurs commentaires, se sont révoltés contre l'humilité avec les philosophes du dernier siècle, et s'insurgent contre la pauvreté avec les docteurs de ce temps-ci.

Il n'est pas d'homme au monde dont la vie soit moins gouvernée par les intérêts matériels que le soldat, même le soldat qui dans sa tombe emporte un bâton de maréchal. Aussi n'est-il point de plus éloquente défense de ce que ces prétendus novateurs appellent la vieille société, qu'un nom comme celui de ce vaillant chef d'armée dont la mort nous a enlevé le bras, mais nous a laisssé la gloire et la pensée. Cette pensée

du maréchal Bugeaud, pensée désintéressée, puissante et fière, l'armée tout entière en est animée. Ce sera le souffle qui chassera les mauvais rêves dont la France est encore obsédée. Nombre d'hommes se trouveront qui sauront, comme le maréchal, combattre pour les principes éternels de justice. Peut-être s'en rencontrera-t-il aussi quelques uns qui auront comme lui la plume et l'épée, la main et la bouche, c'est-à-dire à qui Dieu aura accordé le plus complet bonheur de ce monde, la joie de dire, l'honneur de faire ce qu'on croit le vrai, ce qu'on sent le bien.

PAUL DE MOLÈNES.

Théâtre.

THÉATRE-FRANÇAIS.

La Chute de Séjan, drame en cinq actes et en vers, de M. Victor Séjour.

Le jeune auteur de ce drame a fait son début littéraire au Théâtre-Français, en 1844, par cinq grands actes en vers, et intitulés *Diégarias;* c'était un titre en l'air et une œuvre de hasard qui trahissait à chaque pas l'âge de l'auteur, assez caressé du ciel alors pour n'avoir guère plus de vingt ans : aussi il fallait voir comme il s'en donnait à cœur joie, et avec quelle ardeur de jeune cheval échappé il courait un peu à l'étourdie dans ce champ de la poésie, ouvert pour la première fois devant lui, caracolant, hennissant, bondissant et donnant çà et là les plus belles ruades du monde à l'art, à la langue et à la raison; âge charmant où l'on a le bonheur et le droit de n'avoir pas le sens commun.

Diégarias se jeta donc tête baissée dans le tourbillon de la passion incroyable, des coups d'épée surnaturels, des amours impossibles, des rimes errantes, des hémistiches vagabonds et des sentiments échevelés. Dès son premier pas, il montra les qualités et les défauts de ses vingt ans, l'inexpérience et l'audace, plus de fumée que de flamme, et ces excès de style que les jeunes poëtes prennent pour de l'originalité et du génie, et qui ne sont que l'imitation pué-

rile, c'est-à-dire exagérée, des écrivains et des œuvres qui, possédant le succès du moment, attirent les nouveaux venus dans le piége et les absorbent dans leur autorité.

Le coup d'essai de M. Victor Séjour réussit; le parterre lui fit un accueil gracieux, moins encore pour les réalités qu'il donnait que pour les espérances; le talent poétique se révélait dans cette tentative incomplète; les symptômes d'un cœur honnête et d'un esprit élevé se faisaient jour à travers ces violences et ces excès d'une œuvre désordonnée, et il s'élevait çà et là, de cette imitation à toute outrance, un sentiment particulier et une forme personnelle. D'ailleurs, on connaissait l'extrême jeunesse de l'auteur; on savait aussi qu'il était plein de cœur, brûlant du désir de mieux faire, parfaitement aimable, simple, distingué et modeste, quoiqu'il eût commencé par un drame de fantaisie. Le parterre, les critiques pensèrent donc qu'il fallait donner à M. Victor Séjour le temps de se reconnaître, de trouver son étoile, de tracer sa route à travers les broussailles et les ornières où s'était engagée à la légère sa muse adolescente, et d'apporter un peu plus tard la preuve d'un progrès sérieux et d'un talent plus solide, plus ferme, plus maître de lui-même. Cette preuve, M. Victor Séjour vient de la donner, et son Séjan est en état d'en remontrer à son Diégarias.

Tacite raconte Séjan, et Juvénal a gravé sur l'airain en quelques vers énergiques l'effrayante histoire de son orgueil, de son ambition et de sa chute; corps que nul travail ne pouvait dompter, âme audacieuse, habile à noircir et à se déguiser, flatteur et hautain; au dehors, d'une modestie composée; au dedans, dévoré d'une ambition profonde.

Un historien compare Séjan à Richelieu; et, en effet, on trouve entre ces grands ambitieux quelque ressemblance et quelque analogie : les deux hommes se touchent par plus d'un côté, s'ils s'éloignent par la distance et le temps; tous deux poussèrent l'ambition à son extrême limite. En France, Richelieu ne pouvait prétendre qu'à la seconde

place; quelque immense que fût sa puissance, il devait rester ministre. A Rome, Séjan pouvait devenir empereur. Ils s'efforcèrent, Séjan et Richelieu, d'atteindre le but de leur convoitise par les mêmes moyens, en s'emparant de l'esprit de leur maître, en brisant avec une inflexible persévérance tout ce qui leur faisait obstacle, les hommes et les choses; partant de plus loin, pour arriver plus haut, Séjan eut plus à détruire encore que Richelieu.

Mais ce qui sépare Richelieu de Séjan, c'est qu'au bout de son audace et de ses actes violents et tyranniques, il y avait l'affermissement de la royauté et la grandeur de la France; son ambition éclatait au grand jour par des entreprises mémorables, et, faisant rejaillir sur la patrie une splendeur inaccoutumée, lui communiquant une force soudaine, elle amnistiait, pour ainsi dire, les coups terribles qu'il portait tout autour de lui. Richelieu ne frappait pas dans l'ombre.

L'ambition de Séjan fut tortueuse et pleine de ténèbres; elle se souciait fort peu de Rome, elle ne s'occupait que de Séjan. Son désir était, non pas d'agrandir la république, mais de s'agrandir; ce n'étaient pas les ennemis des Romains, mais ceux de Séjan qu'il enlaçait dans ses trames criminelles, et il considérait comme ennemis tous ceux qui lui fermaient les avenues de la toute-puissance; c'est ainsi qu'il commença à s'introduire dans la confiance de l'empereur par des artifices variés, *variis artibus,* suivant l'expression de Tacite; et quand il eut pris, chose inouïe! possession de l'esprit de ce Tibère qui se dérobait à tout le monde, il s'établit dans cette citadelle, si on peut ainsi parler, pour frapper un à un les fils et les petits-fils de son maître. Séjan prend ici le regard oblique, le sourire équivoque, le pâle visage, la main caressante et perfide d'un lâche et vulgaire empoisonneur.

Tout à coup, cette maison, pleine de Césars, *plena domus Cæsarum,* se dépeuple; la mort y entre et abat les hautes têtes, non pas coup sur coup, mais lentement. Séjan calcu-

lait ses crimes, et sa ruse savait tuer à loisir et par intervalles.

Pour détruire le propre fils de Tibère, il séduit Livie, la femme de la victime, et met la coupe empoisonnée en ses mains adultères ; il sème ensuite le soupçon et la discorde dans la famille de Germanicus, entre Tibère, Agrippine et ses enfants, et la mort va les visiter à leur tour, escortée du désespoir. Caligula échappe seul à Séjan qui n'eut pas le temps de l'unir à ses frères.

Après s'être servi de l'empereur pour s'élever en renversant, Séjan songeait à renverser Tibère pour s'élever encore. L'empereur était le dernier obstacle. Mais Tibère n'est pas Louis XIII. Ce n'était point par faiblesse, mais par politique et par habileté qu'il avait permis à Séjan de grandir jusqu'à cette hauteur menaçante : sans crainte, sans affection, se sentant plus fort que cette force, plus rusé que cette ruse, qui croyaient le tenir et l'enlacer, il savait bien que dès que lui, Tibère, le voudrait, Séjan ne serait plus que Séjan. En attendant il le laissait faire; on gouvernait pour lui et sans lui; sa paresse et sa cruauté y trouvaient leur compte. Séjan était comblé d'honneurs, de richesses, de fortune ; sa statue se dressait orgueilleusement sur la place publique à côté de celles d'Auguste et du grand Pompée. Ses images étaient portées à la tête des légions.

Maintenant demandez à Juvénal où est cet airain orgueilleux :

Descendunt statuæ restemque sequuntur.

La statue tombe ignominieusement de son piédestal, la corde au cou; cette tête du dieu, cette tête adorée par le peuple romain, bout dans la fournaise, le grand Séjan éclate, se fond, et la statue d'airain est transformée en chopines, en marmites et en poêles à frire.

Quoi donc? qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé? quel est son

crime? où est le délateur? sur quels indices? nommez le témoin! Une lettre longue et obscure est venue de Caprée; elle est adressée au sénat et signée Tibère. C'est bien; je ne vous en demande pas davantage.

Les replis de cette lettre tortueuse enveloppent Séjan et l'étranglent, et ceux qui tout à l'heure l'auraient salué César, s'écrient que le corps de ce misérable doit servir de pâture aux corbeaux.

Chute d'autant plus profonde et épouvantable, qu'il avait élevé plus haut l'édifice de ses désirs et de sa fortune!

> . . . . *Numerosa parabat*
> *Excelsæ turris tabulata, unde altior esset*
> *Casus, et impulsæ præceps immane ruinæ.*

Voilà l'homme que M. Victor Séjour a essayé de nous montrer et de peindre. Quel crime choisira-t-il? Est-ce l'adultère de Livie et l'empoisonnement de Drusus? Allons-nous assister au désastre d'Agrippine et de ses fils, livrés aux espions et aux piéges de leur fatal et sombre ennemi? Le poëte nous fera-t-il asseoir à la table de César Tibère, à cette table où les lèvres des enfants se détournent avec crainte de la coupe remplie par l'aïeul, de peur que sa main paternelle n'y ait versé le poison et la mort? Ou bien, tirant l'empereur de son antre de Caprée, l'arrachant aux horribles mystères de ses débauches, le fera-t-il venir grêle et voûté, chauve et couvert d'ulcères, pour lutter avec Séjan, et, comme l'a dit le grand historien de ces temps effroyables, « le vaincre par sa propre ruse? »

M. Victor Séjour n'a donné à son drame ni l'un ni l'autre de ces aspects. Il laisse Tibère à Caprée et ne le place point à côté de Séjan, de peur sans doute d'absorber Séjan dans Tibère; c'eût été cependant une belle et curieuse étude à faire que celle de ces deux âmes cruelles et tortueuses, se rencontrant, s'épiant, se devinant et cherchant, au moment décisif, à se surprendre et à s'étouffer. Agrippine

et ses fils n'ont pas conquis davantage le choix de M. Victor Séjour. Quant à Drusus, il est mort empoisonné, quand le drame commence, et sa femme Livie est liée à Séjan, par l'affreuse chaîne de l'adultère et de l'homicide, comme Gertrude à Polonius et Sémiramis à Assur.

Maintenant, voici, si j'ai su lire dans son idée, quel est le but dramatique et moral que M. Victor Séjour a tenté d'assigner à son œuvre ; il a voulu montrer que le criminel par son crime même trace autour de lui un cercle infranchissable et terrible, d'où il ne peut sortir et où il doit finir par être pris et étouffé. Ainsi, Séjan a poussé Livie à empoisonner Drusus; c'était un pas immense qu'il croyait faire vers l'empire. Eh bien, ce pas, au lieu d'avancer l'ambitieux dans la route de la fortune, le fera reculer sans cesse ; cette Livie viendra à tout instant se poser devant lui comme un obstacle à son bonheur et à son ambition. Livie, c'est le remords, rocher de Sisyphe que Séjan veut repousser et qui retombe incessamment sur sa tête.

Pour plaire à Livie, Séjan, dit Tacite, chassa de sa maison sa femme Apicata, dont il avait trois enfants : *Pellit domo uxorem Apicatam.*

L'intérêt et la passion du drame de M. Séjour sont pris tout entiers dans ce fait : Séjan chassa de sa maison sa femme Apicata. D'une part, en effet, le poëte nous montre la coupable Livie pesant sur Séjan de tout le poids de la complicité, et exigeant le renvoi d'Apicata ; de l'autre, Apicata, l'honnête femme, la chaste épouse, la tendre mère, se redressant fièrement contre l'adultère et la concubine ; et ce qui fait le châtiment de Séjan, comme nous le disions tout à l'heure, c'est qu'il hait Livie qu'il garde, et qu'il aime Apicata qu'il est obligé de chasser. Et ainsi le drame s'engage et marche, de péripétie en péripétie, entre cette jalousie furieuse et criminelle de l'empoisonneuse, cette fierté résignée de la chaste épouse et cette angoisse de Séjan. S'il hésite, s'il a des retours, s'il refuse de frapper Apicata, Livie lui jette sans cesse au visage ce souvenir ter-

rible comme un arrêt irrévocable : « J'ai bien tué mon mari pour toi; pourquoi ne tuerais-tu pas ma rivale? Tu m'as tracé la route, je l'ai suivie et t'ai donné l'exemple. » Il y a même une très-belle scène où cet échange de services féroces et de réciprocité du crime est développé avec une effrayante logique.

Séjan n'est pas seulement frappé par son crime dans son amour, je le répète, il l'est aussi dans son ambition ; vainement son habileté prend tous les tons et tous les déguisements, ici sous les vêtements d'un simple plébéien, à l'ombre d'un bois sacré, se mêlant à la canaille de Rome, et l'excitant à renverser Tibère en lui promettant le pillage : là, dans une éclatante orgie, enflammant des patriciens ruinés et qui n'attendent que l'heure de jouer aux Catilina. Cette habileté est déjouée à tout instant par la colère et le ressentiment de Livie qui s'exhale en plaintes violentes et trahit les complots. Cependant une ombre pâle et sinistre traverse le drame et y répand une odeur de Caprée; c'est un envoyé secret de Tibère, et c'est tout dire : la longue lettre n'est pas loin; et en effet, voyez Séjan dans le sénat, dénoncé, surpris et tombant du haut de sa tour : *excelsæ turris*; la statue descend; la corde vengeresse l'a saisie et renversée : *descendunt statuæ.* Tout à l'heure vous entendrez craquer et bouillonner le grand Séjan d'airain.

Cette scène de l'intérieur du sénat est belle, elle traduit énergiquement les lâchetés que Juvénal flétrit de son fer chaud : « Croyez-moi, je n'ai jamais aimé ce Séjan. » Elle nous montre ce vil troupeau d'âmes vénales qui ne suivent que la fortune et haïssent les condamnés, et ces hommes, selon l'expression de Tacite, qui n'ont aucun espoir dans l'honneur.

Séjan, traîné en prison, assiste à la double agonie de Livie qui s'empoisonne de désespoir d'avoir empoisonné Apicata; et ainsi, Livie finit par se repentir. Le trait est édifiant; mais n'est-ce pas trop de cette double agonie et de ces deux cadavres?

Notre drame, s'il a ses qualités, a ses défauts et quelques-uns sont graves : je ne saurais m'empêcher de trouver que Séjan conspire un peu haut pour un homme si tortueux, et trop publiquement pour un sournois qui n'aurait pas dit un mot à son oreille de droite de peur qu'elle ne le répétât à son oreille de gauche. Il y a bien encore çà et là des imitations d'*Hernani*, et dans la situation des deux femmes, surtout au dénoûment, quelque chose qui rappelle *Marie Tudor* et *le Tyran de Padoue*, Thisbé et la Catarina. Le style n'est pas absolument aussi romain, aussi antique que la date du sujet l'exigerait peut-être, aussi énergique, aussi concis que le conseillent Tacite et Juvénal, qui en définitive ont précédé M. Séjour dans ces aventures de Séjan et savent sur quel ton il faut les prendre. Je signalerai des anachronismes étranges et impardonnables : le peuple romain crie : *Houra!* comme s'il était cosaque ou magyar ; et Séjan porte un *toast* en propres termes, oui, un *toast* à l'empereur, allant ainsi sur les brisées du lord maire de la cité de Londres. Séjan parlant anglais, c'est un peu fort et prématuré : mais nous en avons vu bien d'autres !

De très-beaux vers, d'excellents sentiments, des élans de poésie, des inspirations venues de l'âme et du cœur, de bonnes et tragiques situations ont éloquement plaidé et gagné la cause de M. Victor Séjour, et nous avons tous été heureux et charmés de ce grand succès d'un homme aimable et d'un homme de talent.

H. ROLLE.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



